This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

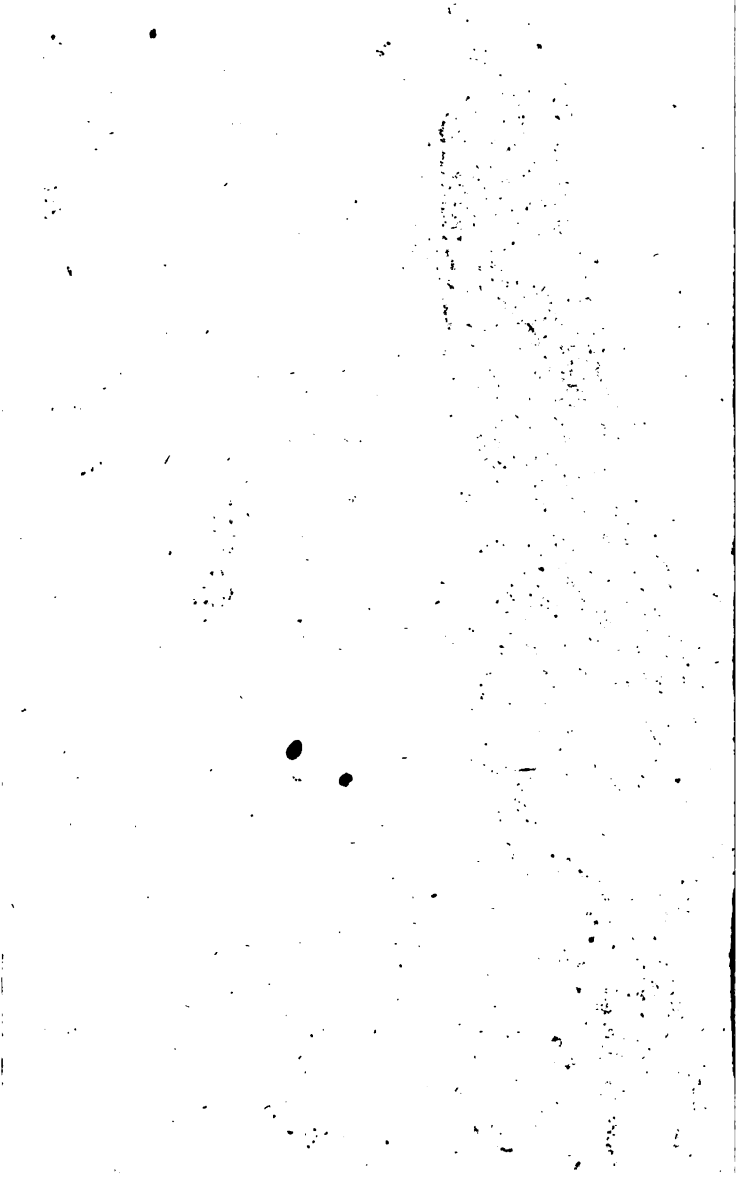
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 2201



RECUEIL

DES ŒUVRES DE

MADAME DU BOCAGE

des Académies de Padoue, de Bologne, de Rome et de Lyon.

TOME II.

A LYON.

Chez les Freres Perisse.

1764.

Avec Aprobation et Permission.

LA

COLOMBIADE,

OU

LA FOI

PORTÉE

AU NOUVEAU MONDE;

POÈME

Par MADAME DU BOCCAGE.

A SA SAINTETÉ

LE PAPE

BENOÎT XIV.

TRE'S-SAINT PERE,

La moitié de l'Univers ſoumiſe à la Foi par un Héros Italien, m'a paru un tableau digne d'être préſenté au Prince de l'Egliſe,

& la vénération que toute l'Europe a pour les éminentes qualités de VOTRE SAINTETE', *m'a inſpiré le deſir audacieux de lui préſenter cet hommage ; mais ma voix, trop foible pour célébrer ſes louanges, ne peut qu'implorer ſa protection. Mes vœux ſont exaucés ; VOTRE SAINTETE', qui daigne ſoutenir de ſa main paternelle la Brebis la plus ſoumiſe de ſon Troupeau, m'autoriſe à lui demander ſa Bénédiction, & la permiſſion de me dire, avec le plus profond reſpect,*

TRE'S-SAINT PERE,

DE VOTRE SAINTETE'.

La très-humble, très-obéiſſante,
très-fidelle fille & ſervante,

DU BOCCAGE.

TAYLORIAN
OXFORD

INTRODUCTION.

UN Poëme ſur la Conquête du Nouveau Monde fait d'abord imaginer que Cortez doit en être le Héros. La haute opinion que Solis nous donne des rares talents de ce Général, m'avoit fait naître la même idée; mais, en examinant l'Hiſtoire du Méxique, j'ai cru que les ſuccès des Eſpagnols, dus à la foibleſſe de Montézume, intéreſſeroient peu; qu'il faudroit changer le caractere de ce Prince infortuné; abréger le détail de ſes batailles, & y joindre des événements d'un autre genre qui ſe rapportaſſent à un ſeul objet. La conquête du Pérou demanderoit qu'on y ajoutât les mêmes Epiſodes; la cruauté de Pizarre l'a rendu odieux, & les divers combats qui ſubjuguerent les Incas, ne m'ont point préſenté de fait principal à

choiſir. Dans la néceſſité d'inventer preſque tous les incidents qui doivent diverſifier un grand ſujet, j'ai préféré de les rapporter à Chriſtophe Colomb qui le premier, par ſes connoiſſances Aſtronomiques, conçut le deſſein de chercher ſur la Mer Atlantique le Continent dont les Anciens avoient parlé. Il fit part de ſes conjectures à pluſieurs Princes de l'Europe. La Cour de Madrid favoriſa ſon projet. Elevé au grade d'Amiral par Iſabelle Reine de Caſtille, il partit en 1492, découvrit d'abord les Antilles, ſoumit aux Eſpagnols l'Iſle vaſte de S. Domingue, & toucha la terre ferme. Les obſtacles que ce Génois intrépide rencontra dans ſa Navigation, l'étonnement des Peuples qu'il vainquit m'ont paru des images plus propres à fixer l'attention, que les aventures de ceux qui ont ſuivi la route qu'il leur avoit tracée. Ce nouvel Ulyſſe méritoit ſans doute un autre Homere. Je ſens que mon entrepriſe eſt au deſſus des forces de mon ſexe. Si le Lecteur

m'eſt favorable, je regarderai ce ſuccès comme un miracle fait au nom d'un Pontife qui en a publié un traité, auſſi pieux que ſavant, & qui a daigné me permettre de lui conſacrer cet Ouvrage. Je l'ai rendu conforme à l'Hiſtoire autant qu'il m'a été poſſible. Les Zémès, Démons qu'adoroient les Indiens, m'ont ſervi pour la Fable du Poëme: notre Religion proſcrit les Divinités du Paganiſme; l'eſprit philoſophique de notre ſiecle ſe prête avec peine aux preſtiges de la Magie, & au pouvoir des Fées. Le ſecours des Anges, & la malignité des eſprits de ténebres, conſacrés par l'Ecriture, ſont donc le ſeul merveilleux qui puiſſe s'accorder avec nos idées. J'eſſaierois en vain de juſtifier l'uſage que j'en ai fait. C'eſt au Public à me juger. Puiſſai-je mériter ſon ſuffrage!

ARGUMENT

DU

PREMIER CHANT.

INvocation à Calliope, mere d'Orphée. Colomb parti des Ports d'Eſpagne, après avoir abordé en des Iſles inhabitées, apperçoit un Port favorable. Dénombrement de ſes vaiſſeaux & de ſes troupes. Les Démons du Nouveau Monde, allarmés de ſon entrepriſe, aſſemblent leur Conſeil. Diſcours de Teule. Il eſt arrêté qu'ils exciteront une tempête. Les Eſpagnols adreſſent leurs vœux au Ciel. Le calme ranime leur eſpérance. Ils abordent en une Iſle habitée. Un Vieillard, chef de cette Nation, s'avance vers Colomb. Leur entretien, par le moyen d'un Interprête que Colomb avoit trouvé abandonné dans une Iſle déſerte. L'Amiral eſt conduit dans la grotte du Vieillard. Zama, ſa fille, y fait ſervir un repas ruſtique. Le Vieillard demande à Colomb ſon origine, & par quels moyens il a été conduit dans ces climats.

LA COLOMBIADE.

PREMIER CHANT.

JE chante ce Génois [1], conduit par Uranie [2],
Combattu par l'enfer, attaqué par l'envie ;
Ce Nocher qui, du Tage abandonnant les ports,

1. Chriſtophe Colomb, ſuivant l'opinion commune, né à Genes en 1442, ſelon d'autres, en Lombardie de la noble famille de Pereſtrello, fut le premier qui découvrit en 1492 le Nouveau Monde, qu'il nomma Indes Occidentales, à l'imitation des Portugais qui, dans le même temps, ſe frayerent un chemin aux Indes Orientales. Ce continent prit enſuite le nom d'Amérique. *Charlevoix*, tom. I, pag. 710.

2. Muſe de l'Aſtronomie.

De l'Inde le premier découvrit les tréſors :
De l'aurore au couchant, ſon art vainqueur de l'onde,
Pour y porter la foi, conquit un nouveau Monde.

Mere [3] d'Orphée, ô toi, qui par la voix d'un fils
Enchantas ſur les mers & Jaſon & Typhis,
Pour de plus longs travaux permets à mon audace
D'imiter les accents du Chantre de la Thrace.
S'il charma les enfers, les monſtres, les Sylvains,
Ne puis-je par mes ſons attendrir les humains?
Muſe, viens de ton ſexe étendre encor l'empire :
A mes accords tremblants, joins l'éclat de ta lyre :
Viens, montre qu'au Parnaſſe, auſſi bien qu'à Paphos,
Nos chants, chéris des Dieux, illuſtrent les Héros.

Du ſolſtice d'hiver à la ſaiſon de Flore,
Le ſoleil chaque jour précipitoit l'aurore ;
Depuis que ſur les flots, triomphant des revers,
La flotte Ibérienne erroit loin de nos mers.
D'iſle en iſle, Colomb fuyoit des lieux ſtériles ;
A ſes deſirs enfin s'offrent d'heureux aſyles :
Le ſort en ſa faveur ſemble prêt à changer.

3. Calliope, Muſe du Poëme héroïque, mere d'Orphée qu'elle eut d'Apollon.

Ce Héros, que jamais n'effraya le danger,
Eſt actif dans le calme à prévenir l'orage.
La nuit paroit, il craint les écueils du rivage :
Juſqu'au jour, loin du port raſſemblant ſes vaiſſeaux,
Aux chefs de ſes guerriers il adreſſe ces mots :

Argonautes rivaux des vainqueurs du Boſphore,
Un prix plus noble attend l'ardeur qui vous dévore :
Des maux que nous ſouffrons, la palme eſt dans les Cieux.
Qui s'endort à l'abri des faits de ſes aïeux,
Perd dans l'obſcurité l'éclat de ſa naiſſance :
Nous, dont tant de périls éprouvent la conſtance,
Sur cette iſle inconnue, offerte à nos regards,
Du Roi que nous ſervons, portons les étendards.
Si d'un peuple inhumain nous éprouvons l'inſulte,
Le Ciel eſt notre appui. Pour étendre ſon culte,
Qu'au nombre de nos jours, s'égalent nos exploits.
Il dit : la foule ainſi répondit à ſa voix :
Intrépide Amiral, brave l'enfer & l'onde ;
Nous te ſuivrons ſans crainte aux deux pôles du monde.
Nos ans ſont paſſagers ; mais les faits éclatants
N'ont rien à redouter des outrages du temps.
Nos guerriers, dans l'ardeur que ce diſcours inſpire,
D'un nouvel univers ſe promettent l'empire,
Et leur eſpoir déjà voit une autre Colchos.

Le nom des Héros Grecs diſtinguoit leurs vaiſſeaux:
Un vieux pin qu'enfanta la terre hyperborée,
Sert de mât à l'Argo [4], ſur ſa poupe dorée:
Le prudent Mathéos, de Typhis [5] le rival,
Guide un nouveau Jaſon [6], en ſervant l'Amiral;
Ce chef qui ſous ſes yeux tient les freres d'Hélene [7],
Sur ces vaiſſeaux ſouvent vit éclater la haine:
Jule [8] y conduit Porras; Mendez y ſuit Pinzon [9].
Le traître Ximenès [10] montoit le Télamon.
On cherche en vain l'Alcide, il eſt au fond de l'onde;
Torrès [11] ſon conducteur, ne voit plus l'œil du monde.

O Genes! lieux fameux d'où ſortit mon Héros,
Fieſqui [12] né dans vos champs partage ſes travaux;

4. Nom du Navire des Argonautes.

5. Pilote qui conduiſit Jaſon à la conquête de la Toiſon d'or, où il fut ſuivi par l'élite des héros Grecs. On lui compare Perez Mathéos, premier pilote du vaiſſeau que montoit Colomb... *Charlev.* tom. I, p. 163.

6. Fils d'Eſon, Roi de Theſſalie.

7. Deux vaiſſeaux nommés Caſtor & Pollux, du nom des deux freres d'Hélene.

8. Jules Nugnès & d'autres Eſpagnols ici nommés ſuivirent Colomb dans ſon entrepriſe. *Charlev.*

9. Eſpagnol ambitieux qui conſpira contre Colomb. *Charlev.* tom. I, p. 80.

10. Navarrois jaloux & emporté qui voulut aſſaſſiner Colomb. *Charlev.* tom. I, p. 153.

11. Eſpagnol qui périt dans un naufrage. *ib.* tom. I, p. 215.

12. Noble Génois d'un mérite diſtingué, ami de Colomb. *ib.* tom. I, p. 246.

Il conduit ſur l'Orphée Albe & le ſavant Boiles 13.
On n'y vit point ce ſage obſerver les étoiles,
Ni conſulter l'aiman, ſujet à s'égarer :
S'il regardoit le Ciel, c'étoit pour l'implorer ;
Sa voix le rend propice à la ſainte entrepriſe.

Puis-je oublier la gloire à vos travaux acquiſe,
Audacieux Pizarre 14, invincible Cortez 15,
L'un ſur le Calaïs, l'autre ſur le Zétès 16 ;
De ces Héros ailés prenant le vól agile,
Vous portiez les courſiers 17 d'Afrique & de Caſtille.
L'intrépide Morgant 18 enchaîne ſur l'Hilas

13. Le P. D. Boyl, Bénédictin Catalan, ſupérieur des Miſſionnaires qui ſuivirent Colomb en Amérique. Tom. I, p. 112.

14. Eſpagnol qui montra un caractere ferme & cruel dans ſa conquête du Perou. *Charlev.* tom. I, p. 439.

15. Eſpagnol de grand talent pour les affaires, auſſi brave ſoldat que grand capitaine. Il fit la conquête du Mexique ſous Charles V, & y maſſacra une multitude innombrable de peuple. *Solis. Herrera.*

16. Deux enfants de Borée & d'Orithye, auxquels les Poëtes donnerent des aîles. Ils firent le voyage de la Colchide avec les Argonautes.

17. Colomb embarqua des chevaux pour ſon entrepriſe. Ces animaux inconnus à l'Amérique y cauſerent la plus grande ſurpriſe.

18. Fameux Pirate Anglois qui conduiſoit toujours avec lui une troupe de dogues exercés aux combats. *Exmelin*, Hiſtoire des Flibuſtiers, tom. II, p. 1.

Des dogues, dans l'Ecoſſe exercés aux combats :
Sous ſes drapeaux Haſtings 19, Arcy 20, Murray 21,
Stanhope 22,
Pour étendre leur gloire, abandonnent l'Europe.
Marcouſſy 23, Neuſtrien, que chérit le Génois,
Le ſuit ſur le Théſée, y regne ; & ſous ſes loix,

19. Une très-noble maiſon d'Angleterre alliée à celle de Lancaſtre : elle ſubſiſte dans la perſonne de Milord Huntingtown, jeune Seigneur encore plus diſtingué par ſes qualités perſonnelles que par ſa haute naiſſance, aujourd'hui grand Ecuyer du Roi.

20. Anglois d'une maiſon diſtinguée, originaire de Normandie, qui conſerve ſon éclat dans la perſonne de Milord Holderneſs, que ſon mérite a reconnu dans pluſieurs Ambaſſades a élevé à la place de Secrétaire d'Etat.

21. D'une ancienne nobleſſe d'Ecoſſe, perpétuée dans la perſonne de Milord Stormont, choiſi dès ſa jeuneſſe pour un des Pairs députés au Parlement d'Angleterre ; ſa capacité vient de le faire nommer Ambaſſadeur en Pologne.

22. D'une illuſtre maiſon d'Angleterre, qui brille encore dans la perſonne de Milord Comte de Cheſterfield : ſon mérite diſtingué dans les plus grandes places de l'Etat, ſon érudition, l'agrément, l'étendue de ſon eſprit ont pour prix la gloire bien rare de réunir en ſa faveur le ſuffrage de tous les gens de goût de l'Europe.

23. François, de la Province de Normandie, & de la même maiſon que Louis Malet de Graville, Seigneur de Marcouſſy, Gouverneur de Picardie, de Normandie, & Amiral de France, ſous Charles VIII. *V. Moreri.*

Brillent Boulainvilliers [24], Amboiſe [25], Aidie [26],
Angenne [27].
Ces guerriers, dont le bras triompha ſur la Seine,
Cherchent d'autres hazards : ils veulent, ſur les mers,
Par la valeur françoiſe, étonner l'univers.
Le Pélée & l'Ajax, qu'arma l'Andalouſie,
Avoient pour conducteurs Margarit [28] & Garcie [29].
De plus légers vaiſſeaux, dont je tairai les noms,
Autour de l'Amiral rangeoient leurs pavillons.
Des chefs qu'il a perdus, s'il plaint le ſort funeſte,
Conſolé par le prix du nombre qui lui reſte,
Sans crainte il vogue au port, & croyant y toucher,
La voile ſe replie à la voix du Nocher.

Tandis qu'aux Caſtillans l'eſpérance trompeuſe,
A promettre des biens ſe montre ingénieuſe ;

24. D'une illuſtre maiſon de Picardie.

25. De la même famille du Cardinal George d'Amboiſe, premier Miniſtre ſous Louis XII.

26. De la même maiſon que celui à qui le Roi Louis XI, donna le Comté de Cominges, qui fut Amiral de France, & Gouverneur de Guyenne. *Voyez Moreri.*

27. D'une ancienne maiſon de France qui rendit de grands ſevices à Charles V. contre les Anglois. *V. Moreri.*

28. Le Commandeur D. Pedro Margarit, Seigneur Catalan. *Charlevoix*, tom. I, p. 124.

29. Noble Eſpagnol.

Que Diane en lançant ſes rayons incertains,
A bondir ſur les eaux invite les dauphins;
Sur les flots argentés, où brille ſon image,
Les vaiſſeaux à pas lents s'avançoient au rivage.
Mais les démons qu'en Grece adoroient les mortels,
Sous d'autres noms dans l'Inde encenſés aux autels,
S'oppoſent au Génois que leur pouvoir redoute.
Pour peindre ces faux Dieux, ma muſe peut ſans doute
Rendre à Vénus Cythere, & l'Olympe à Junon:
Satan, ſous mes pinceaux, prend les traits de Pluton.
Du Cocyte les morts paſſent les eaux fatales.

Boia 30, Teule, Zemès, Déités infernales,
Qu'implorent ces climats de l'Europe ignorés,
Raſſemblent de leur Roi les drapeaux révérés.
Par le bruit de leurs fers s'annonçoient leurs armées:
Les ſerpents, qu'enfantoient leurs têtes enflammées,
Formoient les ſifflements qu'on entend à Lemnos,
Quand le fer embraſé s'éteint au ſein des eaux.

30. Dieux malfaiſants, dont les Indiens appaiſoient la fureur par des ſacrifices de victimes humaines.

Ces peuples, très-ſuperſtitieux, croyoient aux ſpectres, aux taliſmans, à la magie, aux oracles, & adoroient leurs dieux ſous la figure des crapaux, des ſerpents, des crocodiles & autres repréſentations monſtrueuſes. *Charlev.* tom. I, p. 54.

Teule qui, ſur le Styx, d'Eole tient l'empire,
Porte aux pieds de Satan la haine qu'il inſpire;
Le feu ſort de ſes yeux, de pleurs enſanglantés;
La terreur & la mort marchent à ſes côtés;
Pour ſceptre, dans ſes mains, eſt la clef des tempêtes.
D'un nuage de ſoufre, où flottent mille têtes,
Sort ſon front impoſant: & l'enfer agité
Devient calme à ſa voix, comme l'eau du Léthé:
Même au ſein de l'ingrat, du traître, du parjure,
Le remords un moment, étouffe ſon murmure.

Roi de ces ſombres bords, dit le démon des vents,
Dans l'Inde, où vos autels ſont parfumés d'encens,
Souffrirez-vous qu'en paix regnent les fils du Tage?
L'autre moitié du globe a ſes Dieux en partage;
Notre grand ennemi l'a conquis par ſes dons.
Ah! s'il creuſa jadis l'abyme où nous ſouffrons,
Parons du moins le coup que ſa main nous apprête.
Il veut au Nouveau Monde étendre ſa conquête,
Y tranſmettre ſes loix, & s'y voir adoré.
Quoi! nos Temples détruits ſous le ſien révéré,
Verroient ſur leurs débris éterniſer ſa gloire!
Sans défendre vos droits, cédez-vous la victoire?
Songez qu'un vil mortel, au mépris des enfers
Contre notre pouvoir oſe armer l'univers.

Ce Génois éclairé, ferme dans les déſaſtres,
Connoît le fond des mers, ſait meſurer les aſtres,
Réduire les eſprits, & conquérir les cœurs.
D'un ſi vaillant guerrier craignons les traits vainqueurs.
Vanter un ennemi m'eſt un cruel ſupplice :
Mais l'orgueil allarmé parle ſans artifice.
Vaincu par la terreur, s'il peſe les hazards,
L'intérêt, le danger, fixent ſeuls ſes regards.
La flotte que je crains touche au but de ſa courſe :
L'enſévelir dans l'onde eſt ma ſeule reſſource.

Livre aux vents, dit Satan, ce peuple audacieux :
Que tous les éléments ſe déchaînent contr'eux :
Répands dans l'univers la fureur qui t'anime.
La mer tremble à ces mots, tout frémit dans l'abyme ;
Le choc de mille mains étincelle dans l'air,
Comme le ſein d'un roc frappé des coups du fer,
Ou les corps embraſés par le choc électrique.
L'enfer qui, par échos, répond au bruit magique,
Reſſemble au Ciel qui tonne à coups précipités.
Teule à pas de géant marche aux antres voûtés,
Où des vents orageux gémiſſent les cohortes.
Sa clef d'airain à peine en deſſerre les portes,
Que, ſur leurs gonds tournant avec rapidité,
Ce démon intrépide en eſt preſqu'emporté ;

Les autans ſouterreins, qui menacent les nues,
Des ſoupiraux profonds ſortent par mille iſſues,
Soulevent l'océan, portent aux cieux les flots.
Dieu permit aux enfers d'éprouver ſes Héros :
Le calme au même inſtant ſe transforme en tourmente ;
L'effroi des Alcyons rend leur voix gémiſſante ;
Sur les flots écumeux les vaiſſeaux emportés,
Des Cieux au fond des mers ſemblent précipités ;
Au milieu des torrents qui fondent des nuages,
La peur glace les bras ſuſpendus aux cordages ;
Tout ſe briſe, & la voile abandonnée aux vents,
Implore en vain les ſoins des pâles Caſtillans.
Mathéos vit trois fois l'heure où la nuit s'envole,
Depuis que cette flotte, errante au gré d'Eole,
S'écarte du rivage où Colomb crut toucher.
L'art manque à tant de maux, & les cris du Nocher,
Mêlés au bruit des mers, juſqu'aux Cieux vont ſe rendre ;
L'Amiral, dont la voix ne ſe fait plus entendre,
Par les vœux du Pontife, implore ainſi ſon Dieu.

Souverain Créateur, qui, préſent en tout lieu,
Tiens les aſtres, les airs, la terre en équilibre ;
Toi, qui fendis les eaux pour rendre un peuple libre,
D'un ſeul de tes regards tu peux calmer ces flots.
Voudrois-tu, dans ce gouffre, abymer nos vaiſſeaux ?

Si notre découverte eſt à jamais perdue,
Qui portera tes loix ſur cette onde inconnue ?
Par ton ordre & pour toi, nous bravons le danger.
Le ſort qui nous pourſuit, à ton gré peut changer:
Grand Dieu ! ton ſeul appui ſoutient notre entrepriſe :
Fais-nous toucher la terre à nos travaux promiſe.

Chacun à ces accents joint des cris douloureux:
La crainte du péril, mere de tant de vœux,
Aux yeux de la pitié, dans le Ciel trouva grace.
Bientôt l'onde élevée applanit ſa ſurface ;
Les autans furieux, par un Ange enchaînés,
Sous des antres profonds rentrerent conſternés.
Dès que les aquilons permirent au zéphire
De ramener la paix ſur le liquide empire,
Dans un nuage ouvert le Nord fit entrevoir
L'étoile [31] des Nochers, leur guide & leur eſpoir.
Ce flambeau les conſole: & tel que de la nue,
Une douce vapeur ſur les fleurs deſcendue,
En redreſſe la tige & ranime les fruits;
Le calme heureux des airs, paſſé dans les eſprits,
Releve le courage abattu par la crainte.
L'Amiral, qui jamais n'en reſſentit l'atteinte,

31. L'Etoile polaire.

Remet à ſon Typhis les rênes de l'Argo,
Ordonne qu'à ſa droite il laiſſe Caliſto 32,
Et qu'il vogue au couchant en attendant l'aurore.
L'orient s'éclaircit, le ſoleil prêt d'éclore,
Sur ſon char matinal, brille, rougit les flots,
Et d'un jour plus ſerein flatte les matelots.
L'air ſe remplit d'odeurs, telles que l'Arabie
En exhale aux confins & d'Afrique & d'Aſie.
Pour combler les deſirs du voyageur ravi,
Ce bien inattendu d'un autre fut ſuivi;
L'aſtre du jour éclaire une côte étendue,
Dont la diverſité charme & ſurprend la vue.
D'un côté des rochers, ſuſpendus ſur les eaux,
Sans le ſecours de l'art imitent ſes travaux:
En monſtres, en géants, taillés par la nature,
D'un mêlange de voix ils forment le murmure 33:
Les peuples de ces bords y ſemblent raſſemblés;
Le mouvement des mers par des coups redoublés,

32. Fille de Lycaon, Nymphe de Diane. Jupiter, ſous la figure de cette Déeſſe, la ſéduiſit: Diane la chaſſa de ſa Cour. Caliſto alla dans les bois accoucher d'Arcas. Junon, jalouſe, la métamorphoſa en Ourſe, ainſi que ſon fils; mais Jupiter les plaça dans le Ciel. Ces Conſtellations ſont nommées la grande & la petite Ourſe.

33. Quand on ſe promene aux bords de la mer, le murmure des flots ſemble ſortir des rochers qui bordent le rivage.

En creuſant les rochers, y rend ce bruit ſauvage,
Que ſur l'aile des vents l'écho porte au rivage.

L'autre côté du port, ouvert aux voyageurs,
Eſt un amphithéatre & de fruits & de fleurs,
Bordé d'un ſable d'or, où l'onde toujours pure,
Du plus beau coquillage étale la parure;
Là, de nombreux pêcheurs pour remplir leurs canots [34]
Ne cherchent point en vain leur moiſſon dans les flots.

Fortunés habitants de ces rives fécondes,
Quel effroi notre flotte apporte ſur vos ondes!
Vos filets ſurchargés échappent de vos mains.
Tandis que, pour gagner vos eſprits incertains,
On vous montre les dons que Colomb vous deſtine,
La voile vers vos bords par ſon ordre s'incline;
La ſonde conſultée annonce un heureux port,
Et la proue au rivage, en voguant ſans effort,
Dans un fleuve profond s'ouvre un accès facile.
Des arbriſſeaux fleuris ombragent cet aſyle;
Sur les côteaux voiſins, mille brillants ruiſſeaux,

34. Les Canots des Indiens, faits du tronc d'un ſeul arbre creuſé par le feu, contenoient juſqu'à vingt hommes. *Solis*. Hiſtoire du Mexique, tom. I, p. 37. *Charlev.* tom. I, p. 48.

De

De rochers en rochers précipitent leurs eaux :
L'art peint dans nos jardins ces jeux de la nature.
Là, l'onde par caſcade arroſe la verdure ;
Des torrents, dont le cours creuſe divers vallons,
Fertiliſent les champs, font germer les moiſſons.
Quoiqu'au même degré du ciel des Heſpérides,
L'été de ces climats ne les rend point arides ;
Et des lieux où la Fable a feint tant de beautés,
Les Iſles que je chante ont les réalités.
L'automne, qui ſouvent les couvre de nuages,
N'en vit jamais la chûte inonder ces rivages ;
Sans qu'aux regards le jour y perde ſa ſplendeur,
Ce voile ſecourable en modere l'ardeur.
Dans le chaud du midi, des zéphirs tutélaires
Venoient dans leurs travaux conſoler les Iberes ;
Ils toucherent au port, & l'eſpoir du repos
Leur fit au même inſtant abandonner les flots.

Sur le rocher voiſin une troupe apperçue,
Détermine leur marche, & s'étonne à leur vue.
Le Chef qui la conduit ſuit un ſentier profond ;
Ses cheveux blancs épars, les rides de ſon front,
Sans art, ſans vêtements, ſa taille avantageuſe,
Annoncent mieux ſon rang qu'une marche pompeuſe ;
Sa candeur brille plus que l'or des Rois Perſans.

Si les habits, les traits, les vaiſſeaux Caſtillans,
Par leur nouvel aſpect attirent le Sauvage;
Du peuple qui le ſuit, les geſtes, le langage,
De nos Européens étonnent les eſprits;
Et ces divers humains, également ſurpris,
Contemplent à l'envi leur figure inconnue.
Les Indiens, ſans trouble & d'une ame ingénue,
Expriment à Colomb, en lui montrant les Cieux,
Qu'on le croit deſcendu de ce ſéjour des Dieux.

L'Amiral vers leur Chef, en s'inclinant, s'avance;
Et, pour l'entretenir, emprunte l'aſſiſtance
D'un jeune Europeen, qu'en ce Monde nouveau,
Dans une Iſle déſerte, il prit ſur ſon vaiſſeau.
Quel bonheur imprévu! (Dieu le permit, ſans doute.)
L'interprete entendu du vieillard qui l'écoute,
De l'illuſtre Génois exprime ainſi les vœux.

O vous! qui paroiſſez régir ce peuple heureux,
Si l'hoſpitalité dans vos champs eſt connue,
Par votre air vertueux mon ame prévenue,
D'un œil rempli d'eſpoir voit ces lieux enchantés.
Sur l'onde où vers vos bords les vents nous ont portés,
Nul projet dangereux ne dirige ma courſe:
Le malheur m'y conduit, ſoyez-y ma reſſource;

Et bientôt dans ma route, au delà de vos mers ;
J'irai de vos bienfaits inſtruire l'univers.
Les yeux des Caſtillans fixés ſur le Sauvage,
Aux diſcours de leur Chef uniſſoient leur hommage.

A leur voix l'Indien donne une entiere foi :
Son cœur, né ſans détour, eſt auſſi ſans effroi.
Il dit à ſes amis : (c'étoit ſa ſeule ſuite)
Pour charmer l'étranger qu'à nos repas j'invite,
Mêlez dans nos liqueurs les parfums les plus doux.

Vers la terre, à ces mots, il courbe les genoux,
Autant qu'il eſt permis dans le déclin de l'âge.
Joignant à pas tardifs Colomb qu'il enviſage ;
Etre divin, dit-il, que ces côteaux peuplés
Virent franchir les mers ſur des monſtres ailés,
La rive, où tu deſcends, t'offrira ſans meſure
Les douceurs & les biens qu'y verſe la nature.
J'y regne, & mon deſir eſt d'y combler tes vœux ;
Suis-moi dans nos vallons : vois ce ſéjour heureux :
Là, les tiens, par mes ſoins, auront un ſûr aſyle.

Du vieillard l'Amiral ſuit la marche tranquille,
L'interprete l'eſcorte ; en foule ſur leurs pas
S'avancent Marcouſſy, Morgant, Fieſqui, Porras,

Et les plus fameux Chefs que ſur l'Ebre on vit naître.
A leurs yeux, dans ces bois, tout prend un nouvel être:
Les animaux, les fruits, les arbres pleins d'encens
N'ont rien dans leur aſpect qui reſſemble à nos champs:
Le ſoleil y répand une clarté plus vive.
Si des plaines de l'air la troupe fugitive,
De l'ambre & des rubis y porte les couleurs,
Leur ramage farouche a des ſons moins flatteurs [35]
Que le doux roſſignol & la tendre fauvette.

Sur ces bords, l'oiſeau-mouche [36] a choiſi ſa retraite:
Juſques dans nos climats ſon plumage apporté,
Par l'art de Réaumur [37] conſerve ſa beauté.
Aux lieux que je décris, un animal ſauvage [38]

35. Le gazouillement des oiſeaux ne fait pas, aux Antilles, un des agréments des bois; s'ils charment les yeux par la beauté de leur plumage, ils flattent peu les oreilles. *Charlevoix*, tom. I, p. 30.

36. Le Colibri, oiſeau de l'Amérique, gros comme un hanneton, dont le plumage eſt émaillé des plus riches couleurs. Il porte ſur la tête une petite aigrette noire; a le bec un peu crochu, noir & poli; les yeux brillants comme des diamants. *Charlev.* p. 31.

37. M. de Réaumur, de l'Académie des Sciences, ſon riche cabinet d'hiſtoire naturelle fut connu de toute l'Europe.

38. Le Singe. Il y en a de quatre à cinq pieds de haut, qui ont les épaules larges comme les hommes. Quand ils vont aux cannes

Des humains a les traits, l'adreſſe & le courage.
A grand bruit l'aloès 39 chaque ſiecle y fleurit.
L'Inde, qui du coco 40 tire un lait qui nourrit,
Des vapeurs d'un feuillage 41 enivre la pareſſe.
Le fruit du cotonnier 42 y ſert à la molleſſe.
Le cacao 43 fournit le nectar des repas.

de ſucre, ils ſe rangent en bataille, & envoient des avant-coureurs pour découvrir les embuſcades. *Le P. Le Comte. Frezier.*

39. Plante de la figure d'un artichaut. L'opinion commune eſt que tous les cent ans ſa tige à fleur ſort avec grand bruit. En 1754, dans le jardin du Comte de Lymbourg Styrum à Carlsback, il en fleurit un qui s'éleva de vingt-ſix pieds : il en ſortit vingt-huit rameaux qui portoient plus de trois mille fleurs. *Journal de Verdun*, 1754.

40. Eſpece de Palmier, haut de trente à quarante pieds, dont le ſommet eſt orné de feuilles de dix pieds d'étendue. On s'en ſert à couvrir les maiſons & à faire des nattes. Du haut de cet arbre, ſortent un gros germe en forme de choufleur, excellent, & des rejettons de la groſſeur du bras, qui, étant coupés, diſtillent une liqueur agréable. Elle ſert de vin & enivre. En fendant ſon écorce, on en tire une eau rafraîchiſſante.

41. Le Tabac.

42. Le Coton vient d'un arbre en forme de buiſſon. La feuille en eſt ſemblable à celle du Sicomore. La fleur violette, ou jaune, a la figure d'une cloche, & produit des fruits de la groſſeur d'une noix, couverts d'une écorce dure & noire, qui ſe fend à l'ardeur du ſoleil. Alors on apperçoit le coton dont elle eſt remplie. Il y a dans chaque fruit de petites féves, ſemence de l'arbre cotonnier.

43. Fruit du Cacaoyer, arbre de la figure d'un cerifier, dont la feuille reſſem-

Le mangle 44, l'acajou 45, le cédra 46, l'ananas 47,
Répandent leurs parfums dans l'air qu'on y reſpire;
Et, ſous mille autres noms, Flore y charme Zéphire.

ble à l'oranger. Il eſt ſi délicat, qu'il ne peut croître qu'à l'ombre d'autres grands arbres appellés les meres du Cacaoyer. Le fruit eſt renfermé dans une gouſſe de la groſſeur d'un concombre, qui contient juſqu'à quarante grains. C'eſt de cette ſemence qu'on fait une eſpece de pâte, qui, mêlée avec de la vanille & du ſucre, compoſe la liqueur qu'on nomme Chocolat.

44. Le Mangle, arbre qui croît dans les lieux marécageux, dont les feuilles reſſemblent au poirier. Il porte des gouſſes longues comme des bâtons de caſſe, remplies d'une moëlle blanche & amere, que les Indiens mangent comme une nourriture ſaine. Le bois en eſt ſolide & ſert aux bâtiments. La maniere dont le Mangle ſe perpetue eſt admirable. Ses rameaux, après s'être élevés & étendus, ſe recourbent à terre, où ils reprennent racine & forment de nouveaux arbres.

45. Arbre de la hauteur d'un pommier chargé de feuilles. Le bois en eſt rougeâtre. Des extrémités des branches, il ſort un bouquet de fleurs panachées de rouge & de verd, qui produit un fruit de la forme d'une poire, qui renferme une amande bonne à manger. Il coule du tronc de l'Acajou une gomme pareille à celle qu'on apporte du Sénégal.

46. Eſpece de Citronnier, dont le fruit eſt doux & odoriférant. Les feuilles ont le même goût que le fruit, & pourroient ſervir à faire de la limonade.

47. Fruit gros, pyramidal & jaune quand il eſt mûr. Il eſt compoſé de pluſieurs tubercules unis enſemble & couronnés de feuilles vertes, pointues & dentellées. Ce fruit a une odeur & un goût ſi agréable, qu'il paſſe pour le meilleur des Indes.

Les Eſpagnols ravis, en parcourant ces bois,
Du Neſtor qui les guide interrogent la voix.
Au milieu de ſes fruits, des oiſeaux, de l'ombrage,
De tant d'objets nouveaux il leur apprend l'uſage :
On l'écoute, on le ſuit ; s'il avance à pas lents,
Ses diſcours, dans la route, en abregent le temps.
Sous des pins, de ſon antre on trouve enfin l'iſſue :
A l'inſecte importun cette grotte inconnue,
Laiſſe les yeux, ſans trouble, y goûter le ſommeil :
Par le ſommet ouvert, les rayons du ſoleil,
Sur l'albâtre des murs répandent la lumiere.
La main du temps creuſa cette vaſte carriere :
Sa défenſe eſt la paix, la candeur, l'équité ;
Et ſon ſeul ornement une jeune beauté
A qui l'heureux vieillard avoit donné naiſſance.
Comme Eve, elle étoit nue [48] ; une égale innocence
L'offre aux regards ſans honte, & voile ſes appas :
Les graces qu'elle ignore accompagnent ſes pas,
Et pour tout vêtement, en formant ſa parure,
D'un plumage azuré couvrirent ſa ceinture :
Mais elle a plus d'attraits que celle de Cypris.
L'objet qu'elle embellit n'en connoît point le prix :

48. Avant la découverte du Nouveau Monde, tous les peuples de ce continent alloient nus, ou ne portoient pour ornement qu'une ceinture de plumes.

Ses longs cheveux flottoient ſur ſon ſein prêt d'éclore,
Que ce climat brûlant n'obſcurcit point encore :
Et l'aſpect imprévu de tant de Caſtillans,
D'étonnement, d'effroi, peint ſes regards brillants :
Ses mains du choix des fruits ſe formant une étude,
Demeurent un moment dans la même attitude.

Ne tremble point, Zama, dit le tendre Vieillard.
Ces êtres nés du Ciel, des mers, ou du hazard,
Sans troubler notre aſyle, entreront en partage,
Des mets que ton adreſſe apprête à mon uſage.
Bientôt ſur des riſſus d'écorces de palmiers
On joint, aux poiſſons ſecs, des micots 49, des ramiers,
Et pour dons de Cérès la fertile banane 50.
Le Vieillard & ſa fille, aſſis ſous leur cabane,
La jeuneſſe Indienne & les Ibériens,
De ce feſtin frugal ſe partagent les biens.

49. Sorte de Sapajou que mangent les Indiens. Voyage d'Ulloa, p. 50, v. 1.

50. Fruit d'une plante qui a la figure d'un gros roſeau, haut de douze à quinze pieds. La feuille eſt ſi grande, qu'une ſeule ſuffit pour emmailloter un enfant. Le fruit du Bananier eſt au ſommet de la tige, en grappe groſſe comme le bras, d'une chair propre à cuire ſous la cendre. Les Indiens s'en ſervent au lieu de pain. Lorſque le fruit eſt mûr, on coupe la plante, qui ne ſe perpétue que par des rejettons.

Le beſoin indulgent en chérit l'abondance.
Déjà dans ce repas régnoit la confiance
Qu'une longue habitude ajoute à nos plaiſirs.
Dès que la faim ardente eut calmé ſes deſirs,
Le pere de Zama, dans ſa ſurpriſe extrême,
Occupé de ſon hôte & s'oubliant lui-même,
L'œil fixe ſur Colomb, l'interroge en ces mots :
(L'interprete l'écoute, & les rend au héros.)

Etranger, dont l'air noble & la douce éloquence
Annoncent que des Dieux ta race a pris naiſſance,
Voyant qu'à nos beſoins t'ont ſoumis les deſtins,
J'oſerois te compter au nombre des humains,
Si nos peres n'avoient appris de leurs ancêtres
Que, ſeuls [51] dans l'univers, nous en ſommes les maîtres.
Dans le ſein de la terre engendrés du ſoleil,
Chaque jour par nos vœux nous hâtons ſon réveil ;
On ſent, à ſon lever, que par lui tout reſpire :
Les flambeaux de la nuit reſpectent ſon empire ;
Tu vois, dans ſes rayons, leur éclat s'abſorber.
Ces feux du firmament, qu'en l'air on voit tomber,
T'auroient-ils donné l'être ? Arrives-tu des mondes

51. On a trouvé pluſieurs iſles dont les habitants croyoient que leur terre étoit le monde entier, n'ayant eu commerce avec aucun autre peuple.

Où la mort nous conduit par des routes profondes,
Où des femmes ſans nombre enchantent les deſirs ?
Les fruits de ces beaux lieux, les liqueurs, les plaiſirs,
En te prêtant peut-être une nouvelle eſſence,
Ont de nos traits aux tiens, changé la reſſemblance.
Apprends-moi tes deſtins : dis quels ſecrets reſſorts
T'ont porté, par les airs, ſur nos terreſtres bords.
Senſible à tes malheurs, charmé de ta ſageſſe,
Une amitié naiſſante à ton ſort m'intéreſſe.

Fin du premier Chant.

ARGUMENT

DU

SECOND CHANT.

Diſcours de Colomb ſur ſon origine, ſur l'Etre ſuprême, ſur l'étendue de l'Afrique, de l'Aſie & de l'Europe. Deſcription des mœurs, des loix & de l'induſtrie des habitants de ces trois parties du Monde. Réponſe du Vieillard. Peinture des mœurs des habitants de ſon Iſle. Pour lui donner une idée des arts, du commerce & de la navigation, l'Amiral reprend ſon récit. Sage réflexion du Vieillard. Zama, qui commence à s'intéreſſer pour l'Amiral, lui demande le récit de ſes aventures.

LA COLOMBIADE.

SECOND CHANT.

VEnérable vieillard, répondit le Génois,
Ici la vérité va parler par ma voix :
Vous montrez des vertus digne de la connoître.
Sachez que dans les Cieux on ne m'a point vu naître ;
Mais que tout eſt ſoumis au Dieu qui me conduit.
L'aſtre brillant du jour, les flambeaux de la nuit,
La terre & ſes enfants de ce Dieu ſont l'ouvrage :
J'en ſuis un tel que vous, mais d'un autre rivage.

Vous donnez à ce Monde un cercle trop borné.
Avant de vous nommer les lieux où je ſuis né,
Je dois de l'univers vous peindre l'étendue.
Auſſi prompt qu'un oiſeau qui ſe perd dans la nue,
Un voyageur ardent à précéder le jour
Mille fois dans ſa courſe en verroit le retour,
Avant qu'il parcourût l'enceinte de la terre.
Ce globe, ſuſpendu dans l'Æther qui l'enſerre,
Y tourne ſur ſon axe ; & depuis ſix mille ans
La marche du ſoleil y partage les temps.
Son oblique carriere autour de notre Monde
Diviſe en cinq climats les cieux, la terre & l'onde.
La Zône [1] où vous régnez, ſous ſes brûlants aſpects,
Reçoit des jours égaux de ſes rayons directs,
Cet aſtre deux fois l'an, cherchant le Sud ou l'Ourſe,
Paſſe à votre Zénith, pourſuit au loin ſa courſe,
D'un pas alternatif y tempere [2] les jours,
En abrege l'eſpace ou prolonge le cours ;

1. La Zône torride, où le jour & la nuit ſont égaux, eſt terminée par les deux Tropiques, & diviſée en deux par l'Equateur, que le ſoleil traverſe deux fois dans l'année pour aller du Tropique du Cancer au Tropique du Capricorne. C'eſt dans cet intervalle qu'il parcourt les douze ſignes du Zodiaque.

2. Les deux Zônes tempérées, où les nuits & les jours ſont inégaux, s'étendent depuis les deux Tropiques juſques aux Cercles polaires.

Mais ſa clarté perçant au travers de la nue,
Aux deux pôles du Monde à peine eſt apperçue 3 :
Le jour fuit ces déſerts ; le globe lumineux
Qui pendant deux ſaiſons les prive de ſes feux,
N'y laiſſe pour flambeau qu'un foible crépuſcule :
La terre, aride alors, trompe l'eſpoir crédule ;
Et les fleuves, dont l'air cryſtalliſe les eaux,
Sans fléchir ſous leur poids y portent des fardeaux ;
A leur rapidité le froid donne des chaînes.

O Mort ! ton ſouffle ainſi glace le ſang des veines,
Et ton ſceptre de fer triomphe en ces climats.
La faim voit les moiſſons s'y changer en frimats :
L'haleine des humains dans les airs ſe congelle :
Sous des antres profonds, un feu qu'on renouvelle
Y tient lieu du printemps, qu'après de longs hyvers,
A pas lents, le ſoleil ramene en ces déſerts.
Vous, qu'un heureux deſtin plaça ſur ce rivage,
Vous tremblez des horreurs dont je trace l'image ;
Je vois, à ce tableau, vos eſprits incertains
Douter qu'en de tels lieux on trouve des humains.
Admirez du Très-Haut la ſageſſe profonde.

3. Sous les Pôles, il y a ſix mois de jour & ſix mois de nuit de ſuite.

Du Nord au pôle Auſtral s'il a peuplé le monde,
Il grave dans nos cœurs un invincible amour
Pour la terre où d'abord nous recevons le jour.
Du rivage où l'aurore à vos yeux prend naiſſance,
Tournant où le ſoleil vers le midi s'avance,
Sous ſes rayons directs, s'étend loin de vos mers
Un des trois continents qui forment l'univers.
Afrique en eſt le nom. Cette plage brûlante
Plaît, malgré ſes rigueurs, aux humains qu'elle enfante.
Le centre y reſte en proie aux tigres, aux léopards:
Les bords, plus habités, s'ouvrent ſeuls aux regards.
Des idoles ſans nombre & d'un aſpect biſarre,
Y reçoivent l'encens d'un peuple auſſi barbare
Que les monſtres nourris dans cet affreux ſéjour.
Un Iſthme 4 unit l'Afrique à l'Aſie, où le jour
S'éteint au ſein des mers quand vous voyez l'aurore 5:
Là, dans ſes vaſtes champs, la Chine voit éclore
Autant de citoyens que vos prés ont de fleurs;
Quoique de mille Dieux ils ſoient adorateurs,
Un grand légiſlateur 6 a tranſmis à leurs ſages

4. L'Iſthme de Suez, entre la Méditerranée & la mer Rouge, a environ ſoixante milles d'étendue, & ſépare l'Aſie de l'Afrique.

5. Quand le ſoleil ſe couche à la Chine, il ſe leve aux Antilles.

6. Confucius, fameux philoſophe Chinois, qui vivoit 550 ans avant Jeſus-Chriſt, condamnoit l'idolâtrie, &

Que

Que le reſſort des corps, vivants d'âges en âges,
Eſt l'unique pouvoir qui régit l'univers;
Et qu'un cœur vertueux, ferme dans les revers,
Trouve ſeul du bonheur les véritables ſources.
Aux bords voiſins le luxe, épuiſant ſes reſſources,
En vain dans les plaiſirs met la félicité,
Chez l'Indien oiſif languit la volupté:
Croyant qu'après la mort, dans la matiere errante,
L'ame de ſes aïeux, à jamais renaiſſante,
Anime les poiſſons, les brutes, les oiſeaux,
Il n'oſe ſe nourrir du ſang des animaux 7.

Ces erreurs, qui du temps ont la viciſſitude,
Des plus ſubtils eſprits épuiſerent l'étude.
Chacun crut dévoiler aux regards curieux
L'ordre de la nature & l'eſſence des Dieux.
Sur des atomes 8 vains, le feu, l'éter, ou l'onde,

diviſoit ſa doctrine en quatre parties. 1. Les moyens d'acquérir les vertus. 2. L'art de raiſonner. 3. La politique du gouvernement. 4. La ſcience des mœurs. Il reſtoit encore, en 1646, un de ſes deſcendants que l'Empereur de la Chine traitoit avec diſtinction.

7. La Métempſycoſe, opinion des anciens Brachmanes; dure encore parmi les Banians & autres idolâtres de l'Inde & de la Chine. Ils ne tuent ni ne mangent aucun animal qui ait eu vie, dans la crainte d'y rencontrer l'ame de leurs peres. Pythagore avoit pris d'eux cette opinion.

8. Epicure attribuoit la formation du monde au con-

Tour-à-tour on fonda l'origine du Monde.
Ce ſecret eſt connu du ſeul Dieu que je ſers,
Qui voit naître & tomber ces ſyſtêmes divers,
Comme au pied d'un rocher une vague formée
Sous l'autre qui s'éleve eſt ſans ceſſe abymée.
Les Mages 9, qui jadis gouvernoient les Perſans,
Comme vous au ſoleil préſentoient leur encens :
Aujourd'hui le vrai Dieu dans leurs temples préſide ;
Mais leur culte obéit au penchant qui les guide.
Le nôtre, aux nœuds d'hymen reſſerrant les plaiſirs,
Veut qu'un unique objet y comble nos deſirs.
Par des femmes ſans nombre irritant leur tendreſſe,

cours des atômes ou parcelles de matiere de différentes formes, qui, après avoir ſubſiſté éternellement, s'étoient depuis un certain temps accrochées dans le vuide.

Parménide a dit le premier que la terre étoit ronde ; qu'il y avoit deux éléments, le feu & la terre ; & que la génération des hommes venoit du ſoleil.

Thalès ſoutenoit que l'eau étoit le principe de toutes choſes, & que le monde avoit une ame. Il prédit le premier les éclipſes. Selon Anaximandre, le principe des êtres étoit un élément infini dont les parties ſe changeoient, mais dont le tout étoit immuable. Il inventa la ſphere, au rapport de Pline.

9. Zoroaſtre s'acquit, par le moyen de ſes prédictions, l'Empire des Bactriens du temps de Ninus roi des Aſſyriens. Les Perſans ſont encore ſectateurs de Zoroaſtre, & croient à l'Aſtrologie judiciaire.

Ali [10] leur faux prophête enchanta leur molleſſe ;
Morale qu'il reçut d'un fameux impoſteur [11]
Des Arabes voiſins & Pontife & vainqueur.

Ses ſujets ; que la guerre aſſervit aux Tartares,
Des rivages glacés prirent les mœurs barbares:
Ces Ottomans jaloux peuplent de vaſtes champs
Où brillerent jadis des Empires puiſſants ;
Le berceau des beaux Arts, l'Egypte [12] utile au Monde ;
L'opulente Aſſyrie [13] en voluptés féconde ;

10. Aly gendre & ſectateur de Mahomet, réforma ſa loi, qui eſt encore ſuivie par les Perſes.

11. Mahomet, après avoir ſoumis l'Arabie dans le ſixieme ſiecle, fut légiſlateur & fondateur de l'Empire des Muſulmans, nom qu'il donna à ceux qui embraſſoient ſa Religion. Cet Empire eſt à préſent celui des Turcs, depuis que les Tartares, qui venoient des bords glacés de la mer Caſpienne, s'en rendirent les maîtres en 1298, ſous Ottoman leur premier Empereur, qui en établit la capitale à Burſe en Bithynie, transférée depuis à Andrinople, & enfin à Conſtantinople.

12. Les Egyptiens ont les premiers cultivé les ſciences & les arts. Les inondations du Nil leur firent inventer la Géométrie. Les plus fameux philoſophes grecs furent s'inſtruire en Egypte. On prétend que Moïſe y puiſa beaucoup de ſes connoiſſances.

13. L'Aſſyrie, pays arroſé par le Tigre & l'Euphrate. Les Anciens n'ont pas toujours entendu par ce nom une même étendue de pays. Cet Empire fameux, qui avoit duré depuis Nemrod 1500 ans, & depuis Ninus fils de Belus 250 ans, a été

La Phœnicie 14 où l'homme oſa braver les mers ;
Et tant d'autres états, dont l'éclat, les revers,
Dans l'abyme des temps ſe perdent comme une ombre.
La renommée oublie & leurs faits & leur nombre :
Tout périt, tout varie ; & la courſe des ans
Change le lit des eaux & la face des champs.
Des Empires détruits dont on vante la gloire
Les fabuleux récits obſcurciſſent l'hiſtoire.
Nos préceptes ſacrés, que du maître des Cieux
Sur les bords du Jourdain 15 reçurent nos ayeux,
Sont, des antiques loix, les ſeules immuables.
Loin de les adopter, les Grecs 16 amis des Fables,
Cherchant de nouveaux Dieux chez les Egyptiens,
Y trouverent les arts, & les Athéniens
De leurs maîtres bientôt paſſerent la ſcience.
Les talents, la valeur, vantés par l'éloquence,

détruit ou diviſé ſous Sardanapale, qui ſe brûla dans ſon palais avec ſes richeſſes & ſes concubines.

14. Les Phœniciens, poſſeſſeurs du terrein qui contient les villes de Beryte, Tyr, Sidon, Héliopolis & Damas, au long de la Méditerranée, inventerent la navigation, & enſeignerent à donner des batailles navales.

15. Fleuve de la Judée ou Terre Sainte connue ſous le nom de Paleſtine, ſituée dans la Syrie, Royaume de l'Aſie. Le Sauveur du monde eſt né dans cette contrée, l'an de Rome 753. Premiere époque de l'ére Chrétienne.

16. Les Grecs ont pris des Egyptiens les beaux arts & la théologie, que l'imagination des Poëtes a embellie.

Elèvent leurs héros au rang des immortels,
Et toute la nature a chez eux des autels.
Un fleuve eſt un vieillard qui, d'une main divine,
Verſe à jamais les eaux d'une urne qu'il incline :
Le printemps naît des feux du zéphire & des fleurs :
Les vents ſont immortels : l'amour, le Dieu des cœurs,
A tiré du néant l'univers qui l'adore :
Quand au frais du matin, né des pleurs de l'aurore,
Le concert des oiſeaux retentit dans les bois,
Une Nymphe eſt l'écho qui répond à leur voix :
L'océan eſt un Dieu, la terre une Déeſſe.

L'Europe abandonna ces erreurs de la Grece ;
Mais les arts qu'elle y prit triomphent dans nos mains.
Sous un ciel tempéré, propre aux foibles humains,
Dans cette fiere Europe où l'amour de la guerre
Arme vingt Rois jaloux de conquérir la terre,
L'Italie eſt l'Empire où j'ai reçu le jour [17] :
On m'y nomma Colomb. Vous qui dans ce ſéjour,
De la ſeule vertu tirez tout votre luſtre,
Vous ſauriez vainement qu'au rang le plus illuſtre
Le caprice du ſort éleva mes aïeux.
Mais ma gloire ſe plaît à décrire à vos yeux

17. Voyez la Remarque premiere du premier Chant.

La ſplendeur qui toujours diſtingua ma patrie.
Sur un trône où jadis régnoit l'idolâtrie
Un Pontife ſacré préſide à notre foi.
L'humilité triomphe où l'orgueil fit la loi ;
Où des Républicains, fameux par leur vaillance,
Forcerent l'univers d'encenſer leur puiſſance.
Vainqueurs de l'Orient ils en prirent les arts,
Au luxe qui les ſuit Rome ouvrit ſes remparts.
La ſoif d'y régner ſeul y couronna le vice :
On obtint les honneurs des mains de l'artifice :
La liberté périt ; &, ſoumiſe aux tyrans,
L'Europe déchirée eut mille conquérants.
Les Peuples que le Nord arma pour tout détruire
Des champs qu'ils ravageoient partagerent l'Empire...
Abrégeons ce récit. Les faits que je décris,
Sage Indien, ſans doute, irritent vos eſprits.
Pour concevoir les maux que l'orgueil a fait naître,
Apprenez que la terre à peine eut reçu l'être,
Que le Ciel, pour punir l'homme ingrat & ſans foi,
Permit que le plus fort au foible fît la loi.
Le partage des biens enfanta l'injuſtice.
Le grand nombre forcé de ſervir l'avarice,
Eut recours au travail pour remplir ſes beſoins.
Cent tyrans, que l'eſclave enrichit par ſes ſoins,
Prodiguant des tréſors au bonheur inutiles,

Transportent des rochers, y creusent des asyles :
Dans un vaste terrein entouré d'un rempart
Les travaux des humains, joints aux ressorts [18] de l'art,
De marbres entassés forment des édifices :
Là, le luxe, l'orgueil, rafinent tous les vices :
Et l'indigent, réduit à bâtir ce palais,
Y travaille sans cesse & n'en jouit jamais ;
Mais, pour le consoler, il voit que la mollesse
N'a pour ses sectateurs qu'une douceur traitresse :
Par les moindres efforts leur courage accablé
Sur un lit de duvet goûte un sommeil troublé ;
L'ennui compte leurs jours ; & leur peu de durée
Détruit les vains projets de leur ame enyvrée :
S'ils cherchent le bonheur dans la variété,
Bientôt du superflu naît la satiété :
Ce monstre dégoûté, qui sans desirs soupire,
Change en venin les biens où sa langueur aspire :
L'art lui sert des festins, la faim manque à ses vœux :
Pour ranimer ses sens, il cherche en vain les jeux :
Qui peut d'un cœur usé réveiller les caprices ?

18. L'industrie des hommes leur a fait inventer des machines pour multiplier les forces par les leviers & les poulies, au moyen desquels ils transportent des carrieres de pierre pour en former un assemblage d'édifices qu'on nomme villes.

La foule des plaiſirs en détruit les délices ;
Et dans l'inaction le corps foible, engourdi,
Y laiſſe aux paſſions un eſſor plus hardi ;
Leur vol ambitieux porte en tous lieux la guerre ;
Mais la rigueur des loix rend le calme à la terre,
Et prévient les débats qui naîtroient entre nous
Du partage inégal des biens communs à tous.
Notre culte ſacré joint par des mœurs plus pures,
Le mépris de ſoi-même au pardon des injures :
Vertus dignes du Dieu qui punit nos forfaits.

Le portrait dont Colomb crayonne ici les traits
Aux doutes du Vieillard ouvre un ſi vaſte abyme
Que, malgré lui, ſa voix par ces mots les exprime.

Merveilleux Etranger, tu dis que ſous tes Rois
La valeur, les talents ont pour appui les loix ;
Et que l'oiſif, nourri par l'indigence active,
Prive de vos moiſſons la main qui les cultive :
Cet injuſte pouvoir étonne mes eſprits !
Ici les biens communs des vertus ſont le prix ;
Le vice y fuit en vain le mépris qui l'accable :
La raiſon nous gouverne, & ce juge équitable
Des rangs & des honneurs défend l'ordre inégal.
L'appétit ſatisfait par un repas frugal

Renaît par l'exercice, & des plantes vulgaires
Sont à nos maux légers des beaumes ſalutaires.
Nous goûtons le préſent, ſans craindre l'avenir.
Ainſi ſe ſont paſſés mes jours prêts à finir.
Pour l'inſtant fugitif de cette courte vie,
Si de ruſtiques toîts contentent notre envie,
Nous conſacrons nos ſoins à parer nos tombeaux,
Lieux où nous jouirons d'un éternel repos.

A ces mots l'Amiral interrompt ce Sauvage
Que dans Athène & Rome ont eût vanté pour ſage.
Heureux Vieillard, dit-il, ſur vos bords fortunés,
Je vois que le bonheur naît des deſirs bornés.
Dans nos champs, il eſt vrai, par l'orgueil & le faſte
Le goût pour les plaiſirs prend un eſſor trop vaſte :
Nos peuples, qui dans l'art cherchent la volupté,
De la ſimple nature ont perdu la beauté.
Mais, pour juſtifier des mœurs qui vous étonnent,
Voyez, au ſein des maux, les biens qui nous couronnent.
De la néceſſité naquirent les talents,
Le luxe les nourrit, & pour charmer nos ſens
Nos ſoins ingénieux ſurpaſſent la nature.
Du travail d'un inſecte [19] ils font notre parure ;

19. Ver qui produit la ſoie dont on fabrique des étoffes.

Nos Rois doivent la pourpre [20] aux habitants des eaux ;
Les arts, pour l'enrichir, ont filé [21] les métaux ;
Et d'un sable apprêté, que le feu liquéfie.
Sort ce vase [22] éclatant que ma main vous confie.
Daignez en accepter le trop fragile don.
Le tissu qui me couvre est la riche toison
Qu'à nos troupeaux nombreux emprunte l'industrie.

20. La Pourpre, petit poisson de mer à coquille que les Anciens appelloient *Murex*. Une veine de son gosier renferme une liqueur rouge dont on teignoit des étoffes pour les Rois. On se sert à présent de Cochenille, insecte qui s'engendre & se nourrit sur la feuille du Nopal, arbrisseau des Indes.

21. Pour tirer le fil d'or, on prend un lingot d'argent doré d'autant de couches qu'on le veut plus ou moins beau. On le fait passer par les trous d'un instrument, nommé *Filiere*, morceau de fer percé de plusieurs trous d'inégale grandeur, pour le réduire en fils propres à faire des galons & des étoffes. Ce qu'il y a d'admirable dans cette opération, est que l'argent, en passant par ces petits trous, n'entraîne d'or qu'autant qu'il lui en faut pour le couvrir en proportion des couches dont le lingot d'argent est chargé. Cette distribution se continue également jusqu'à la consommation du lingot.

22. Le Verre, corps diaphane, est le dernier ouvrage que l'art peut produire par le moyen du feu qui vitrifie tous les métaux, même la terre. Le beau verre se fait avec la soude d'Alicant ou du Levant, plante qui se pétrifie au feu, & un peu de magnésie, minéral qui contient du souffre fixe. Il y a différentes manieres de donner de la couleur au verre, en y mêlant différents métaux.

Enfin, pour détailler le bien qu'en ma patrie,
Aux vœux de l'opulent le beſoin a produit,
Il faudroit plus de temps que l'aſtre de la nuit
N'en met à varier ſon front à triple face [23].
L'ennui, qui des oiſifs ſuit ſans ceſſe la trace,
S'épuiſant en projets, civiliſa nos mœurs;
Tout, juſqu'aux paſſions, modéra ſes ardeurs;
La guerre avec plus d'ordre aſſouvit ſa vengeance;
L'amour fut malgré lui ſoumis à la décence;
La vérité, trop dure à l'oreille des Rois,
Apprit de l'éloquence à déguiſer ſa voix:
Pour les flatter, l'Egypte inventa la Sculpture [24].
Un bloc de marbre, où l'art imite la nature,
Des plus fameux héros nous rend les vrais portraits.
Sur l'airain, la Gravure éterniſe leurs faits;
Et, de ces traits parlants multipliant l'image,
Raconte leurs exploits au plus lointain rivage.
Cet art rend le paſſé préſent à nos regards;
Mais l'avenir, terrible à qui craint ſes hazards,
A pour notre bonheur un voile impénétrable.

23. On entend par triple face, le *Croiſſant*, le *Plein*, & le *Declin* de la Lune. Les Anciens l'appelloient la Triple Hécate.

24. La Sculpture prit naiſſance chez les Egyptiens, à en juger par leurs idoles encore informes. Les Grecs perfectionnerent cet art qu'ils prétendirent avoir inventé.

L'homme en vain juſqu'aux Cieux éleve un œil coupable,
Les aſtres [25] ſur ſon ſort ne l'ont point éclairé.
Mieux inſtruit de leur cours, trop long-temps ignoré;
Contemplateur des loix qu'obſerve la nature,
Il la rend plus fertile à force de culture.
Les reſſources de l'art, jointes à nos efforts;
De tous les éléments empruntant les reſſorts,
Applaniſſent [26] les monts, aux Cieux élevent l'onde [27].
Mais le ſuccès rend l'ame en deſirs plus féconde :

25. L'Aſtrologie judiciaire, ou la connoiſſance de l'influence des Aſtres ſur les objets terreſtres, inventée par les Chaldéens, a paſſé juſqu'à nous par les ouvrages des Arabes. On en étoit tellement infatué à Rome, que les Aſtrologues s'y maintinrent long-temps, malgré les édits des Empereurs. Du temps de Catherine de Médicis, on ne faiſoit rien en France ſans conſulter les Aſtrologues.

Les Brames ont introduit cette ſcience dans les Indes, par laquelle ils ſe rendent les arbitres ſouverains des bons ou mauvais jours.

26. On a coupé des montagnes pour faire des chemins & des canaux de communication à travers le Royaume : tels ſont le Canal de Briare & celui de Languedoc, par lequel on tranſporte les marchandiſes de l'Océan à la Méditerranée.

27. La machine de Marly éleve les eaux de la riviere de Seine au haut d'une montagne, d'où, par ſa chûte, ſe forment des jets d'eau & des caſcades. Le feu éleve auſſi l'eau par le contraſte de l'eau bouillante & de l'eau froide, qui, en dilatant & condenſant l'air tour-à-tour, fait mouvoir les machines qui ſervent à diſtribuer l'eau de la Tamiſe dans la ville de Londres.

Rien n'en borne les vœux; & nos champs & nos ſoins
Ne peuvent ſatisfaire à nos vaſtes beſoins.
De contrée en contrée on voit l'Europe avide
Echanger ſes moiſſons contre un métal aride,
Devenu précieux par l'uſage impoſteur
De ne peſer les biens qu'au poids de ſa valeur.
Combien la ſoif de l'or produiſit d'arts utiles!
Je lui dois le ſecours de ces châteaux mobiles
Tranſportés par les vents ſur vos bords fortunés.
Leur vol tient en ſuſpend vos eſprits étonnés;
Ma voix, pour l'expliquer, cherche un objet ſenſible.

Ces monſtres, qu'à vos yeux guide un ſouffle inviſible,
Sont des canots flottants, tels qu'en portent vos mers;
Mais dont la forme altiere a des flancs plus ouverts.
La rame offre à vos mains des nageoires certaines:
Sur les ondes, les vents nous prêtent leurs haleines.
Si leur cours inconſtant trompe ſouvent nos vœux,
Il épargne à nos bras des travaux rigoureux.
Vous voyez ſous vos fruits ces nattes étendues;
De ſemblables tiſſus, qu'un arbre éleve aux nues,
Servent d'ailes dans l'air à nos palais flottants:
Ainſi le Nautonnier favoriſé des vents,
Vogue d'un Pôle à l'autre; & quand, loin de la terre,
Il ne voit que les flots & le lieu du tonnerre,

Errant au ſein des mers, ſans guide, ſans chemin,
Sur le cours [28] du ſoleil il regle ſon deſtin.
Un globe [29] où ſont décrits les cieux, la terre & l'onde,
Sous autant de degrés que ce flambeau du monde
Chaſſe de fois la nuit dans ſa courſe des ans,
En marque chaque jour les lieux & les inſtants.
L'eſpace qu'à midi l'aſtre qui nous éclaire
Laiſſe entre l'horiſon & ſon point de lumiere,
Meſuré ſur un cercle, enſeigne aux matelots
L'éloignement des lieux où tendent leurs travaux.

Sur ces ſecrets ſavants, la ſeule expérience
Eſt en droit d'éclairer votre heureuſe ignorance;
Mais, d'un œil étonné, voyez les dons divers
Qu'aux voyageurs le Ciel prodigue ſur les mers:
Quand ſur l'éclat du jour la nuit étend ſes voiles,
Sachez qu'on trouve un guide [30] au milieu des étoiles.

28. Un Pilote prend tous les jours la hauteur du ſoleil à midi, qui eſt l'axe du méridien compris entre le ſoleil & l'horiſon.

Par la hauteur méridienne du ſoleil, on connoît ſurement la hauteur du Pôle, pourvu qu'on ſache la déclinaiſon du ſoleil pour le lieu & le jour de l'obſervation.

29. Le Globe terreſtre ſe diviſe par différents cercles en latitude & en longitude, & par 360 dégrés comme tous les cercles.

30. L'étoile du Nord, la derniere des ſept de la petite Ourſe, raſe l'horiſon, en l'obſervant ſous l'Equateur comme la plus près du Pôle.

Cet aſtre eſt le dernier des ſept qu'en ces beaux lieux,
En raſant l'horiſon, le Pôle offre à vos yeux.
Si ce flambeau du Nord ſe couvre d'un nuage,
Un métal 31, toujours fixe au point qu'il enviſage,
Vers ces climats glacés guide nos mâts errants.
Paul qu'enfanta Veniſe, ô toi qui, de nos ans,
Découvris de l'aimant la puiſſance ignorée,
Un aſtre ſous ton nom doit orner l'empirée.
Son art, ſage vieillard, ſut régler dans les flots
L'arbre 32 modérateur de nos vaſtes canots :
Il offre en plein la voile au gré des vents fideles,
Ou, par ſon tour oblique, en reſſerre les ailes.
Mille bras attentifs à diriger leur cours
En eſtiment le vol 33, en comptent les détours,

31. L'Aiguille aimantée, dont la propriété eſt de tourner toujours ſa pointe au Nord, eſt enfermée dans une boëte appellée Bouſſole, où elle ſe meut ſur un pivot. On en attribue l'invention à *Marc-Paul* de Veniſe.

32. Le Gouvernail d'un vaiſſeau eſt une longue piece de bois horiſontale, qui en fait mouvoir une autre qui eſt à plomb, attachée à la poupe d'un navire par des ferrures mobiles, dont le mouvement fait tourner le vaiſſeau au gré du Pilote.

33. Pour eſtimer le chemin qu'on fait en mer, on ſe ſert d'un *Loch*, morceau de bois chargé d'un peu de plomb, & attaché à une longue ficelle diviſée en pluſieurs parties égales diſtinguées par des nœuds. La diſtance de ces nœuds doit être de quarante-ſept pieds & demi, cent vingtieme

Et le ſable 34, que verſe une urne meſurée,
Du temps qui la remplit partage la durée.
Tout aux loix du calcul eſt ſoumis parmi nous :
De peſer l'univers notre ſavoir jaloux
Ignore notre eſſence & voudroit tout connoître.
Ce deſir, qui m'enleve aux lieux qui m'ont vu naître,
Me découvrant vos mers, couronne mes deſtins.
Malgré nos vœux, le ſort qui ſe rit des humains,
Il faut vous l'avouer, en comblant mon attente,
N'en a point aſſouvi l'ardeur entreprenante.

Il dit ; & de nos arts, par ce foible tableau,
Penſe inſtruire un mortel pour qui tout eſt nouveau ;

partie d'un tiers de lieue marine. Pour l'expérience, on lâche la ficelle ; & l'on voit, avec des ſabliers de trente ſecondes, combien, durant la demi-minute, il s'eſt écoulé de nœuds, c'eſt-à-dire, combien de fois on a fait la cent vingtieme partie d'un tiers de lieue marine.

34. Horloge de mer en uſage pour meſurer le temps avant l'invention des montres & horloges à roues & à contrepoids, eſt faite de deux petites phioles jointes enſemble par les extrémités de leur col, dont l'une eſt pleine de ſable très-délié qui s'écoule dans celle qui eſt au deſſous par le petit trou d'une lame de cuivre qui eſt à la jointure des deux phioles. Cet écoulement dure une heure ; & quand il eſt fait, on renverſe les bouteilles, en mettant celle qui eſt pleine au deſſus, ce qui recommence l'heure de l'écoulement.

Mais

Mais à ſes yeux ſurpris la vérité dépeinte
D'un portrait fabuleux n'eût offert que l'empreinte,
Si l'art perſuaſif, naturel au Génois,
N'eût animé ſes traits & parlé par ſa voix.
J'admire, dit aux ſiens le Vieillard équitable,
De quel rafiniment l'ame humaine eſt capable.
Faut-il que ces clartés, au lieu de l'éclairer,
Eblouiſſent ſa vue & ſemblent l'égarer!
Toi, qui dis que la mort doit terminer ta vie,
Savant navigateur, quelle eſt donc ta manie,
D'entaſſer, aux dépens de ta tranquillité,
Des biens & des projets pour une éternité?
La terre qui par-tout offre ſes dons fertiles,
Nous cache dans ſon ſein les tréſors inutiles.
Et pour flatter nos ſens, la nature avec ſoin,
Aux mets les plus communs, joint le goût du beſoin.
Quand je te vois privé, par ta ſoif de connoître,
Du plaiſir d'habiter les champs qui t'ont vu naître,
Je préfere nos mœurs dans leur ruſticité
A l'art qui de vos cœurs corrompt l'humanité.
Sans maître, ſans eſclave, ennemi de la guerre,
L'homme en ces lieux jouit des fruits qu'offre la terre:
Exempt d'ambition, loin de la ſoif de l'or;
Dans ſon peu de beſoins il trouve un vrai tréſor;
Et nos chefs ſans orgueil, des loix ſont peu d'uſage.

L'amour de mes ſujets eſt l'heureux avantage
Qui m'éleva ſans brigue au pouvoir ſouverain ;
Il ne décide ici que du droit incertain
De deux rivaux jaloux du prix de la viteſſe,
Ou des feux d'un objet que chérit leur tendreſſe :
Jamais d'autres débats ne réclament ma voix ;
L'eſtime, & non la crainte, en reſpecte les loix.
Et dans ces champs ſoumis, fertiles ſans culture,
Le plus rare préſent que m'ait fait la nature
Eſt ce gage chéri de mon dernier amour,
Qui vit périr ſa mere en recevant le jour.
Je retrouve en ſes traits une épouſe chérie ;
Cette fleur de ſon ſein dans la vertu nourrie,
Mérite que mes ſoins en conſervent l'éclat,
Comme on cultive un fruit né d'un heureux climat.
Prêt à ſuivre la mort dans ſa ſombre retraite,
Ce tréſor eſt le ſeul que mon ame regrette.

A ces tendres accents, Zama verſant des pleurs,
D'un pere qui l'adore enchante les douleurs ;
Mais la voix du Génois, pour ſon ame étonnée,
A l'attrait que Didon trouve aux récits d'Enée.

Jeune Indienne, hélas ! un feu ſecret & doux
Déjà dans vos eſprits, s'allume malgré vous.

Sage auteur de mes jours, oſerions-nous, dit-elle,
Eſpérer de notre hôte une faveur nouvelle ?
Voudroit-il dévoiler à nos regards diſcrets
L'eſpoir qui, vers nos bords, a conduit ſes projets,
Et le but des travaux qu'entreprend ſon courage ?

Colomb flatté des vœux de la belle ſauvage,
Oubliant que le ſoir l'appelle en d'autres lieux,
Satisfait par ces mots ſes deſirs curieux.

Fin du ſecond Chant.

ARGUMENT

DU

TROISIEME CHANT.

Recit de Colomb ſur ſon entrepriſe. Caractere des différents Princes de l'Europe, à qui il propoſa ſon projet. Les obſtacles qu'il rencontra. Iſabelle, Reine de Caſtille, entre dans ſes deſſeins & le fait Amiral. Regrets du peuple au départ de la Flotte. Phénomenes apperçus en mer. Le Vaiſſeau l'Alcide coulé à fond par une colomne d'eau. Un long calme ſurvient. Les vivres ſe corrompent & engendrent le ſcorbut. Deſcription de cette maladie. L'eſprit de révolte ſaiſit les Matelots; des ſignes d'une terre prochaine les appaiſent. Leur joie en découvrant des rochers. Après avoir abordé en une Iſle dangereuſe, ils en trouvent une autre plus fertile: leur ſurpriſe d'y rencontrer un Européen qu'ils emmenent avec eux. Colomb quitte Zama pour retourner à ſes Vaiſſeaux, & laiſſe l'Inconnu raconter ſes aventures. Récit de cet Européen nommé Cerrano.

LA COLOMBIADE.

TROISIEME CHANT.

ROi de ce peuple heureux, & vous beauté divine,
Qui voulez d'un mortel apprendre l'origine,
Vos deſirs ſont ma loi. Connoiſſez les travaux
Qui m'ont conduit à vous par des ſentiers nouveaux.

A parcourir les mers deſtiné dès l'enfance,
De la ſphere étoilée on m'apprit la ſcience.
Tous les jours, du ſoleil obſervant le retour :

Luiroit-il, me diſois-je, en cent lieux tour à tour,
S'il étoit des climats où ſa clarté féconde
N'eût pour admirateurs que les peuples de l'onde ?
L'antiquité m'apprend qu'au couchant de nos mers
Des champs [1] qu'on a perdus ont été découverts.
Ces récits, à mon gré, ne ſeroient qu'impoſtures,
Si leurs divers rapports n'aidoient mes conjectures :
Je les fondois ſur Dieu, qui ne fait rien en vain.
Son ſuprême Pontife [2] inſtruit de mon deſſein
L'applaudit, & ſon zele excita mon courage

1. Platon dit qu'au delà de l'Atlantide, il y avoit beaucoup d'Iſles, plus loin un continent plus grand que l'Europe & l'Aſie, & par delà la vraie mer. Il eſt ſurprenant que cela ſoit comme il l'a décrit. Théophile de Serraris rapporte que, l'an de Rome 556, les Carthaginois voulant faire des découvertes entre le Midi & le Couchant, ſans autre bouſſole que l'étoile du Nord, aborderent à une Iſle déſerte, ſpacieuſe, & abondante : pluſieurs d'entre eux y reſterent. Sur le rapport des autres qui revinrent à Carthage, le Sénat les fit périr, afin d'enſevelir dans l'oubli la connoiſſance de cette découverte.

Dans l'iſle de Corve, la plus conſidérable des Açores, à quarante degrés de latitude Nord, on trouva une ſtatue équeſtre de pierre ou terre cuite, entourée d'inſcriptions qu'on ne put lire ; mais la figure d'homme étoit vêtue comme les Américains, & montroit du doigt le couchant, comme pour avertir qu'il y avoit plus loin des terres & des hommes. *Jean de Barros*, Hiſtoire des Indes.

2. Innocent VIII. de la Maiſon de Cibo, une des plus illuſtres d'Italie. *V. Mazzu-*

A porter notre foi ſur un nouveau rivage.
Je partis. Mon pays jaloux de mes deſtins,
Dédaignoit mes projets, goûtés des Rois voiſins.
Mais le Ciel, à mon gré, diſpoſa l'Ibérie.
Tout y flattoit mes vœux, quand l'infernale envie
Contre moi du monarque aigrit les courtiſans :
Ces ſerpents de l'Europe, inconnus dans vos champs,
S'offenſoient qu'un mortel né d'une autre contrée
Leur frayât ſur les mers une route ignorée.
La borne en eſt connue à nos navigateurs :
Le Génois, diſoient-ils, croit d'antiques erreurs.
Quand des flots eſcarpés ils trouvera l'abyme [3],
S'il ne peut au retour remonter vers leur cîme ;
Abandonné du Ciel, loin des ſecours humains,
En vain cet inſenſé bravera les deſtins.
Aux craintes du vulgaire oppoſant ma conſtance,
Mes projets combattus gémiſſoient en ſilence.
Un jour de nos autels j'implorois le ſecours,
Une voix dans les airs m'adreſſa ce diſcours ;
A me le retracer ma mémoire eſt fidele.

3. Le projet de Colomb rencontra bien des obſtacles, par des raiſons que l'ignorance lui oppoſoit ; entr'autres qu'en allant à l'occident on deſcendoit toujours, & que, quand il voudroit revenir en Eſpagne, il ſe trouveroit dans l'impoſſibilité de remonter. *Charlev.* p. 73.

Colomb, quel foible obſtacle a refroidi ton zele ?
Pour mériter le prix qui t'attend au retour,
Porte mes loix aux lieux où va finir le jour.
Ta voix triomphera de l'enfer & des ondes.
A ces divins accents, tout frémit aux deux mondes ;
Et dans le trouble affreux qui ſaiſit mes eſprits,
Un nouvel horizon frappa mes yeux ſurpris.
De l'océan mon vol franchiſſoit l'étendue.
Je vis vers le couchant une terre inconnue,
Des monſtres, des humains tremblants à mes regards.

Plein d'eſpoir, tout m'invite à braver les hazards.
Au Maître des deſtins j'offre mon entrepriſe,
Et cherche dans l'Europe un Roi qui l'autoriſe 4.
Les Germains, ſous un chef 5 oiſif & ſans pouvoir,
Ne pouvoient loin des mers y ſervir mon eſpoir.
Le Nord ſans opulence, offroit peu de reſſource.
Vers la riche Albion 6 je dirigeai ma courſe.
Cette Iſle, où par les loix le Prince eſt gouverné 7,
Eût rempli mes deſirs, ſi ſon peuple effréné.

4. Colomb avoit propoſé ſon projet à pluſieurs Cours de l'Europe. *Charlevoix*, tom. I, pag. 70.

5. Frederic III, Empereur d'Allemagne.

6. Nom donné jadis à l'Angleterre, à cauſe des falaiſes ou rochers blancs qui l'environnent. *Pline*, Liv. IV.

7. Henry VII, Roi d'Angleterre.

N'eût trop long-temps gémi des diſcordes civiles.
La France, où j'eus recours, m'ouvrit ſes champs fertiles.
Du Roi qui la régit j'admirai les exploits [8] :
Occupé des combats, s'il fut ſourd à ma voix,
Il voulut par ſes dons me fixer loin du Tage.
Dans l'Ibere, une Reine [9] a pour conſeil un ſage :
Ce Miniſtre, dont l'art ſert au bien des humains,
Me rappellant près d'elle, appuya mes deſſeins.
Armer un bras qui cherche une gloire immortelle,
N'appartient, lui dit-il, qu'à l'illuſtre Iſabelle.
La Reine ouvrit les yeux, vit ſes vrais intérêts ;
Me reçut dans ſon camp, y goûta mes projets,
Le jour [10] même où l'Afrique à ſon joug fut ſoumiſe,
Colomb, dit-elle, un Dieu conduit ton entrepriſe :
Souviens-toi qu'en tes mains ce fer que je remets
Doit toujours te défendre, & n'attaquer jamais.

8. Charles VIII, Roi de France.

9. Iſabelle, Reine de Caſtille, femme de Ferdinand, Roi d'Arragon, avoit pour chef de ſon Conſeil le Cardinal de Mendoza, Archevêque de Tolede, & Saint Angel, Receveur des droits eccléſiaſtiques, qui lui firent agréer le projet de Colomb. *Charlevoix*, tom. I, pag. 76.

10. Ce fut en 1492, le jour même de la bataille de Sainte Foi, où les Maures furent entièrement défaits par les Caſtillans, que le projet de Colomb fut agréé. La domination de ces peuples, venus d'Afrique, avoit duré en Eſpagne près de 800 ans. Cordoue étoit leur capitale. *Mariana*, Hiſt. d'Eſpagne.

Quand de nouveaux climats s'offriront à ta vue,
Soumets par la douceur cette terre inconnue.
Sans doute mille écueils arrêteront tes pas :
Tu ſauras les braver pour ſervir mes états,
Ta gloire, l'univers & le Dieu qui t'inſpire.
A l'inſtant du départ déjà ton zele aſpire ;
Je le vois. Qu'en ces lieux rien ne t'arrête plus ;
D'armes & de ſoldats tes vaiſſeaux ſont pourvus.
Puiſſe le juſte Ciel répondre à notre attente !
La Princeſſe, à ces mots, voit l'eſpoir qui m'enchante :
J'embraſſe ſes genoux, je pars ; & dans Palos 11,
Pour traverſer les mers, je rejoins mes vaiſſeaux.
Dans ce port Eſpagnol, déjà la renommée
Avoit d'un pas agile aſſemblé mon armée.
Et mes vaſtes projets, ſus des Princes voiſins,
Excitoient leurs guerriers à ſuivre mes deſtins.
En portant notre culte aux confins de l'Aſie 12,

11. Pylos ou Palos, Port de mer de l'Andalouſie, renommé pour ſes bons Matelots. Ce qui détermina Colomb à y faire les préparatifs de ſon voyage. Il en partit un vendredi le 3. août 1492. *Charlevoix* tom. I, pag. 79.

12. Les Guerres de la Terre Sainte, qui avoient tant coûté à l'Europe pour retirer des mains des Infideles les Lieux conſacrés par la mort du Sauveur. La huitieme & derniere croiſade finit en 1291. Le Pape Clément V. en fit publier une en 1311 ; elle fut ſans effet.

Jadis ils ont des mers affronté la furie ;
Leur valeur ſe ranime à ce nouveau danger ;
Sous mes drapeaux en foule on accourt ſe ranger.
Des chefs qui m'ont ſuivi ſur cette onde funeſte,
Beauté qui m'écoutez, vous voyez ce qui reſte.
Que ne puiſſe-je exprimer leur joie & leurs tranſports,
Quand j'invoquois les vents pour ſortir de nos ports!
Tout dans leur vive ardeur qu'animoit l'eſpérance,
M'annonçoit des exploits dignes de leur naiſſance ;
Suivis de l'appareil utile à nos deſſeins,
Nous oſions à la mer confier nos deſtins.
Quel ſpectacle touchant s'offrit à notre vue ?
Sage Vieillard, mon ame en eſt encore émue.
De toutes parts le peuple aſſemblé dans nos ports,
Pour la derniere fois croit nous voir ſur ces bords
Des peres, des amis, des épouſes en larmes,
Par leurs embraſſements expriment leurs allarmes :
Dans l'effroi des travaux qui charmoient nos eſprits,
La mere au déſeſpoir, diſoit : hélas ! mon fils,
Le ſoin de ton enfance occupa ma jeuneſſe ;
Veux-tu m'abandonner dans ma triſte vieilleſſe,
Sur des flots inconnus chercher des maux ſans fin,
Et perdre un repos ſûr pour un bien incertain ?
Oui, s'écrioit l'épouſe, en ſa douleur profonde,
L'inſenſé qui trouva l'art de voguer ſur l'onde

Fut ſans doute un parjure, un fugitif amant.
Evite, cher époux, ce terrible élément ;
Ou partageons du moins la mort qui te menace.
Les vieillards conſternés condamnoient notre audace ;
L'enfant joignoit ſes cris aux pleurs de ſes aïeux.
Le ſentiment du cœur toujours victorieux
Au rivage, un moment, malgré nous nous enchaîne :
A tant d'objets chéris nous échappions à peine ;
Ils courent ſur nos pas, les baignent de leurs pleurs.
La voile offerte aux vents redouble leurs douleurs ;
La plainte en retentit ſur le liquide abyme.
Quand des plus hauts rochers le jour dora la cîme,
Nous les voyions déjà ſe perdre dans les cieux ;
Chaque objet qui nous fuit devient plus précieux ;
Et n'en conſervant plus qu'une image funeſte,
L'immenſe aſpect des eaux eſt le ſeul qui nous reſte.
Nos navires plus prompts que l'oiſeau qui fend l'air,
Laiſſent bientôt au loin un détroit [13] où la mer
S'avance entre l'Europe & l'Africain rivage :
Un mont [14] inacceſſible en garde le paſſage ;

13. Le Détroit de Gibraltar, qui ſert de communication de l'Océan à la Méditerranée.

14. L'Atlas, haute montagne d'Afrique, au Détroit de Gibraltar. Les Poëtes ont feint que c'étoit un géant que Perſée pétrifia en lui montrant la tête de Méduſe, & que Jupiter le chargea de porter le ciel ſur ſes épaules.

Sa forme de géant, ſon front audacieux,
Menacent l'océan, ſemblent porter les cieux.
A peine à nos regards il fuyoit dans la nue,
Que des Iſles ſans nombre enchantent notre vue.
Là, ſont les champs 15 fameux où la Grece autrefois
Crut trouver chez les morts le prix de ſes exploits :
Pour mieux vous crayonner ce merveilleux rivage,
Penſez que vos climats en ſont la vive image.
De ces lieux ſéducteurs j'eus peine à m'arracher ;
Mais les vents vers vos bords appelloient le nocher,
Ils ſecondoient nos vœux ; & la plaine liquide
De prodiges divers étonnoit l'œil timide.
Sous ſon poids, la baleine y comprimoit les eaux.
Des feux 16 qui voltigeoient, pourſuivoient nos vaiſſeaux.
Ici, d'un verd brillant 17 le jour peignoit les nues,

15. Les Iſles Canaries ou Fortunées, Champs Eliſées des Grecs.

16. Le feu S. Elme, exhalaiſon enflammée qui s'attache aux mâts & aux antennes des Vaiſſeaux. Les anciens l'appelloient *Helena*, & Caſtor & Pollux quand il en paroiſſoit deux ;

Quorum ſimùl alma Nautis
Stella refulſit.

17. Sous la Zône Torride, on voit ſouvent des nuages couleur d'Emeraude. On y trouve auſſi des Baleines. On en a pris, vers les Antilles, de cent pieds de long. Le P. Donaglia rapporte que le Chily en a plus qu'aucun autre lieu, & de ſi grandes qu'on les prend pour des Iſles flottantes.

Là, des colomnes [18] d'eau dans les airs ſoutenues,
Portoient les flots aux cieux, retomboient dans les mers.
Ce phénomene, hélas! commença nos revers :
Sous la chûte des eaux l'air gémit, & l'Alcide
Fondit à nos regards dans la plaine liquide,
Comme un nuage épais diſſipé par les vents ;
Ce prodige ſembla fixer les éléments.
Sur l'antenne immobile on voit tomber les voiles :
Le nautonnier captif ſous les mêmes étoiles,
Plus laſſé du repos que du trouble des mers,
Redemande bientôt au Dieu de l'univers
Ces vents, dont tant de fois il maudit l'inconſtance.
Des aliments ce calme épuiſe l'abondance ;
Mille inſectes cruels, nés des feux du ſoleil,
Corrompent [19] nos liqueurs, nous privent du ſommeil.

18. Les colomnes d'eau, ou trompes, ſe forment par un tourbillon de vent qui attire l'eau de la mer juſques au plus haut de l'air. Quand cet amas d'eau crêve ſur quelque vaiſſeau, il le fait couler à fond. Tous les voyageurs parlent de ce phénomene.

19. Les proviſions des vaiſſeaux ſe corrompent ſouvent en paſſant la Ligne ; & dans les voyages de long cours, donnent le ſcorbut aux matelots. L'Amiral Anſon rapporte que pluſieurs de ſes gens, qui en étoient attaqués, mangeoient avec appétit, parloient avec vigueur, & que ſi on les remuoit d'un côté du vaiſſeau à l'autre, même dans leurs branles, ils expiroient à l'inſtant. V. *Anſon*, tom. I, pag. 266, & ſuiv.

Dans l'air contagieux ce poiſon qui s'allume,
Anéantit nos ſens que la chaleur conſume ;
La foibleſſe du corps paſſe juſqu'à l'eſprit ;
Par la crainte des maux la ſanté dépérit ;
Chacun gémit en vain du feu qui le dévore ;
La pitié ſe refuſe au mourant qui l'implore :
Et le lâche, tremblant de périr par la faim,
Dans l'abyme des eaux termine ſon deſtin.
Pour combler tant d'horreurs, le démon de l'envie
Me fit de la révolte éprouver la furie..
Cette hydre audacieuſe, en voilant ſes deſſeins,
Rampoit de mâts en mâts, y verſoit ſes venins,
Déjà les nautonniers, ſourds aux cris du pilote,
D'un murmure effrayant font retentir la flotte :
Pinzon, qui les conduit, ne connoît plus de loix,
Il menace, & l'enfer parle ainſi par ſa voix :

Colomb, quitte l'eſpoir de voir de nouveaux mondes ;
Plus loin qu'aucun mortel tu ſillonnes les ondes :
Ton cœur ambitieux doit être ſatisfait :
Pour fuir le déshonneur d'un ſuccès imparfait,
De tant de chefs péris dans ta courſe funeſte
Veux-tu, par plus de maux, ſacrifier le reſte ;
Et d'écueils en écueils affrontant les hazards,
D'un projet chimérique éblouir nos regards ?

Deux fois l'aſtre des nuits à montré ſes trois faces,
Depuis qu'au gré du ſort nous voguons ſur tes traces:
Ceſſe tes vains travaux; & pour ſauver nos jours,
D'un vent propre au retour invoque le ſecours:
C'eſt l'unique parti qui reſte à ta prudence:
Le déſeſpoir nous force à braver ta puiſſance.

De ces eſprits troublés loin d'aigrir la fureur,
En flattant leurs deſirs, j'en modérai l'ardeur.
Avant que le ſoleil eût fait place aux étoiles,
Vers l'Europe, à pas lents, je dirigeois mes voiles.
Dans notre effroi, quel charme arrête nos vaiſſeaux!
L'onde apporte à nos yeux des branches d'arbriſſeaux:
Les nymphes de vos mers, par nos pleurs attendries,
Nous préſentent les fleurs qu'enfantent vos prairies:
Vos oiſeaux, dont le vol ſuit nos arbres flottants,
Charment au ſein des maux nos eſprits inconſtants,
Pour en combler les vœux, le Ciel qui me ſeconde,
Fait planer ſur les airs un peuple né dans l'onde;
Et ces hôtes des flots, en oiſeaux [20] transformés,

20. Dans la mer Atlantique, il y a des poiſſons volants qui ſont la proie des Dorades & des Bonites. La Bonite eſt de la figure d'un gros Maquereau; on la voit ſauter dix à douze pieds de haut pour attraper ces poiſſons volants, dont la mer eſt quelquefois couverte. *Charlevoix*, tom. I, pag. 23.

Qui

Qui fuyoient, par eſſains, nos pêcheurs affamés,
Comme un nuage épais dans leurs filets s'abyment.
Ces ſecours nourriſſants au travail nous raniment.
Dans l'oubli du retour, l'impatient nocher,
Le ſoir, vers l'horizon penſe voir un rocher;
Mais l'éclat du ſoleil effaça ce rivage
Dont la nuit à nos vœux embelliſſoit l'image.
Le jour renaît encore; & trompant nos deſirs,
De mon peuple incertain redouble les ſoupirs.
A leurs yeux inquiets nos maux ſont ſans reſſource.
Moi qui, la ſonde en main, ſur les mers ſuis ma courſe,
J'annonçai ſans effroi, qu'à la clarté des cieux
Un port déjà prochain s'offriroit à nos yeux.
Si mon ſavoir, leur dis-je, abuſe votre attente,
Mon ſort eſt en vos mains; & mon ame conſtante,
Sans craindre vos arrêts, en ſubira les loix.
Leur ſilence, à ces mots, applaudit à ma voix.
Grand Dieu! par ton ſecours j'en remplis la promeſſe!
Un de mes Nautonniers, dont l'œil veilloit ſans ceſſe,
S'écria dès l'aurore, en nous tendant les bras,
Terre, terre; avançons, abordons ces climats.
Sur le tillac, en foule on s'aſſemble; on ſalue,
On annonce à grands cris cette plage inconnue.
L'eau douce, qui des monts s'échappoit par torrents,
De leurs lits ſur la poupe appelle les mourants.

Si jamais votre vie à la ſoif fut en proie,
Vieillard, à cet aſpect vous concevez leur joie.
Un inſtant à nos yeux change tous les objets.
L'Eſpagnol, qui déjà condamnoit mes projets.
Croit que, pour moi, le Ciel enfante des prodiges:
Il ſe jette à mes pieds, en baiſe les veſtiges :
Homme inſpiré de Dieu, dit-il avec tranſport,
De nos jours déſormais regle à ton gré le ſort :
Dans ce port qu'à nos vœux l'onde propice accorde,
Regne, & ſous ton pouvoir enchaîne la diſcorde.

A ces mots, s'élançant ſur de legers canots,
Les chefs que je choiſis me ſuivent ſur les flots.
Des nochers curieux & pleins d'inquiétude
A peine mon courroux retient la multitude ;
Mais l'eau ſans profondeur, en arrête l'effort,
Et défend aux vaiſſeaux de s'approcher du port.
Là, des dragons [21] marins vers nos barques s'avancent,
Les briſent, & ſoudain ſur nos rameurs s'élancent.

21. Le Requin ou Chien de mer qui dévore les hommes, ſe tient toujours à l'entrée des rivieres, & a toujours à ſa ſuite des poiſſons qu'on nomme ſes pilotes. Il a trois rangs de dents fort aigues ; les meres portent leurs petits tout formés dans leur ventre. Si on les jette dans la mer en éventrant la mere, ils nagent d'abord très-bien.

Deux des miens en péril pouſſoient des cris perçants ;
J'accours : mon dard atteint un monſtre à triples dents ;
Le ſang coule, & d'effroi ces vautours diſparoiſſent.
A ſe rejoindre au port nos Pirogues s'empreſſent.
De la Reine Iſabelle il prit le nom fameux.
O ſéjour trop fatal ! Quoi ! pour tromper nos vœux,
Le Ciel aux animaux deſtina ces aſyles !
La terre, au lieu de fleurs, y produit des reptiles ;
Les inſectes de l'air y rongent les forêts :
Le caméléon prompt à déguiſer ſes traits,
Des flatteurs de nos Rois y préſente l'image :
Ces déſerts, où le tigre exerce en paix ſa rage,
D'un fruit doux [22] & funeſte enchantent nos regards :
La ſoif, pour en goûter, brave tous les hazards ;
Nous trouvons le trépas où nous cherchions la vie.
D'un trouble convulſif notre audace eſt ſuivie :
Les plus ardents, en proie à ce poiſon trompeur,

22. La Mancinille : fruit ſemblable à la pomme d'Apis, doux à la bouche, & d'une ſi bonne odeur qu'il donneroit envie d'en goûter, ſi on n'en connoiſſoit le danger. Le Mancinillier croît au bord de la mer. Les poiſſons qui en mangent le fruit meurent & deviennent un poiſon. Les feuilles & l'écorce de cet arbre jettent un lait dont les Caraïbes empoiſonnent leurs fleches. Le venin en eſt ſi ſubtil, que, quand ils s'en ſervent, ils détournent le viſage de peur qu'il n'en jailliſſe dans leur yeux. *Frezier, le P. Plumier Minim.*

Dans leurs yeux égarés expriment leur douleur.
Et lorſqu'à fuir ces lieux la prudence m'invite,
Pour la premiere fois un doute affreux m'agite.
Dans l'orage un palmier, battu des vents divers,
Ne ſait de quel côté ſe plier dans les airs;
Tel, au gré des deſtins, je flottois dans ma courſe.
Pour rejoindre nos ports, ſans vivres, ſans reſſources:
Ah! diſois-je en moi-même, où trouver les climats
Où le Ciel m'ordonna de diriger mes pas?
Quand la terre & les mers trompent notre eſpérance,
Comment de mes guerriers ranimer la conſtance?

Jugez de mes tourments, ô vous qui m'écoutez!
Et du Dieu que je ſers concevez les bontés.
Tandis qu'en frémiſſant je rejoignois ma flotte,
Par ſon ordre, vers moi s'avançoit un pilote
Qui m'annonce à grands cris que, plus loin, vers le Nord,
Une autre Iſle apperçue offre un plus heureux port.
Du rivage où le Ciel éprouvoit ma conſtance,
Juſqu'aux fertiles bords où ma flotte s'avance,
Je vogue; & mon eſquif eſt aidé des zéphirs.
La tortue, en ces lieux, prévenant nos deſirs,
Redonne à nos mourants une nouvelle vie:
A ſe déſaltérer le fruit mûr les convie;
Nul repentir ne ſuit le plaiſir d'en goûter;

Et quand du champ liquide on oſa s'écarter,
En immenſes forêts cette terre abondante,
Pour réparer nos mâts, comble enfin notre attente.
Là, des pins dont le front touche aux voûtes des airs,
Sous nos coups, par leur chûte ébranlent les déſerts,
Pour la premiere fois, l'aſtre qui nous éclaire
Dans ces bois éclaircis répandit ſa lumiere;
Tandis que mille bras en coupoient les rameaux,
Pour chercher des humains j'errois ſur les côteaux,
Lorſque de longs ſoupirs ſortirent d'un feuillage
Qui d'un ruiſſeau paiſible ombrageoit le rivage.

Vers ces triſtes accents je dirigeois mes pas;
Un homme décharné qui me tendoit les bras
Sous des peaux d'animaux, par ſa figure affreuſe,
Me fit craindre d'un ours l'approche dangereuſe.
Lui, par mes vêtements, inſtruits de mes deſtins,
S'empreſſe de calmer mes eſprits incertains.
Ses pleurs, à mon aſpect, fondent comme un nuage
Dont le froid des hyvers a formé l'aſſemblage,
Et qu'un zéphir diſſipe & répand par torrents.

Au nom du ciel, dit-il, guidez mes pas errants:
Sans eſpoir dans mes maux, ſeul depuis ſept années
Je traîne en ces déſerts mes triſtes deſtinées.

Changez-en la rigueur, je les livre en vos mains;
Que du moins je périſſe au milieu des humains !

Surpris en vos climats d'entendre ſon langage,
Je l'approche, l'embraſſe & le mene au rivage.
Les cieux, ſans doute, alors me prêtoient ſon ſecours.
C'eſt lui, belle Zama, qui vous rend mes diſcours;
Puiſſent-ils un moment captiver vos oreilles !

L'Indienne enchantée écoute ces merveilles,
En veut chercher la ſource, & ſavoir quel revers
Livra ce malheureux aux monſtres des déſerts.
(Des récits ſurprenants la jeuneſſe eſt avide).
Pour crayonner ſon ſort, l'interprête timide,
Par l'ordre de Colomb, prépare ſes pinceaux.
Le Génois, que la nuit rappelle à ſes vaiſſeaux,
Prend congé du vieillard; & courant au rivage,
De la beauté qu'il quitte il emporte l'image.
A ſon départ, Zama, dans un trouble indécis,
Du ſort de l'interprête écoute les récits.

Fille d'un Roi chéri, pour remplir votre envie,
Par des traits raccourcis je vous peindrai ma vie :
Ce tableau peu d'inſtants doit occuper vos yeux.

Mon nom eſt Serrano [23] : né de pauvres aïeux,
La ſanté, la vertu furent mon héritage.
Ces biens, que rarement le riche eut en partage,
De mon état paiſible aſſuroient le bonheur,
Quand trahi par l'objet qui raviſſoit mon cœur,
D'un confident chéri j'implorai l'aſſiſtance.
Sa froideur pour mes maux trompa ma confiance.
L'ingrate que j'aimois, mépriſant mon courroux,
M'apprit que mon ami deviendroit ſon époux.
Accablé, pourſuivi du trait qui me déchire,
D'un pilote Eſpagnol je monte le navire,
Et l'Eurus [24] en fureur nous jette en des climats
Où nuls Européens n'avoient porté leurs pas.
Nous franchiſſions la mer qui de vous les ſépare,
Lorſque notre vaiſſeau fut pris par un barbare :
Pour nous abandonner au mépris de ſa cour,
Ce tyran, par orgueil, nous conſerva le jour.
Dès qu'inſtruit de ſes mœurs j'entendis ſon langage,

23. Eſpagnol qui dans une tempête, ſe ſauva ſeul dans une Iſle déſerte, près de l'iſle de Cuba, où il vécut pendant quatre ans expoſé à tous les malheurs qui ſuivent un pareil ſort. L'auteur a avancé le temps de ce naufrage, qui n'eſt arrivé qu'après la découverte de l'Amérique, comme étant fort poſſible qu'avant ce temps un vaiſſeau y eût été jetté par la tempête. *Hiſt. des Incas.* tom. I, p. 7.

24. Le vent d'Eſt.

La ruſe où j'eus recours nous ſauva de ſa rage.
Notre art dans les combats, propre à ſa cruauté.
En flattant ſes projets, adoucit ſa fierté.
Bientôt de nos conſeils ne prenant plus d'allarmes,
Pour ſervir ſes fureurs, il nous rendit nos armes,
Je promis, par mes ſoins, d'en remplir ſes états,
S'il nous étoit permis de revoir nos climats.
Un fils de notre chef demandé pour ôtage,
Par un traité conclu, rompit notre eſclavage.
Son pere qui d'accord ſignoit nos faux ſerments,
En eſt reſté le gage, & livra ſes vieux ans
Pour ſauver du trépas l'objet de ſa tendreſſe.
Des périls, me dit-il, éloigne ſa jeuneſſe :
Loin de gémir pour moi, ſonge à briſer ſes fers ;
Pars, & ſans différer prend la route des mers.
A ce chef généreux répondant par mes larmes,
J'obéis ; mais, hélas ! ſon cœur rempli d'allarmes
De nos jours malheureux ignoroit le deſtin.
A peine nous quittions ce rivage inhumain,
Que ſur l'onde, où s'éleve un orage effroyable,
Notre vaiſſeau briſé fond ſur un banc de ſable.
Chacun fuit le trépas ſur de légers canots :
Mais le danger preſſant d'abymer dans les flots
Nous rend tous ennemis. Le pilote perfide
Livre aux mers les rameurs dont le poids l'intimide :

Et malgré nos efforts, nos eſquifs renverſés
Sur la vague en fureur nous jettent diſperſés.
Ecraſé par les flots qui battoient le rivage,
Dans le creux d'un rocher j'en évitai la rage.
Qui pourroit exprimer, en ces moments d'horreur,
Les divers ſentiments qui déchiroient mon cœur.
Où ſuis-je, me diſois-je ? Eſt-ce un déſert aride ?
Chez des peuples cruels ſi le malheur me guide,
Quel ſera mon deſtin ? Où fuir ? Quoi ! dans ces lieux,
Nuls de mes compagnons ne s'offrent à mes yeux !
Je me vois à regret échappé du naufrage.

L'eau qui calma ma ſoif ranimant mon courage,
Ramena dans mon ame un moment de bonheur ;
J'en jouis. La nuit vint ; & malgré ma terreur,
Sur un arbre élevé que je pris pour aſyle,
Ma fatigue fit naître un ſommeil plus tranquille
Qu'aux lits où la molleſſe endort ſes favoris.
Dès que l'éclat du jour réveilla mes eſprits,
J'invoque l'Eternel, & retourne au rivage.
J'y vois notre navire échoué ſur la plage.
Quel déplorable aſpect pour mon cœur attendri !
Le fils du capitaine, & ſon frere chéri,
Dans les bras l'un de l'autre avoient perdu la vie.
D'autres morts, que la mer rejettoit en furie,

Sur le ſable étendus, redoublerent mes pleurs.
Déchiré par la faim, en plaignant leurs malheurs,
De leurs vivres épars je ſaiſis l'héritage.
Ces ſecours précieux, que j'emporte à la nage,
Bientôt ſont épuiſés; & ces climats déſerts
Ne m'offroient d'aliment que la pêche des mers.
Sans armes, ſans filets, abbreuvé d'une ſource,
Un coquillage exquis fut ma ſeule reſſource.
J'en enflammai l'écaille au feu pris d'un rocher.
Dans le frivole eſpoir d'attirer le nocher,
A nourrir ce fanal j'employois mon adreſſe.
Le temps qui, par degrés, augmentoit ma triſteſſe,
Uſa mes vêtements; & brûlé du ſoleil,
Quand ſous d'épais roſeaux je cherchois le ſommeil,
Des reptiles marins y menacent ma vie.
Sous les antres, je vois des tigres en furie;
Et d'écueils en écueils la faim qui me pourſuit,
Prête à m'enſevelir dans l'éternelle nuit,
Force mon déſeſpoir à changer de retraite.
Dans l'horreur, qui par-tout ſuit ma courſe inquiette,
Sur un mont eſcarpé je m'ouvris des ſentiers:
Les champs qu'il dominoit abondoient en palmiers.
Ma peur, à cet aſpect, un moment diſſipée.
Laiſſe de mon bonheur ma raiſon occupée.
Quoi! dis-je: en ces beaux lieux je regne; & de mes jours

Nul injuſte mortel ne peut troubler le cours !
Je n'y crains ni l'amour, ni la fureur des armes !
Cette joie à l'inſtant fut changée en allarmes.
Des géants, que je vis au travers des buiſſons,
Dévoroient à l'envi deux de leurs compagnons.
En fuyant ce tableau dont frémit la nature,
D'un feuillage agité je crains juſqu'au murmure ;
Mon ombre eſt à mes yeux un géant qui me ſuit.
Enfin, du haut d'un roc, où l'effroi me conduit,
J'apperçois un vaiſſeau que la mer me préſente.
L'œil fixe vers ces mâts ſi chers à mon attente,
Mes ſens de ma raiſon n'écoutoient plus la loi ;
Je friſſonnois, mes mains ſe ſerroient malgré moi.
Le ſoir vint, ce vaiſſeau d iparut à ma vue.
Par mon deſir trompé, ma douleur plus aigue
Demandoit aux deſtins de terminer mes jours ;
Mes larmes, des ruiſſeaux avoient groſſi le cours ;
Mes ſanglots aux rochers exprimoient mon martyre.
Soupirs, chers à mon cœur, par vous ſeuls je reſpire !
Colomb vous entendit dans ces brûlants climats,
Où pour changer mon ſort le Ciel guida ſes pas.
Il ſut par mes récits, qu'étoufferent ma joie,
A quels tourments cruels mon ame étoit en proie,
Et les lieux où jadis je languis dans les fers.
Oublions aujourd'hui les maux que j'ai ſoufferts,

Puiſque dans les liens j'appris votre langage.
Mais, hélas, notre chef y reſte pour ôtage.
Colomb, pour l'en tirer, bravoit les aquilons,
Quand leur vol, qui vers vous portoit nos pavillons,
Nous força d'aborder votre heureuſe retraite.
A mon libérateur j'y ſervis d'interprête.
Zama, daigne m'entendre, & plaindre mon malheur;
De mes deſtins le Ciel adoucit la rigueur.
Il dit, on le conſole; & la nuit qui s'avance
Sur les pas du ſommeil amene le ſilence.

Fin du troiſieme Chant.

ARGUMENT

DU

QUATRIEME CHANT.

Les Démons irrités de n'avoir pu ſubmerger la flotte Eſpagnole, envoient Zémès, Divinité Indienne, ſupplier l'Amour de rendre Colomb amoureux de Zama. L'Amour vole vers l'Amiral & lui peint en ſonge les charmes de la jeune Sauvage. Colomb ſe réveille & va trouver le Vieillard. Jeux des Habitants de cette Iſle. Deſcription des Amours de Zama & de Colomb. Reproches des Eſpagnols ſur le retardement de l'Amiral. Un Ange lui apparoît & le fait rougir de ſa foibleſſe. Marcouſſy le ramene à ſa flotte. Son départ. Regrets de Zama. Elle prend un canot pour ſuivre Colomb. Fieſqui, ſéparé de la flotte, l'enleve avec ſa compagne Zulma.

LA COLOMBIADE.

QUATRIEME CHANT.

LE jour prêt d'éclairer l'horiſon des Chinois [1],
Quittoit cet hémiſphere où l'illuſtre Génois,
Par les ſoins de Morphée, oublioit ſes allarmes.
Dans cette Iſle où Zama l'enyvra de ſes charmes,
Sur les fleurs que Phœbus brûla par ſon ardeur,
Diane & les Zéphirs répandent leur fraîcheur.
Les voiles de la nuit couvrent l'œil qui ſommeille,

1. La Chine eſt à peu près l'Antipode des Antilles.

Tout ſe livre au repos ; mais Satan toujours veille
Et voit les Caſtillans braver ſes attentats.
Furieux, il envoie un chef de ſes états
Joindre ſes traits vengeurs aux armes de Cythère.

Zémès [2], démon ſubtil que l'Indien révere,
Fit par cette entrepriſe éclater ſon ſavoir.
Pour déguiſer ſes traits, un magique pouvoir
Rendit ſon front plus doux, ſes ailes plus agiles;
Le ton perſuaſif, il le prit des Sybilles.
Suivi des arts trompeurs qu'il enſeigne aux humains,
Il franchit de Pluton les brûlants ſouterreins.

Là, d'un œil ſatisfait, il voit à la torture
La volupté, l'orgueil, l'envie & l'impoſture.
Du centre de la terre, il paſſe ſur les mers,
Joint Cythere; & bientôt élevé dans les airs,
Du Dieu qui fait aimer il découvre l'aſyle.
Le charme des deſirs en rend l'accès facile;

2. Au commencement du premier Chant, l'Auteur ſuppoſe que les Démons adorés au Nouveau Monde, étoient les mêmes qui, ſous d'autres noms, le furent dans le Paganiſme; ainſi on ne ſera pas étonné que l'Amour ſoit ici perſonnifié: Satan, pour perdre les humains, s'eſt toujours ſervi de toutes les paſſions propres à les ſéduire.

Sous

Sous des traits enchanteurs y voltigent les jeux ;
Les ſonges, les tranſports, le ſourire & les vœux
D'un ſilence expreſſif y prennent le langage.
L'eſpoir qui vers le temple entraîne notre hommage,
N'y trouble les échos que du bruit des ſoupirs ;
Mais qui de ce ſéjour veut goûter les plaiſirs,
En voit en peu d'inſtants diſparoître les charmes :
Le temps qui les détruit, les transforme en alarmes.
La ruſe, le mépris, l'ennui, les faux ſerments
Dans leurs détours trompeurs enchaînent les amants :
Quand de ce noir dédale ils ont franchi l'abyme,
De l'art qui les trahit devenu la victime
Leur cœur, de vains remords, eſt ſans ceſſe agité.
Ce lieu baigné de pleurs charma ta cruauté,
Meſſager des enfers ! & pour ton entrepriſe,
De ce palais ouvert l'abord te favoriſe.
Ton vol perce la foule, & ton front radieux
Déguiſe en vain ton être au plus puiſſant des Dieux :
Près de ſon lit de roſe, où ſurveillent les Graces,
Quoique du fier Zémès la nuit cache les traces,
Son approche eſt connue. Une ſombre vapeur
Noircit l'air, le remplit d'une ſecrette horreur ;
L'odeur du ſoufre eſt jointe aux parfums de Cythere.
A ce mêlange affreux, le Dieu qu'on y révere
Ecarte la Molleſſe & s'arrache au repos,

Le Sommeil qu'il combat porte ailleurs ſes pavots.
Le jour naît ; & l'eſprit ſorti du ſombre abyme,
Près du fils de Vénus en ces termes s'exprime.

Immortel, dont on craint & chérit les liens,
Tout conſpire à ta gloire : un Dieu des Indiens,
Pour étendre tes droits, vient ſe joindre à tes armes.
Je regne au nouveau monde où triomphent tes charmes:
N'auras-tu des rigueurs que pour l'autre univers?
En Europe, tes dons ſont ſuivis de revers ;
Plutus qui les obtient en corrompt les délices.
On vit des Rois fameux, ſoumis à tes caprices,
Au gré de tes deſirs prodiguer leurs tréſors.
Dans la guerre & la paix, par de ſecrets reſſorts,
Des grands événements toi ſeul es le mobile :
Thémis même à tes pieds voit la vertu fragile.
Chez mon peuple ſauvage exempt de tes fureurs,
Par la main des plaiſirs, tu verſes tes faveurs ;
Tes feux moins combattus en ont moins de puiſſance.
Nul amant irrité n'y punit l'inconſtance :
Et banniſſant des cœurs la jalouſie & l'art,
Amour! en ces climats tu marches ſans poignard.
Viens de tes paſſions y répandre l'yvreſſe :
Zama, qui du printemps y ſemble la Déeſſe,
Peut changer d'un coup d'œil les projets d'un mortel

Qui des Dieux Indiens veut renverſer l'autel.
Jamais Européen n'aborda nos rivages.
Colomb, pour les chercher, a bravé les orages :
Avant que ces beaux lieux enchantent ſon réveil,
Viens avec tes ardeurs embraſer ſon ſommeil.
Que dans l'inſtant Zama brûle des mêmes flâmes ;
Perce-les de ces dards qui portent dans les ames
La fureur des deſirs & l'oubli du devoir.
Il dit. L'eſpoir flatteur d'étendre leur pouvoir
Des hommes & des dieux ſéduit la confiance.
L'amour prend ſon carquois, ſourit, ſe plaît d'avance
A régner en tyran dans un monde où ſes feux,
Sans dévorer les cœurs, en rempliſſoient les vœux.
Le charme de ſes traits, qu'il change en amertume,
Empoiſonne les airs que ſon ſouffle parfume.
D'un ſeul vol il s'élance aux lieux où ſa fureur
Sacrifia Didon [3] à ſon ingrat vainqueur ;
Et paſſant au delà des Colonnes [4] d'Alcide
Il voit l'iſle [5] où Renaud fut porté par Armide.

3. Enée abandonna Didon à Carthage, ville ſituée ſur la côte du Nord de l'Afrique à peu près où eſt aujourd'hui Tunis.

4. On appelle Colonnes d'Hercule les montagnes de Calpé & d'Abila au Détroit de Gibraltar, où ce héros borna ſes voyages.

5. Armide, par ſon art magique, tranſporta Renaud dans une des Iſles Fortunées, appellées aujourd'hui Canaries.

La terre à ſes regards enfante mille fleurs ;
Les oiſeaux ſous l'ombrage expriment leurs ardeurs ;
Les habitants des mers s'enflamment dans les ondes.
Cette Divinité qui peuple les deux mondes,
Sans conſulter l'aimant, trouve aiſément le port
Où la flotte Eſpagnole eſpere un meilleur ſort.
Quels lieux ſont inconnus au Dieu de la tendreſſe !
Les flatteuſes erreurs, qu'inſpire ſon yvreſſe,
Dans l'Iſle du Bonheur arrivent ſur ſes pas :
La jeuneſſe enchantée en goûte les appas,
Un ſonge, ſous les traits du plus ſubtil génie,
Crut trouver dans la nuit l'Indienne endormie.
Loin que cette beauté fut livrée au ſommeil,
Sur l'écorce d'un arbre, au lever du ſoleil,
Déjà des Caſtillans elle a peint [6] la parure :
Les faits de l'Amiral, ſon maintien, ſon armure,
A ſes yeux attentifs ſemblent encor préſents ;
Elle croit de ſa voix entendre les accents :
Sous ſes doigts expreſſifs, qu'aſſervit ſa penſée,

6. Les Indiens avoient le talent de ſe faire entendre par le pinceau, en repréſentant les objets matériels par leurs propres images. Les Mexicains deſſinerent les ſoldats de Cortez, armés & rangés en bataille, ainſi que leurs chevaux, avec une action & une vérité ſinguliere. *Solis*, Hiſt. Mexiq. tom. I, pag. 166.

Quoiqu'en peu de moments l'image en fût tracée,
Aucun trait du héros ne manquoit au tableau.
Tandis que l'amour même en conduit le pinceau,
Dans le profond ſommeil que le travail fait naître :
Des ſonges du Génois ce Dieu ſe rend le maître.
Sans art, ſans vêtemens, ſous les traits de Cypris,
La fille du Vieillard enflamme ſes eſprits,
Non d'un feu modéré qu'approuve la nature ;
Mais de ces feux ardents dont la raiſon murmure,
Que rien ne peut éteindre, & qui font négliger
L'amitié, le devoir, la honte & le danger.

L'enfer triomphe. Il voit que, par ſes artifices,
De l'amour un héros ſuit les bouillants caprices.
Colomb, plein des attraits qui troubloient ſon ſommeil,
Dès que l'aube du jour éclaire ſon réveil,
Du pere de Zama cherche l'heureux aſyle.
Le Vieillard, qui déjà quittoit ce lieu tranquille,
Armé de ſon carquois, ſuivi de ſes amis,
Au lever du ſoleil offroit ſes vœux ſoumis.
Tel Milton nous dépeint qu'à l'aurore nouvelle
Adam rendoit hommage à l'Eſſence éternelle,
D'un front noble & ſerein, que n'offuſquoit jamais
Ni le feu des liqueurs, ni la vapeur des mets.
Dans ta frugalité, trop fortuné Sauvage !

De l'Auteur 7 de mes jours je retrouve l'image :
Pendant les cent hyvers qu'ont duré vos reſſorts,
La tranquillité d'ame & la ſanté du corps,
Furent à l'un & l'autre un don de la ſageſſe :
Qu'à votre exemple, ardente à braver la molleſſe,
J'hérite de vos mœurs ! Puiſſent un jour mes vers
Des recherches du luxe affranchir l'univers.
Mais mon vol trop hardi craint le deſtin d'Icare ;
Muſe, ſoutiens mes pas dans l'Inde où je m'égare.

Suivons notre héros ſur cet autre horizon.
Déjà dans ces beaux lieux l'amante de Titon
Voit l'Indien ſe joindre au Génois qui s'avance ;
Viens, dit l'heureux Vieillard, je cherchois ta préſence.
Dans d'utiles travaux, vois nos amuſements :
Nos fleches, nos filets, nos ſimples aliments,
Nos danſes en l'honneur du Dieu de la contrée,
De nos jours toujours purs partagent la durée.

L'Amiral curieux d'obſerver ces climats,
Embraſſe le Vieillard & vole ſur ſes pas.

7. Le pere de l'Auteur, âgé de près de cent ans, vivoit encore ſans aucune infirmité dans le temps que ce Chant a été compoſé. L'égalité de ſon ame, & ſa raiſon éclairée, le faiſoient comparer aux plus ſages philoſophes de l'antiquité.

Sans doute, un tendre eſpoir l'entraînoit ſous l'ombrage.
Au jour naiſſant, Zama joint la troupe Sauvage :
Ses appas ſont ſans voile ; & dans ſa nudité,
Comme Diane, armée, elle en a la beauté.
Le feu de ſes regards ranime la verdure ;
Ses compagnes près d'elle ont la même parure ;
Mais leur éclat s'éclipſe au charme qui la ſuit,
Comme aux rayons du jour les aſtres de la nuit.
D'un pas léger la Nymphe arrive à la montagne ;
Au milieu des forêts le Génois l'accompagne.
Dans un ſentier rapide, il lui ſert de ſupport,
Des branches qu'elle craint rompt le premier effort,
Y cueille des fruits mûrs, & d'une main tremblante
Les choiſit & les offre à l'objet qui l'enchante.
Le deſir de lui plaire embraſant tous les cœurs
Chaque jour à la courſe anime les chaſſeurs.
Leur fleche atteint l'oiſeau qui dans l'air ſuit ſa route,
L'hôte des bois ſe livre aux piéges qu'il redoute ;
Dans des feux allumés autour d'un vaſte champ
En vain le plus ſubtil fuit la mort qui l'attend.
Quelquefois l'Indienne abandonnant ſes armes,
Dans le ſein de Neptune enſevelit ſes charmes.
Elle nage : on la ſuit ; il ſemble que les flots
Portent la Néréïde adorée à Paphos.
Sur un léger eſquif, ſouvent loin de la terre

Aux habitants des eaux ſes filets font la guerre.
Les Tritons étonnés admirent ſes attraits :
Et toujours l'inconnu dont elle a peint les traits
Eſt l'objet de ſes ſoins. De ſes mains la Naïade
A l'Amiral charmé préſente une Dorade [8].
Quand l'attrait mutuel de ces amuſements,
Des heures & des jours leur faiſoit des moments,
Hélas ! ils ignoroient que ces jeux pleins de charmes
Leur cauſeroient un jour de cruelles allarmes !
Impitoyable Amour, ce ſont là tes douceurs !
L'Inde apprendra bientôt à craindre tes faveurs.
Tes feux encor nouveaux à la jeune Sauvage,
Dans ſes yeux enflammés n'ont qu'un muet langage ;
N'oſant à l'Interprête expliquer ſes ſoupirs,
Elle lui peint ſouvent ſes curieux deſirs
Sur les faits d'un héros qui l'occupe ſans ceſſe.
Cette Hebé, dans les ſoins où ſon cœur s'intéreſſe,
Néglige le plaiſir de raſſembler les dons
Que Flore à pleines mains verſe ſur les gazons.
Sa voix ne ſe joint plus aux chants dont ſes compagnes
Font, à pas cadencés, retentir les montagnes.

8. La Dorade, poiſſon de mer, eſtimé & abondant dans les mers de l'Amérique. Les écailles en ſont dorées & azurées. *Charlevoix*, tom. I, pag. 21. Voyez la Remarque 20 du troiſieme Chant.

Zulma, la plus fidele, eſt moins chere à ſes vœux ;
Loin de lui confier le ſoin de ſes cheveux,
Zama conſulte l'onde ; & ſeule ſous l'ombrage,
A peine des oiſeaux elle entend le ramage.
Son eſprit inquiet ne peut trouver d'appas
Qu'aux lieux où l'étranger accompagne ſes pas.
S'il rencontre ſes yeux, la honte qu'elle ignore
Ne peint point ſur ſes lis le feu qui la dévore ;
Le plaiſir ſeul l'anime ; il répand ſur ſes traits
Les couleurs dont la roſe embellit ſes attraits
Quand un ſouffle enchanteur annonce le Zéphire.
Honte ! qui de nos mœurs eſt l'ame & le martyre,
Sur un cœur Indien ta crainte eſt ſans pouvoir.
Mais d'exprimer ſes vœux Zama perdant l'eſpoir,
Du langage des yeux paſſe à celui des larmes.
Lorſque la nuit l'invite à repoſer ſes charmes,
Seule au fond de ſa grotte & ſur un lit de fleurs,
Des pavots du ſommeil elle fuit les douceurs ;
Tout fixe ſes eſprits ſur l'objet qui l'enflamme ;
Un doute affreux alors s'éleve dans ſon ame.
Quoi ! dit-elle, Colomb ne connoîtra jamais
Le charme que je ſens à me peindre ſes traits ?
Je l'aime ; & ſans eſpoir d'entendre ſon langage,
J'ignorerai toujours s'il chérit mon hommage !
Quel ſort ! . . . Ici Morphée étouffe ſes accents,

La calme, & par degrés s'empare de ſes ſens ;
Mais une erreur funeſte en diſſipe les charmes.
Dans ſes eſprits troublés, Colomb ceint de ſes armes
Sur des châteaux volants ſemble monter aux Cieux ;
Quand près de l'empirée il échappe à ſes yeux
Sur l'aile de l'amour elle vole à ſa ſuite,
Un griffon la pourſuit, l'enleve, prend la fuite,
Et ſur des bords lointains la conduit au tombeau.
Dès qu'un réveil ſubit effaça ce tableau :
Songe affreux, s'écria la jeune Amante en larmes,
Quoi ! l'objet de mes vœux mépriſeroit mes charmes ?
Il quitteroit nos champs, ignorant que mon cœur
Sur l'eſpoir de lui plaire a fondé ſon bonheur ?
O cruel avenir ! . . . Mais par ſon art peut-être
Un taliſman fatal de mes ſens eſt le maître. . . .
Du trouble qui m'agite interrompons le cours :
Allons du Dieu du jour implorer le ſecours ;
De mes tourments ſecrets il m'apprendra la ſource.

Un temple dans les bois bientôt fixe ſa courſe,
Au réveil des oiſeaux & des ſoins amoureux
Elle adreſſe ces mots à l'aſtre lumineux.

Flambeau de l'univers, Pere de la nature,
A l'inſtant où tes feux raniment la verdure

Souvent par tes faveurs tu combles nos desirs ;
Dans ce moment propice écoute mes soupirs ;
Daigne éclairer mes sens ; Dieu puissant que j'implore,
Donne-moi l'art d'éteindre un feu qui me dévore.
L'enchanteur qui l'allume en ignore l'effet :
Ne puis-je de son cœur pénétrer le secret ?
Ah ! pour l'interroger, apprends-moi son langage :
Nous instruire est des dieux le plus noble avantage.

Tandis que l'Indienne invoquoit le soleil,
Le Génois, dont l'amour occupe le réveil,
Loin d'elle, par ces mots peint ses tendres alarmes :
Sous ces bois que l'aurore arrose de ses larmes,
Zama, belle Zama, je renais pour t'aimer. . . .
Mais près de toi mon cœur veut en vain s'exprimer ;
Des accents de ta voix j'ignore encor l'usage.
Ah ! l'univers devroit n'avoir qu'un seul langage. . .
Dans l'asyle où Colomb charme ainsi ses douleurs,
L'hôte des airs qu'Iris orne de ses couleurs,
Dont le bec recourbé, l'articulante haleine
En imitant nos sons rendent la voix humaine,
Redit ces tendres mots qui semblent l'enflammer,
Zama, belle Zama, je renais pour t'aimer.
Que l'ame du Génois à ce nom fut troublée !
Il ignoroit encor que, dans la troupe ailée,

On apprit ſur nos tons à moduler ſa voix.
Il regarde, s'agite, & parcourant les bois
Découvre enfin l'oiſeau 9 qui parle à ſon oreille :
Sa main avec ardeur ſaiſit cette merveille ;
De ſes aîles d'azur il arrête l'eſſor,
Et juſques ſur la flotte emporte ce tréſor.

Là, ſur un ſable uni, les ondes d'Amphitrite
Se prêtoient ſans murmure au flux qui les agite ;
Colomb dans les échos entendit les ſoupirs
Que la grotte prochaine envoyoit aux Zéphirs :
L'eau du ciel qu'un rocher y filtroit goutte à goutte
De groupes de criſtal avoit orné la voûte :
Zama, qui ſur ces murs mêle l'ambre au corail,
Du plus beau coquillage aſſortiſſant l'émail,
Rend des traits dont l'éclat cede à ſon teint de roſe :
Par le choix des couleurs, ſa main métamorphoſe
L'émeraude & la nacre en guirlandes de fleurs.
Ingénieuſe Amante ! ici le Dieu des cœurs
Vous découvrit aux yeux qui vous cherchoient ſans ceſſe :
Loin d'en blâmer l'audace, un ſoupir de tendreſſe
Montra dans vos regards votre cœur ſatisfait :

9. Avant la découverte de l'Amérique, les Perroquets étoient peu communs en Europe.

Et de vos ſoins charmants Colomb qui vous diſtrait,
Pour nourrir votre ardeur, par ſes dons vous enchante.
Une glace où ſe peint l'objet qui s'y préſente
Dans ſes mains de vos traits vous rend le vrai tableau.
La ſurpriſe & la joie à cet aſpect nouveau
Font tant d'impreſſion ſur la jeune Sauvage,
Qu'en vain j'entreprendrois d'en peindre l'aſſemblage;
Quand le criſtal des eaux lui rendoit ſes attraits,
Bientôt leur mouvement en effaçoit les traits;
Ici le portrait fixe attendoit que ſa vue
En contemplât de près la forme & l'étendue:
L'Amour le rend ſi beau que l'Indienne a peur
Que l'art à ſes appas ne prête un fard trompeur;
Mais, pour la raſſurer, près d'elle ſur la glace
Son amant trait pour trait paroît ſur la ſurface.
Quel prodige, dit-elle, être inſpiré des Dieux,
Par un autre toi-même enchante encor mes yeux?
Pour entendre ces mots s'il manque d'interprête,
Zama, dans vos regards il lit votre défaite.
Hélas! quand ſur ſon front bruni par les combats
Vous arrangiez les fleurs qu'il jettoit ſous vos pas;
Que de ces ornements mépriſant la molleſſe,
Ses levres ſur vos mains exprimoient ſa tendreſſe;
Le ſort cruel voulut que l'Auteur de vos jours,
Voyant de loin vos jeux, découvrit vos amours:

Dans ſes regards ſurpris la douleur étoit peinte :
Qu'apperçois-je ? dit-il d'une voix preſque éteinte :
Zama, je te cherchois, aſſuré que ton cœur
Dans le choix d'un époux prendroit mon défenſeur.
En nageant ſur ces flots, ma vieilleſſe affoiblie
D'un monſtre de nos mers combattoit la furie ;
Le ſecours d'un ami m'a ſauvé du trépas ;
Quand il te rend un pere, il faut que tes appas
Soient le prix d'un bienfait que chérit ta tendreſſe.
Ma fille, voudrois-tu manquer à ma promeſſe,
Combattre mon deſir qui t'accorde à ſa foi,
Et me quitter dans l'âge où j'ai beſoin de toi ?
Fuirois-tu ta patrie & ton Dieu qui l'éclaire,
Pour conſacrer tes jours à ſuivre un téméraire
Qui, ſans plaindre mon ſort, t'arrache à tant de biens ?
L'Indienne à ces mots veut briſer ſes liens,
Son cœur gémit d'effroi, ſes yeux fondent en larmes :
Dans la langueur ſes traits prennent de nouveaux charmes,
Comme aux pleurs de l'aurore on voit briller les fleurs.
Le Vieillard qui l'appelle irrite ſes douleurs ;
Contre un pere, un amant ſe trouve ſans défenſe :
Colomb dans ſes regrets, flatté par l'eſpérance
Voit fuir tout ſon bonheur ; toujours la main du temps
Avare de plaiſirs eſt prodigue en tourments.
Au trouble du Génois un autre mal ſuccede :

Le Nocher montre enfin l'ennui qui le poſſede :
Eſt-ce ici, diſoit-il, où s'arrêtent nos pas ?
Quittons-nous nos enfants, changeons-nous de climats,
Pour voir, ſous d'autres cieux, languir dans les délices
Un héros que Zama ſoumet à ſes caprices ?
Qu'à la ſuivre en ces lieux il borne ſon deſtin ;
Et, nous, cherchons dans l'Inde un plus vaſte terrein.

On s'aſſemble ; & tandis qu'au départ tout s'apprête,
Marcouſſy, qui de loin apperçoit la tempête,
Accourt à ſon ami, le trouve au fond des bois
Gravant ces tendres mots que répétoit ſa voix :
Zama ! faut-il te voir ſuivre un autre hyménée,
Ou traîner loin de toi ma vie infortunée !
Quoi ! ces mots que je trace ignorés en ces lieux
Croîtront avec ce cedre, & jamais tes beaux yeux
N'y liront les regrets de l'amant le plus tendre ?
Quelle horreur ! à l'inſtant un bruit ſe fait entendre :
L'Amiral inquiet y dirigeant ſes pas,
A l'aſpect d'un ami ſent de cruels combats ;
Le fer graveur qu'il tient fuit de ſa main tremblante.
Ceſſez, dit Marcouſſy, de pleurer une amante :
Un ſoin plus important m'amene en ces forêts :
Quoi ! votre ame intrépide & fertile en projets,
Au mépris de nos vœux & des ordres céleſtes,

D'un tendre déſeſpoir ſent les langueurs funeſtes !
Ouvrez les yeux, Colomb ; ou d'éternels remords,
Si vous fuyez mes pas, vous ſuivront ſur ces bords :
Pour la derniere fois la gloire vous appelle ;
J'ai des avis certains qu'à l'aurore nouvelle
Vos vaiſſeaux révoltés ſillonneront les flots :
C'eſt vous en dire aſſez ; dans le cœur d'un héros
L'honneur qui parle en maître eſt ſûr de la victoire.

L'Amiral à l'inſtant, pour voler à la gloire,
De ſes chaînes de fleurs cherche à briſer les nœuds ;
L'amour cede au devoir : & dans l'éclat douteux
Qui du jour à la nuit éclaire l'intervale,
Un eſprit ennemi de la troupe infernale,
Tel qu'en virent jadis les peuples d'Iſraël,
Dans l'Inde, vers Colomb, eſt envoyé du Ciel ;
Il ſort du firmament porté ſur un nuage,
Fend les airs qu'il embaume, y brille, & ſous l'ombrage,
Du héros ébloui calme ainſi la douleur.

Le Ciel qui t'éprouva rend la paix à ton cœur ;
Pour y détruire un feu dont l'ardeur te poſſede,
Il replonge aux enfers l'Etre impur qui t'obſede.
Songe à porter ſes loix aux plus lointains climats.
Dans le ſiecle derniier, pour y guider tes pas,

Un

Un génie inventeur prépara la Bouſſole 10 ;
Le Salpêtre enflammé 11 par le ſouffle d'Eole,
T'arma de ſon tonnerre ; & pour graver tes faits,
D'un alphabet 12 d'airain l'art inventa les traits :
Quand le ſort prévoyant à te ſervir s'apprête,
Quel charme dangereux borne ici ta conquête ?
Fuis Zama, romps ta chaîne, & ferme en tes deſſeins
Au gré de l'Eternel accomplis tes deſtins.
Il dit ; & comme une ombre échappée à la vue,
Au céleſte ſéjour élevé ſur la nue,
Il rend compte des ſoins dont le Ciel l'a chargé.

10. La bouſſole, trouvée en 1260, d'autres diſent en 1302. Sans ſecours, n'oſant s'expoſer à traverſer l'Océan, on n'auroit peut-être jamais découvert le Nouveau Monde. Voyez la Remarque 31 du ſecond Chant.

11. La Poudre à Canon, inventée par *Berthold Schvvartz*, Cordelier, originaire de Fribourg, vers l'an 1354. On aſſure que les Vénitiens s'en ſervirent les premiers contre les Génois. En 1380, un Seigneur Allemand fit préſent à Charles VI, Roi de France, de ſix pieces d'artillerie de fer, qui lui aiderent à gagner la bataille de Rozebeque contre les Gantois.

12. L'Invention de l'Imprimerie, attribuée à Jean Mantel de Strasbourg. En 1442, Jean Guttembergh, un de ſes compagnons, la tranſporta à Mayence. Jean Fuſt s'en ſervit le premier dans l'édition du *Catholicon Januenſis*, en 1460.

Le Génois ſort du trouble où ſon cœur eſt plongé ;
Tel qu'un malade prêt à fermer la paupiere
Qu'un ſoufre volatil rappelle à la lumiere.
Il regarde les Cieux, raſſemble ſes eſprits,
Doute encor des objets dont ſon œil eſt ſurpris ;
Mais l'ardeur qui l'anime en éclaircit l'image.
L'Amiral de ſes ſens reprend enfin l'uſage ;
Dans l'ombre de la nuit tout retrace à ſes yeux
Son ami qui l'attend & les ordres des Cieux.

Soif de la renommée ! ô toi, qui dans mon ame,
Toujours des tendres feux avois éteint la flâme,
Tu m'abandonnes donc en cet autre univers ?
Ah ! du moins, pourſuit-il, viens y briſer mes fers !..
Voudrois-tu, dans mon cœur, céder à la tendreſſe ?..
Mais pourquoi fuir l'objet qui cauſa mon yvreſſe ?
La vertu réunie à tant d'attraits vainqueurs,
Loin d'avilir notre ame, en épure les mœurs. . .
Arrachons l'Indienne aux lieux de ſa naiſſance ;
Que notre culte éclaire un cœur dans l'innocence.
Pour l'unir à mon ſort par les plus ſacrés nœuds,
Je forcerai ſon pere à répondre à mes vœux.
Il dit ; malgré l'ardeur qu'inſpire un amour tendre,
L'équité dans ſon ame ainſi ſe fit entendre :
Si contre le Vieillard je forme un attentat,

Ce Prince généreux me verra donc ingrat ?
Pour prix de ſes bienfaits ravirois-je ſa fille ?
Les remords, la pitié, les cris de la Caſtille
Elevent des combats dans le cœur du héros,
Tels qu'en un vaſe ardent où bouillonnent les eaux ;
Leur choc tumultueux, dont l'air rend le murmure,
Du trouble de Colomb eſt la vive peinture :
Mais la vertu l'éclaire ; & pour briſer ſes fers,
Marcouſſy qui ſurvient l'entraîne vers les mers.

A pas lents le Génois ſuit ce Mentor qu'il aime ;
Sous un front ſans nuage il voile un trouble extrême.
Dès qu'il rejoint ſa flotte, il preſſe ſon départ,
Invoque l'Eternel, & par un ſeul regard
Ordonne à Mathéos de quitter le rivage.
L'Amiral, dont Zama garde une vive image,
Quand il maudit les flots qui ſemblent s'applanir,
Livre la voile aux vents qu'il voudroit retenir ;
Et dans tous les vaiſſeaux le bonheur qu'on eſpere
Des eſprits révoltés appaiſe la colere.

Tandis que le Nocher vogue au gré des Zéphirs,
La fille du Vieillard lui cache ſes ſoupirs.
Errante dans les bois, quel bruit affreux l'étonne !
Elle apprend que Colomb s'embarque & l'abandonne :

Quand déjà loin du port il ne l'entendoit plus,
Quoi ! dit-elle, il me fuit, mes pleurs ſon ſuperflus!
L'ingrat cauſa mes maux & mépriſe ma flâme !
S'il reſſentoit l'amour qu'il fit naître en mon ame,
Iroit-il loin de moi chercher d'autres climats ?
Non, à quitter mon pere il forceroit mes pas,
Il ne pourroit ſans moi vivre au Ciel qui l'appelle. . .
Mais, s'il eſt en effet de la troupe immortelle,
Je l'attends donc en vain en ces terreſtres lieux :
Et ſans lui j'y languis, rien n'y plaît à mes yeux.
Ah ! fuyons un rivage où mon ame enflammée
Ne reverra jamais l'objet qui l'a charmée :
Ou plutôt que mes maux, que le trouble où je ſuis,
Par le plus prompt trépas terminent mes ennuis.

Ainſi ſur les rochers cette Ariane en larmes
Au départ d'un amant exprimoit ſes alarmes,
Quand ſon œil, qui des mers parcourt l'immenſité,
Crut voir à l'horiſon un navire agité.
Reviens cher fugitif, dit l'amante éperdue ;
Arrache-moi d'une Iſle où tout bleſſe ma vue.
Je te ſuivrai par-tout : déjà ſur tes vaiſſeaux
Mon ame, pour te joindre, a traverſé les eaux :
Dans l'orage avec toi je voguerai ſans crainte :
Mais tu fuis, & l'écho répond ſeul à ma plainte!

L'aquilon qui t'enleve emporte mes accents :
Je ſuccombe à l'horreur qui glace tous mes ſens.
En s'exprimant ainſi dans ſes douleurs profondes,
Pour nager vers Colomb elle fendoit les ondes ;
Sa fidele compagne arrête ſes tranſports :
Au port la ramenant par ſes tendres efforts,
Oubliez-vous, dit-elle, en votre ardeur extrême,
La pitié, le devoir, un pere qui vous aime ?
Que fera-t-il, hélas ! quand les flots furieux
Rapporteront ſa fille expirante à ſes yeux ?
Quoi ! ſans remords votre ame ingrate à ſa tendreſſe,
D'un objet qui vous fuit ſuit l'ombre enchantereſſe ?
L'Indienne, à ces mots, condamne ſon ardeur,
Le devoir la combat & n'en eſt point vainqueur.
Tu ſais, chere Zulma, dit-elle toute en larmes,
Combien de tes conſeils j'ai ſu goûter les charmes ;
Mais un trouble magique égare mes eſprits,
Je ne vois que l'objet dont mon cœur eſt épris ;
Un pere que j'adore en vain vers lui m'appelle . . .
Quoi ! l'amour d'un ingrat rend mon ame cruelle ?
Peut-être il m'enyvra d'un poiſon dangereux . . . .
Non, ſon regard touchant peint ſon cœur généreux.
S'il fuit, n'en doute point, il ſuit l'ordre céleſte . . .
Dieux ! quel flambeau m'éclaire en cette nuit funeſte ?
De ſuivre mon amant j'enfante le projet,

La Déeſſe [13] des mers me l'inſpire en ſecret ;
J'entends ſa voix, partons : un penchant invincible
M'entraîne à ſes accents ſur cette onde paiſible.
Si tu m'aimes, Zulma, ſuis-moi loin de nos ports :
Dans ce canot creuſé pour voguer ſur ces bords,
Oſons franchir les mers ; l'ardeur qui me dévore
Nous menera ſans guide à l'objet que j'adore.
Prends cette rame, viens ; la mienne dans mes mains
Jamais ſi bien des eaux ne s'ouvrit les chemins.
L'onde eſt calme, quel riſque ici nous épouvante ?
Si Colomb y conduit une ville flottante,
Craindrons-nous d'enfoncer ſur un léger eſquif ?

Ce diſcours, que l'amour rendoit plus expreſſif,
Sans raſſurer Zulma gagna ſon cœur ſévere :

13. Les Indiens, outre leurs Dieux, reconnoiſſoient auſſi des Déeſſes, dont la principale ſe nommoit *Tazi*, c'eſt-à-dire, l'Aïeule commune. Chez les Mexicains, la Déeſſe de l'eau ſe nommoit *Mahalcuïa* : elle étoit revêtue d'une chemiſe de couleur bleu céleſte. *Acoſta*, Liv. II. Ch. XC.

Ils avoient une Déeſſe de l'Amour, à laquelle ils attribuoient auſſi l'empire des vents. Ils croyoient qu'elle étoit ſervie par d'autres femmes ; & que des bouffons & des nains, qui l'amuſoient dans une délicieuſe demeure, lui ſervoient de meſſagers pour avertir les Dieux, dont elle deſiroit la compagnie. Son temple étoit ſomptueux, & ſa fête ſe célébroit tous les ans avec une pompe qui attiroit toute la nation. *Herrera*, Déc. II, Ch. XVI.

Elle vogue en tremblant ſur la barque légere ;
Mais que pouvoit la rame en de ſi foibles mains ?

Tandis qu'aux flots Zama confioit ſes deſtins,
Le plus affreux ſpectacle intimide ſa vue ;
A l'inſtant où le jour ſe levoit dans la nue,
Du ſommet d'un rocher ſon pere arrive au port,
La voit fuir, la rappelle & déplore ſon ſort.
La mort, s'écrioit-il, va finir mes alarmes ;
Reviens du moins jouir de mes dernieres larmes :
Veux-tu, pour te ſauver du péril où tu cours,
Me voir au fond des eaux précipiter mes jours ?

A ces tendres accents qu'elle entendoit à peine,
Sa fille au déſeſpoir cede au flot qui l'entraîne ;
Le jour bleſſe ſes yeux, l'effroi retient ſes cris ;
La pitié, les remords qui glacent ſes eſprits,
Du trépas, ſur ſon front, imprimerent l'image.
Quand Zama de ſes ſens put reprendre l'uſage,
Une cruelle épreuve aggrava ſa douleur.
La nature & l'amour combattent dans ſon cœur :
Aux vœux d'un pere en pleurs tout l'excite à ſe rendre ;
L'Argo, qu'elle croit voir, l'invitoit à l'attendre :
Pour joindre ce vaiſſeau le vent ſert ſon eſpoir.
Le danger du Vieillard l'appelle à ſon devoir ;

Vers le port, vers Colomb, long-temps ſa rame agile,
Par un contraire effort, la rend preſque immobile.
Zama, ton cœur craintif t'annonce un ſort fatal.
Le navire, où de loin tu crus voir l'Amiral,
Fend les mers, te pourſuit, joint ta barque & l'enleve:
Dans tes eſprits trompés quel trouble affreux s'éleve!
Sur l'Orphée où Fieſqui te conduit ſur les flots,
Nuit & jour, mais en vain, tu cherches ton héros.

Fin du quatrieme Chant.

ARGUMENT

DU

CINQUIEME CHANT.

L'Amiral, faiſant route dans la brume, perd de vue l'Orphée, monté par Fieſqui. Un Monſtre marin, de figure humaine, égare la flotte, & fait aborder Morgant en une Iſle d'Antropophages. Il reconnoît les embuches de Satan, & fuit ce lieu funeſte. Une tempête s'éleve. L'Amiral ſe ſauve, avec une partie de ſon équipage, ſur une terre inconnue; il adreſſe ſes vœux au Ciel, parcourt l'Iſle, retrouve le reſte de ſa flotte, fait un diſcours à ſes Matelots, & nomme l'Iſle, où le ſort les a jettés, l'Iſle Eſpagnole. La chaleur & la fatigue révoltent les Caſtillans. Colomb les rappelle à leur devoir. Un Roi Indien lui fournit des vivres, & lui demande le ſujet qui l'amene en ces climats.

LA COLOMBIADE.

CINQUIEME CHANT.

TAndis qu'au gré des vents & contre ſon envie,
L'Indienne fuyoit ſon pere & ſa patrie ;
Loin de ce tendre objet, ignorant ſes deſtins,
Son amant ſur les flots ſuit de vaſtes deſſeins.
Lorſque le jour naiſſant fit pâlir les étoiles,
Sous le Ciel nébuleux qui lui cache ſes voiles
L'infortuné Génois ne voit plus le ſéjour
Où ſon cœur enchanté ſe ſoumit à l'amour.
Vers l'iſle qui le fuit il fixe encor ſa vue,

Redemande aux échos Zama qu'il a perdue ;
Et ſe peignant ſes traits, ſes pleurs, ſon déſeſpoir,
Du ſort qui l'en ſépare il maudit le pouvoir ;
Mais un nouveau danger à d'autres ſoins l'entraîne ;
L'obſcurité des airs rend ſa route incertaine,
L'aiman quitte le pôle [1], & les aſtres couverts
Ne guident plus la flotte errante au gré des mers.

Dès que, du haut des Cieux, l'orbe qui nous éclaire
Peignit dans l'océan ſon globe de lumiere,
Nos Argonautes prompts à voguer ſur ſes pas
De l'Orphée égaré ne virent plus les mâts.
On regrette Fieſqui [2] qu'ont emporté ſes voiles,
Farcetti [3] qui le ſuit & le Pontife Boiles :

1. On dit que l'Aiguille aimantée décline quand elle n'eſt pas dirigée du Nord au Midi, qu'elle s'en écarte à droite ou à gauche : ce qui s'exprime par déclinaiſon orientale ou occidentale.

La déclinaiſon de l'Aiguille aimantée eſt différente ſuivant les différents parages. Elle varie quelquefois dans le même méridien ou parallele.

2. Voyez la Remarque 12 du premier Chant.

3. Noble Vénitien dont un des deſcendants s'eſt rendu recommandable dans les guerres de la République contre les Turcs. Voyez *Nani*, Hiſt. de Candie. Cette famille, illuſtre par les Prélats qu'elle a toujours eus à la Cour de Rome, par des Sénateurs & des Chevaliers de l'étole d'or, ſubſiſte encore dans pluſieurs

On les croit en péril : chacun plaint leur deſtin,
Et d'un œil inquiet l'aſtrolabe 4 à la main
Attend qu'à ſon midi le ſoleil qui s'avance
Laiſſe au Pilote actif obſerver ſa diſtance.
Par nos Navigateurs cet aſtre meſuré,
Entr'eux & l'équateur ne marque qu'un degré.
Bientôt dans l'horiſon ils perdent les deux ourſes 5,
Sous des aſtres nouveaux rien ne fixe leurs courſes ;
Et vers le pôle auſtral moins d'étoiles aux Cieux
Dirigent ſur les flots le nocher curieux.

Le Génois éloigné d'une côte étendue
Que plus près du tropique il avoit apperçue,

perſonnes diſtinguées par leur mérite, entr'autres M. Joſeph Farcetti, connu par ſes Poéſies, & dont la maiſon eſt le rendez-vous des Muſes.

4. Inſtrument de Mathématique, gradué & plat en forme de ſphere, décrite ſur un plan. On s'en ſert ſur mer pour obſerver la hauteur du pôle & des aſtres. Il a été inventé ſous le regne de D. Juan en Portugal, par deux Médecins, Rodrigue & Joſeph. D'autres en attribuent la découverte à Martin de Boheme.

5. Quand on a paſſé la Ligne, on n'apperçoit plus les deux Ourſes. On avoit toujours cru juſqu'à préſent que le Ciel auſtral étoit beaucoup moins orné d'étoiles ; mais M. l'Abbé de la Caille, célebre par ſes découvertes Aſtronomiques, dans ſon voyage au Cap de Bonne Eſpérance en l'année 1753, en a obſervé plus de 9000.

Ne ſait vers quels climats il doit franchir les mers.
Comme on vit ſur ſon char Phaéton dans les airs,
D'un œil épouvanté meſurant ſa carriere,
Avancer, chanceler, retourner en arriere :
Dans ces doutes cruels tel étoit l'Amiral.
Pour aggraver ſes maux quel prodige infernal !
Un monſtre menaçant fend la liquide plaine ;
De ſes flancs applatis ſort une tête humaine [6],
Des nageoires d'azur le portent ſur les flots ;
Et ſa gueule enflammée articule ces mots.

Toi qu'un ſi grand péril livre à l'incertitude,
Suis-moi dans ces courants dont j'ai fait mon étude,
Une terre prochaine abondante en tréſors,
Des vergers où les fruits ſe cueillent ſans efforts,
De ton peuple affamé ſurpaſſeront l'attente.

6. Les Hiſtoriens rapportent que, ſous l'Empereur Maurice, on vit dans le Nil un homme & une femme marins pendant quelque temps hors de l'eau juſqu'au nombril. En 1526. on prit en Friſe un homme marin qui avoit beaucoup de barbe & de cheveux. On en prit un autre dans la mer Baltique en 1531, qui fut envoyé vivant à Sigiſmond, Roi de Pologne. L'Auteur ſuppoſe que le Démon prit toutes ſortes de formes pour nuire aux Caſtillans.

Ainſi parla le monſtre : à ſa voix ſéduiſante,
Les Eſpagnols gagnés par un eſpoir flatteur,
Obligent le Génois à ſuivre l'impoſteur.
Deux fois le ſable à peine avoit marqué les heures,
Le phantôme déjà joint les riches demeures
Qu'en ſillonnant les flots il montre aux Caſtillans :
Sur ces mers d'où Phébus s'éloignoit à pas lents,
L'Hilas, que des écueils ſéparoient de la flotte,
Pour arriver au port, a Morgant pour pilote.
Il vogue, & ſur l'arêne aux bords qu'il va toucher,
Le Prothée infernal ſe transforme en rocher :
On l'interroge en vain ſur le ſort qui l'enchaîne ;
Sa langue eſt ſans accents, & ſa figure humaine
Par ſon horrible aſpect étonne la valeur ;
Mais les biens que promet un ſéjour enchanteur,
Font oublier le monſtre & ſur l'herbe naiſſante
Un plus touchant ſpectacle au nocher ſe préſente :
Des Dryades qu'Amour conduit au bord des eaux
Y danſent & leurs chants font parler les échos.
L'émail des prés ornoit ces Nymphes demi-nues ;
Qui les vouloit ſans art en voyoit d'ingenues,
De la jeuneſſe, Hébé, touchoit les yeux charmés,
L'âge mûr y trouvoit des appas plus formés :
L'une joint nos guerriers, l'autre fuit, les appelle ;
Tous quittent leurs canots, chacun ſuit une belle,

Quelle erreur les égare ! ils les cherchent en vain,
L'objet de leurs desirs disparoît & soudain
Dans l'ombre des bosquets, ces mots se font entendre :
„ Moi qui fus autrefois des Nymphes la plus tendre,
„ Sous ce roc de cristal, où mes jours vont finir,
„ Aux mortels curieux j'annonce l'avenir ;
„ Apprenez vos destins : vous, que les dieux propices
„ Amenent sur ces bords, goûtez-en les délices ;
„ Oubliez vos foyers : ici regnent les jeux,
„ Des fruits mûrs en tout temps y préviennent nos vœux,
„ Et l'air qu'on y respire y conserve nos charmes ;
„ Deux jeunes cœurs unis, n'y connoissent de larmes
„ Que celles qu'aux amants arrachent leurs transports ;
„ Un jaloux, un volage, est banni de nos ports,
„ Tant de périls vaincus, pour en trouver l'asyle,
„ Vous montrent qu'aux tourments succede un sort tranquille.
„ Ainsi l'amour soigneux d'animer vos desirs
„ Differe le moment de combler vos plaisirs :
„ Suppliez, poursuivez nos Nymphes fugitives,
„ Esperez ; le bonheur vous attend sur nos rives.

Par ces chants la Sibylle enchaîne nos guerriers,
Ils préferent déjà les myrtes aux lauriers :
Sous ces bois dangereux qu'ils parcourent sans ceſſe,
Dans les bras de l'espoir, les endort la molleſſe.

Mille

Mille ſonges flatteurs occupent leurs eſprits ;
Mais quel triſte réveil frappe leurs ſens ſurpris !
Un gouffre fume où l'ambre exhaloit ſes delices,
Les monts d'or ſont changés en d'affreux précipices,
Les Nymphes en rochers, les myrthes en cyprès.
L'air plein de cris perçants eſt obſcurci de traits,
Ces bois ſemblent déſerts, d'où peut partir l'orage ?
D'inviſibles Sylvains gardent-ils cet ombrage ?
On cherche l'ennemi, tout tremble, & ſur des pins
Se découvrent enfin de féroces humains :
Sautant de branche en branche, ils ſemblent dans leur joie,
Des aigles qui du ciel vont fondre ſur leur proie.
L'écume des ſerpents empoiſonne leurs dards :
Leurs cheveux hériſſés, le feu de leurs regards,
Annoncent que Satan arma ces Cannibales.
Morgant, pour diſperſer ces troupes infernales,
Y porte le trépas ; ils en bravent les coups :
La faim qui les pourſuit redouble leur courroux :
L'honneur n'eſt point l'attrait qui les mene au carnage ;
Ils dévorent des yeux les habitants du Tage ;
S'abreuver de leur ſang leur tient lieu de lauriers.
Soudain leur multitude entoure nos guerriers,
La valeur cede au nombre : & fiers de leur conquête,
Lorſque ces Leſtrigons en préparoient la fête,
La ruſe de Morgant les ſoumit aux vaincus :

Il verſe aux ennemis les préſents de Bacchus,
Et de ce doux nectar s'enyvrent ces barbares.
Dans les fougueux accès de leurs danſes bizarres,
La terre tremble, & l'air porte leurs cris aux cieux.
Quand les feux de Silene & des ſauts furieux,
Epuiſant leurs eſprits, les livrent à Morphée,
Au milieu de leurs chants tombe leur Coriphée,
Le ſilence ſuccede à d'horribles concerts.
De ſubtiles liqueurs furent ici les fers
Dont Morgant enchaîna cette race indomptable;
Va-t-il enſanglanter ce ſpectacle effroyable:
Non: dans l'inſtant d'yvreſſe où la fureur s'endort,
Il fuit ce lieu fatal, s'embarque; & dans le port,
Au bruit, aux hurlements du peuple antropophage,
Il trouve l'Amiral qui s'avance au rivage.
Colomb à ſes récits ſe peint d'affreux objets,
Il voit l'enfer armé combattre ſes projets.
En vain des Caſtillans il veut calmer la crainte,
Dans leurs regards diſtraits l'incertitude eſt peinte;
Pour le rivage auſtral l'un montre ſon ardeur,
L'autre en voguant au nord voudroit fuir l'équateur;
Mais le péril commun qui réunit les ames,
S'annonce tout à coup par mille traits de flammes:
Au couchant, ſur la nue oppoſée au ſoleil,
Iris de ſept couleurs orne ſon front vermeil:

L'Auſter, qui fond la neige & renverſe les chênes,
Des nuages obſcurs rompt les liquides chaînes.
Combat les aquilons, & ſoulevant les eaux,
A vingt degrés au nord emporte nos vaiſſeaux.
Tandis que Mathéos obſervoit l'œil du monde,
Enlevé par les vents il eſt plongé dans l'onde :
L'Amiral en frémit ; & dans l'affreux moment
Qu'il croyoit l'arracher au perfide élément,
Le ciel & les enfers unirent leur tonnerre :
Telle que Mars lançant les foudres de la guerre,
A coups précipités romps les murs ébranlés,
La foudre au ſein des mers tombe à coups redoublés ;
Et l'éclair, dont la nuit fait briller la lumiere,
D'un ſpectacle inoui ſurprend l'œil qu'il éclaire.
Le Pollux, qui portoit l'appareil des combats,
Frappé du feu des Cieux, ſe briſe en mille éclats :
De chaque bouche à feu le coup part & réſonne.
En vain des cris plaintifs percent le Ciel qui tonne,
Par le ſoufre embraſé portés au haut des airs
Les nochers comme un trait retombent dans les mers.
L'un ſur un fer aigu dans ſa châte s'immole ;
L'autre au ſein de la flamme eſt plongé par Eole ;
Le malheureux Nuguez, le guide du vaiſſeau,
Aux yeux de l'Amiral tombe & meurt ſur l'Argo.

Le Génois, qu'un courant éloignoit de ſa flotte,
Porté ſur des écueils, ſans voile & ſans pilote,
Songe moins à ſes maux qu'au bien de l'univers.
Il grave en peu de traits ſes ſuccès, ſes revers,
Et couvre ce tréſor d'un bois flottant 7 dans l'onde:
Son eſpoir eſt qu'un jour, pour éclairer le monde,
Vers l'Europe le ſort propice aux matelots
Rendra dans leurs filets ces précieux dépôts.
Pendant ces ſoins, l'Argo ſe briſe, & ſur la plage
Laiſſe notre héros ſe ſauver à la nage.
Cet Ulyſſe nouveau ceint de ſon fer vangeur,
Une arquebuſe en main, fend la vague en fureur;
Du débris de ſes mâts ſaiſit l'appui fragile,
Et combattant la mort lui montre un front tranquille.
Dans ſes efforts, dont l'art rompt les flots inconſtants,
Souvent les aquilons le livrent aux autans:
Il en brave les coups; l'Ange qui le ſeconde
Le porte vers la terre, & lui montre ſur l'onde
Dix de ſes compagnons prêts à gagner le port:
Une grêle de traits en défendoit l'abord.
Au bruit retentiſſant du Pollux mis en cendre,
L'Indien vers les mers s'empreſſe de deſcendre,

7. Colomb enferma les Mémoires de ſes découvertes & de ſa navigation dans un barril, pour le jetter dans la mer, s'il périſſoit. *Charlev.* tom. I, p. 102.

Accourt au bord des eaux, y replonge un nocher
Qui, pour ſauver ſes jours, embraſſoit un rocher.
L'un périt par un dard qu'il fuyoit à la nage;
Briſé par les écueils, l'autre meurt au rivage.
A ce ſpectacle affreux l'Amiral conſterné,
Abandonnoit au Ciel ſon ſort infortuné;
L'Eternel, dont le bras eſt toujours ſa reſſource,
Du flot qui l'entraînoit précipite la courſe.
Malgré les Indiens armés de javelots,
Au port qu'ils entouroient arrive le héros.
Sa main, par le danger aux combats ranimée,
Lance des traits de feu contre la troupe armée;
L'éclair, que la mort ſuit où le coup a porté,
Diſperſe en un inſtant ce peuple épouvanté:
Ainſi l'hôte des airs qu'un chaſſeur intimide
Au bruit du plomb mortel prend un eſſor rapide,
S'égare, & plein d'effroi vole aux lointains climats.
Tandis que l'Indien fuyoit devant ſes pas,
Colomb de ſes guerriers échappés du naufrage,
Par ces mots conſolants réchauffe le courage.

Songez que l'Eternel, qui prit ſoin de nos jours,
Doit dans tous nos revers nous prêter ſon ſecours:
Dieu puiſſant! pourſuit-il, tu remplis tes oracles:
Ma troupe, dont la voix célebre tes miracles,

N'a point ici d'autels où t'offrir ſon encens :
Mais la terre eſt ton temple, & tes regards perçants
Embraſſent l'univers que ton pouvoir gouverne ;
Ces gazons, où mon front à tes pieds ſe proſterne,
Sont ainſi que les cieux l'ouvrage de tes mains :
Répands-y tes bienfaits ſur ces nouveaux humains.
Pardonne les erreurs qu'y ſema l'ignorance ;
Que ton culte en ces lieux prenne à jamais naiſſance.
Le peu de mes nochers que tu ſauvas des mers
Peut-il à m'obéir forcer cet univers ?
A toi ſeul j'ai recours.... Dieu couronna ſon zele :
Sous ſes ordres les ſiens marchoient d'un pas fidele ;
Bientôt leur confiance a le prix deſiré.
Des roſeaux, qui formoient un toît bas & ſerré [8],
Offrent à leurs ſouhaits le repas d'un Sauvage,
Que loin d'eux la terreur emportoit à la nage :

8. Ces Inſulaires, pour former leurs maiſons, plantoient en terre des pieux en rond, placés à quatre ou cinq pas de diſtance, & étendoient deſſus des pieces de bois plattes, ſur leſquelles étoient appuyées de longues perches, dont la pointe en ſe joignant par le haut, formoit un toît en figure de cône, ſur lequel ils attachoient des roſeaux & des feuilles de palmier, liés avec une eſpece de filaſſe, forte & incorruptible. Ces cabanes réſiſtoient aux ouragans fréquents dans l'iſle de S. Domingue. *Charlev.* tom. I, pag. 51.

Des paons, des lamentins, du maïs, des coris 9,
Etoient de ces climats les aliments chéris :
Là, ces ruſtiques mets, qu'en Europe on ignore,
L'Eſpagnol affamé ſans crainte les dévore.
Le ſoir vint : les oiſeaux déjà cherchoient les bois,
Les tigres leur tanniere, & les humains leurs toits :
Nos voyageurs, ſurpris que leur réduit champêtre
Au lever de la nuit demeure encor ſans maître,
Du ſommeil, dont le baume aſſoupit les douleurs,
Après tant de travaux goûterent les douceurs.
L'effroi voudroit en vain en éloigner les charmes,
La fatigue s'endort au milieu des alarmes ;
Mais, dès que le Génois ſent le frais du matin :
Chers compagnons, dit-il, voyons ſi le deſtin
Nous a ſeuls ſur ces bords réchappés du naufrage ?
Ils franchiſſent les monts, & découvrant la plage,
Leurs yeux dans l'horiſon ne virent d'autres mâts
Que ceux que l'aquilon rompit en mille éclats.
Dans leurs eſprits frappés d'une terreur ſecrette,
Tant de nochers perdus, que leur douleur regrette,
Leur rappellent le jour où le Ciel obſcurci

9. Eſpece de lapin que mangeoient les peuples de S. Domingue. Ils ſe nourriſſoient auſſi de ſinges, de perroquets, de lézards, & d'autres animaux dont les Européens auroient horreur. *Charlevoix*, tom. I, p. 35.

Egara ſur les mers le Pontife & Fieſqui :
Du paſſé, du préſent, de tous les maux enſemble,
A leurs yeux attendris le tableau ſe raſſemble.
Du reſte de la flotte ignorant le deſtin,
Ils cherchoient à fixer leur eſprit incertain.
Quel charme en eſt vainqueur ! Un céleſte génie
Vient ranimer leur foi par la crainte affoiblie ;
Son vol, qui dans les airs a le parfum des fleurs,
Vers ce brillant objet entraîne tous les cœurs.
Du flambeau de l'eſpoir (des mortels la reſſource)
Un Ange veut, ſans doute, éclairer notre courſe,
S'écria l'Amiral. L'immortel, à ces mots,
Comme un jeune paſteur rejoint par ſes troupeaux,
Marche, & nos voyageurs le ſuivent aux montagnes.
Tout les charme à l'aſpect de ces riches campagnes :
On n'y voit point d'humains par un travail cruel
Arracher à la terre un tribut annuel :
Ni Cérès [10] ni Bacchus n'habitent ces contrées ;
Les boſquets, dont ſans art les plaines ſont parées,
Des rayons du midi tempèrent les ardeurs.
La nature aux beſoins meſurant ſes faveurs,
Dans ces climats brûlants n'eſt jamais ſans feuillage.

[10]. Le Froment & la Vigne étoient inconnus à l'Amérique, avant qu'on y en eût porté d'Europe.

Les Caſtillans laſſés en chériſſent l'ombrage :
Tous les dons de Pomone y préviennent leurs vœux ;
Mais le ſommeil leur peint, dans un ſonge orageux,
Les nochers qu'ils cherchoient prêts à perdre la vie :
D'un réveil inquiet leur frayeur eſt ſuivie,
Ils courent vers les mers, & penſent chaque jour
Voir aborder leur flotte en ce nouveau ſéjour.

Ces guerriers ſans défenſe erroient d'un pas timide.
Touché de leurs ſoupirs, l'Archange qui les guide
Leur applanit les monts ; & vers le bord des flots,
Comme un phare éclatant, attire le héros.
Il court à ce flambeau ; tout charme ſon attente :
La mer qu'il deſiroit à ſes yeux ſe préſente,
Du ſommet d'un rocher il voit ſa flotte au port.
L'art dépeint aiſément l'homme outragé du ſort ;
Des larmes, des ſanglots nous expriment ſes plaintes ;
Mais la félicité paroît ſous mille empreintes :
Le trouble, les éclats, les tranſports par accès,
Même les pleurs de joie, en peignent mal l'excès.
Dans ce charme, où l'eſprit ne voit rien qu'il redoute,
Chacun ſe trouve au port ſans en ſavoir la route :
Tous les chefs de la flotte entourent l'Amiral,
L'un lui peint ſon bonheur, l'autre ſon ſort fatal ;
Et dans l'enchantement que ſa préſence inſpire,

L'orgueilleux Ximénès ſeul en ſecret ſoupire.
Dès que notre héros retrouva Marcouſſy,
Le courroux des deſtins lui parut adouci.
C'étoit l'heure où des monts Phébus peint les deux faces.
Des fougueux bataillons qui marchoient ſur ſes traces
Le Génois fixe ainſi le deſir inconſtant.

Vaillants Ibériens, quand je ſonge à l'inſtant
Qui vit fondre ſur nous tous les malheurs enſemble,
Et que j'admire enfin le ſort qui nous raſſemble,
Je reconnois le Dieu qui conduit nos projets :
En vain l'enfer armé combattroit ſes décrets,
La palme eſt en nos mains; mais penſez que la gloire
Eſt le prix de la paix plus que de la victoire.
Le Dieu de la concorde auroit-il ſur les mers
Expoſé ſes guerriers aux maux qu'ils ont ſoufferts,
Pour voir la foi dans l'Inde apporter le carnage?
Non; il veut ſans combats ſoumettre ce rivage :
Cherchons par la douceur à faire aimer ſes loix.
D'un peuple bienfaiſant ſi nous bleſſions les droits,
Notre nombre contr'eux auroit peine à ſuffire.
Que l'union des cœurs nous donne ici l'empire.
Amis, un ſeul parti peut remplir nos projets :
Raſſemblons-nous; oſons traverſer ces forêts,
Y chercher un aſyle, & gagner les Sauvages

Par l'attrait des vertus qu'ignorent ces rivages.
J'atteſte ici le Ciel attentif à ma voix,
Que vos ſeuls intérêts y dicteront mes loix.

Ainſi parla Colomb : ſurs de ſa prévoyance,
Ses guerriers ſur ſes pas marchent en aſſurance.
Pizarre & Margarit tirent de leurs vaiſſeaux
Les courſiers échappés à la fureur des eaux.
Des dogues qu'aux combats exerça l'Angleterre,
A la voix de Morgant, s'animent à la guerre :
De l'appareil de Mars Mendez ſuit le convoi.
Garder la flotte au port d'Alvarez eſt l'emploi.
Tous invoquent les Cieux, l'un tremble, l'autre eſpere :
On éleve un trophée en l'honneur de l'Ibere :
Et d'un commun accord, Eſpagnole [11] eſt le nom
De cette Iſle, où le ſort conduit notre Jaſon.

Du rivage il s'éloigne, & cherche une retraite.
Au front de ſon armée, aidé de l'interprête,
Vers d'immenſes forêts il ſuit ſes étendards.

11. Colomb aborda à un Cap de l'Iſle Hayti qu'il nomma *Eſpagnole*, & donna au Cap le nom de *S. Nicolas*, qu'il conſerve encore. Il eſt ſitué à la pointe de l'Iſle du côté de l'Oueſt. *Charlev.* tom. I, pag. 90.

Si des bois où ſa troupe affronte les hazards
Le flambeau de la nuit ne peut percer l'ombrage,
Mille inſectes luiſants [12] ornent ce lieu ſauvage,
L'éclairent, & dans l'ombre ont l'éclat & les feux
Des lampes qui le ſoir embelliſſent nos jeux.

Ce ſpectacle imprévu fuit avec les étoiles.
Dès qu'au lever du jour la nuit plia ſes voiles,
Au pied d'un bananier, un dieu des Indiens
Sous les traits d'un ſerpent s'offre aux Ibériens.
Le ſang des vils humains qu'à ſon culte on immole
Arroſe les autels où regne cette idole,
Et des femmes en pleurs y portent leur encens.
Au bruit de nos guerriers leur vol, leurs cris perçants
Imitent les oiſeaux fuyant l'aigle rapide.
L'Eſpagnol les pourſuit, joint la troupe timide,

12. Le Ver luiſant des Antilles eſt une eſpece d'Eſcarbot plus petit qu'un Moineau. Outre les deux yeux de la tête, il en a deux ſous les aîles qui jettent auſſi une très grande lumiere. C'eſt le plus beau phoſphore vivant qui ſoit dans la nature. On voyage, on lit à la clarté qu'il répand. Les Eſpagnols, en ſe les attachant aux pieds & aux mains, s'en ſervoient la nuit pour la chaſſe & la pêche. On prétend que cette lumiere brillante vient d'une humeur qui produit le même effet ſur les mains & le viſage, quand on s'en eſt frotté. *Charlevoix*, tom. I, pag. 32.

En bannit par ſes dons [13] la crainte du danger :
A l'inſtant ces beautés, pour vanter l'étranger,
Ont de la renommée & l'ardeur & l'organe :
Leurs récits répétés de cabane en cabane,
Exagérant toujours & le bien & le mal,
Aux Vieillards Indiens font craindre un ſort fatal :
D'un deſir curieux la jeuneſſe enflammée,
Brûle de rencontrer cette étonnante armée :
Chacun quitte ſes toits, & demande en tous lieux
Les êtres ſurprenants qu'on a peint à ſes yeux.

Cependant loin des bois le héros ſuit ſa courſe,
D'une fumée épaiſſe examine la ſource,
Avance, & vers les monts cherche un champ habité.
Sur des ſables mouvants, où l'ardeur de l'été
Répand autant de feux qu'aux deſerts de l'Afrique,
Surpris il n'apperçoit nul aſyle ruſtique.
Là, les vents à l'aurore enlevant ſa fraicheur,
Du ſouffle de Vulcain ont la brûlante ardeur ;

13. Colomb, à ſon arrivée à S. Domingue, prit une Indienne, la revêtit de beaux habits, lui donna des bijoux, & la renvoya avec ſes compagnes. Cette action de généroſité lui gagna la confiance des habitants. Le Cacique Goacanaric, à qui on en fit le rapport, vint voir Colomb, lui apporta de l'or & lui rendit de grands ſervices. *Charlevoix*, tom. I, pag. 90. & 95.

Les feux de Procyon [14] à nos moiſſons utiles
Font germer des venins, engendrent des reptiles:
Pour vanger Iſraël quand Dieu punit Memphis,
Moins d'inſectes nuiſoient aux peuples d'Oſiris.
Ces champs où, dans l'oubli de ſa démarche fiere,
Le courſier Eſpagnol courbe ſa tête altiere,
N'offrent à ſes deſirs qu'un aride gazon:
Pour éteindre ſa ſoif la meute d'Albion [15]
En vain ſur les rochers cherche une eau jailliſſante.
Des éleves de Mars la plainte eſt menaçante:
Par leur voix, que l'envie aigrit de ſes poiſons,
Ce murmure effrayant ſort de nos bataillons.
Avant que ce Génois ait, par ſa folle audace,
De ſes Ibériens anéanti la race,
Cette nuit Ximénès nous promet ſon trépas.
L'Amiral, qui pour lui craint peu ces attentats,
En frémit pour les ſiens; & ce ſoin qui l'enflamme,
D'un complot qui les perd cherche à couper la trame.
Il ſavoit que l'envie, à ſoi-même en horreur,
De l'objet qu'elle attaque honore la valeur,
Qu'à l'œil qui la demaſque elle offre un front timide;
Il en brave les traits: tel qu'un roc intrepide,

14. La Canicule.
15. Voyez la Remarque 6. du troiſieme Chant.

Pour protéger les champs ſe livre aux coups des flots:
Vers le monſtre voilé s'avance le héros :
Des chefs de ſon armée il calme ainſi l'audace.

Illuſtres Caſtillans, dont la voix me menace,
D'où provient la terreur qui trouble vos regards ?
Entreprendre un projet ſans peſer les hazards,
D'un vulgaire génie annonce l'imprudence :
Craindre des maux prévus eſt manquer de conſtance.
Quoi ! des ſoldats vainqueurs de la foudre & des vents
Redoutent du ſoleil les rayons trop ardents ?
J'apprends que pluſieurs chefs, laſſés par les obſtacles,
Pour rejoindre l'Europe eſperent des miracles :
Si quelqu'un parmi vous préfere le repos
Aux travaux où l'honneur appelle les héros,
Au gré de ſes deſirs qu'il vogue vers l'Ibere :
Dans nos ſoins glorieux quiconque perſevere,
Si d'un plus digne chef il veut ſuivre les pas,
Mon bras, choiſi du Ciel pour guider vos combats,
En ſaura mieux fléchir ſous le ſceptre d'un autre :
Je vous rends un pouvoir que je ſoumets au vôtre.
Pour balancer ici de ſi grands intérêts,
Qu'à haute voix chacun explique ſes projets,
Me nomme un ſucceſſeur, & blâme ma conduite.
Il dit ; ce ton ſoumis, dont l'armée eſt ſéduite,

Arrache à tous les cœurs ces mots redits cent fois ;
Sage Colomb, toi seul dois nous donner des loix.
Le remords, qui souvent punit avant le crime,
Fit tomber le poignard aux pieds de la victime :
Ximénès 16 au héros avoua ses forfaits ;
Tout cede ; & le Génois vangé par ses bienfaits,
Enchaine la discorde, assujettit l'envie ;
Loin de lui, dans l'enfer, ces serpents en furie
Détestent ses succès, poussent de vains soupirs,
Et de leur cœur pervers dévorent les desirs.
Tels, que dans le désert marchoit l'Israélite,
Nos guerriers délivrés des monstres du Cocyte,
A la voix de leur chef poursuivoient leurs travaux,
D'un marais à leurs yeux sortent mille roseaux 17
Remplis d'un suc exquis qui, dans leur soif funeste,
Pour ces nouveaux Hébreux fut la manne céleste.
En ce moment propice, un peuple d'Indiens
D'un fertile terrein leur apporte les biens ;
Et tel qu'un doux zéphir qui vient après l'orage,
De nos Ibériens ranime le courage.

16. Roldan, dit Ximénès, forma plusieurs complots contre Colomb. *Charlevoix*, tom. I, pag. 154. & suiv.

17. Les voyageurs rapportent qu'on trouve vers la Ligne des roseaux pleins d'une eau nourrissante qui appaise la faim & la soif.

Sous

Sous le nom de Cacique [18] un Roi nud, basané,
Porté sur un tissu que l'or avoit orné [19],
D'un panache éclatant se couronnoit la tête.
Aux pieds du Viceroi ce Monarque s'arrête,
Lui fait don d'un Carquois, & prononce ces mots:
J'entends de tes bienfaits retentir nos échos;
Mes femmes, près d'un temple, en proie à ta puissance,
Loin d'en sentir le poids, m'ont vanté ta clémence,
Mon cœur reconnoissant te doit leur liberté:
Ne pourrois-je servir à ta félicité?
Qu'en ces heureux vallons Canaric soit ton guide,
L'effroi que tu répands n'a rien qui m'intimide:
Non, ton être divin ne peut nuire aux mortels;
Leur sang en vain pour toi rougiroit nos autels.
Comme un Dieu bienfaisant, des fleurs reçois l'essence;

18. Noms que les Indiens donnoient à leurs Chefs ou Souverains.

19. Un Hamac, espece de linceul de gros fil de coton de six à sept pieds en quarré, qu'on attache à deux arbres en campagne, ou à deux crochets dans la maison, pour se coucher. Avec cette espece de lit, on n'a besoin ni de matelas ni de couvertures. On attache aussi aux extrémités d'un long bâton le cordon qui sert à soutenir le Hamac, quand on veut se faire porter dedans par des Esclaves, sur les épaules desquels ce bâton est appuyé.

Si parmi les humains tes jours ont pris naiſſance,
Viens, jouis des moiſſons que t'offrent ces climats
Et dis-moi quel deſtin y conduiſit tes pas.

Fin du cinquieme Chant.

ARGUMENT

DU

SIXIEME CHANT.

Discours de Colomb à l'Indien. Réponse du Cacique. Hymne de son Chantre. Les Sauvages visitent les vaisseaux Européens. Leur épouvante au bruit du canon. Les dons des Espagnols les rassurent. L'Avarice sort des Enfers pour exciter les Castillans au pillage. Colomb apprend leurs violences. Obligé de combattre les Indiens armés, il renvoie les prisonniers avec des présents. La famine désole son camp. Vascona, Reine d'une partie de cette Isle, envoie inviter Colomb de la venir voir. Description de son palais, de sa parure, des festins & des jeux dont elle amuse l'Amiral. Vascona lui offre sa main & sa couronne. Refus de Colomb. La Reine irritée s'apprête à la vengeance.

LA COLOMBIADE.

SIXIEME CHANT.

O Vous, dont l'ame tendre à mon ſort s'intéreſſe,
Jeune Roi, dit Colomb, croyez que la ſageſſe,
Pour le bien des humains, m'a conduit dans vos champs.
Au bords où le ſoleil vous peint ſes feux naiſſants,
Du Prince que je ſers tout vante la puiſſance;
Le ſeul Etre éternel eſt le Dieu qu'il encenſe :
De ſon culte ſacré j'apporte ici les loix.
Ferdinand, dont l'armée obéit à ma voix,

Oſant ſous ſes vaiſſeaux aſſujettir les ondes,
Vous offre d'échanger les tréſors des deux Mondes.
Pour garant de ſa foi, recevez par mes mains
Ce nectar dont le charme anime nos feſtins :
Il dévoile les cœurs, en découvre les vices,
Et des traités de paix fait ſouvent les prémices.
Puiſſe-t-il dans vos jeux nourrir par les plaiſirs,
Le penchant qui vous porte à remplir mes deſirs.
De vos mœurs, de vos loix daignerez-vous m'inſtruire,
M'apprendre vos deſtins, le nom de cet Empire,
Et par quels dons mon cœur peut payer vos bienfaits ?

Tes deſirs curieux vont être ſatisfaits,
Répondit l'Indien. Ces lieux ſous ma puiſſance
S'étendent, vers le nord, aux bords d'une iſle immenſe.
De ſon ſein eſcarpé ſortent mille ruiſſeaux,
Auſſi prompts dans leur cours qu'un jeune eſſain d'oiſeaux,
Qui du nid maternel fuit à jamais l'aſyle.
La mer reçoit ces eaux : & cette iſle fertile
Eſt, ſous le nom d'Hayti [1], ſoumiſe à divers Rois.

1. l'Iſle de S. Domingue, nommée Hayti par les Indiens, étoit partagée entre ſix Souverains, nommés Caciques, ſavoir Goacanaric, Guarionex, Macatex, Coanabo, Cibao & Anacona ſa ſœur, qui avoient d'autres tributaires. *Charlevoix*, tom. I, pag. 61.

La bonne foi du peuple y fait l'appui des loix.
De nos jeunes guerriers, ardents & ſans alarmes,
L'adreſſe & la valeur ſont les plus fortes armes.
Le conſeil des vieillards les dirige aux combats.
Les arbres ſont leurs toits ; l'air chaud de ces climats
Nous ſert du vêtement qui te met à la gêne.
Ce peuple belliqueux, qu'à ton ſecours j'amene,
Vit ſans beſoin des biens d'un rivage étranger,
Et, content de ſes Dieux, n'en veut jamais changer.
A tant de nations un ſeul ne peut ſuffire.

Il dit, & l'Amiral, que l'éloquence inſpire,
Combat avec ſuccès l'erreur de l'Indien ;
Un chantre vint troubler cet utile entretien.
Nouveau Démodocus [2], s'il chante un autre Ulyſſe,
Ignorant les neuf Sœurs, ſon art eſt ſon caprice ;
Dans ſes bizarres tons il dépeint au Génois
Les héros du pays, leur culte, leurs exploits,
Et ces accents ainſi s'adreſſent au Cacique.
Daigne écouter mes chants, Prince : cette Hymne antique
M'apprit de nos climats les faſtes éclatants.

2. Démodocus, Chantre de la Cour d'Alcinoüs, Roi de l'Iſle de Corcyre. *Odyſſée*. Liv. VIII.

Sous ſon voile étoilé la Nuit, fille du Temps,
Jadis charma le Dieu qui répand la lumiere.
Vers cette beauté ſombre il preſſoit ſa carriere.
Elle fuit, il la ſuit, & croit par ſon ardeur
De l'objet de ſa flamme animer la froideur :
Vains efforts ! dès qu'aux cieux naît ſa clarté féconde,
La nuit vers le couchant court ſe plonger dans l'onde ;
Le ſoleil irrité d'un refus ſi conſtant,
De ravir la Déeſſe un jour ſaiſit l'inſtant.
Voilé du crépuſcule, il la rendit ſenſible.
Cet hymen produiſit une race invincible,
Un peuple de démons qui ſoumit nos climats.
Ces déités ſouvent ſe livroient des combats ;
Leur culte fut détruit. A des Dieux plus propices,
Nos Prêtres enchanteurs [3] offrent des ſacrifices :
Ces devins m'ont tranſmis que, dès mes premiers ans,
Le ſort qui fit la terre, organiſa ſes ſens :

3. Les Prêtres Indiens, que ces peuples ſuperſtitieux croyoient Magiciens, Prophêtes & Médecins, leur perſuadoient qu'ils avoient de fréquents entretiens avec les Démons : ils leur donnoient les idées les plus bizarres ſur la génération des Dieux ou Zémès, & ſur la création du Monde. Les Annales du Pays ſe tranſmettoient de pere en fils par des chanſons, ces Inſulaires n'ayant ni écriture ni rien qui y ſuppléât. Voyez *Charlevoix*, tom. I, pag. 38, 54 & 57.

Les fleuves ſont le ſang qui circule en ſes veines ;
Pour l'animer, les vents lui prêtent leurs haleines ;
Ses os ſont les rochers, ſes fibres les métaux ;
Les forêts ſes cheveux, & ſa voix les échos :
Par le feu des Volcans, ſes entrailles fertiles,
De mille êtres divers remplirent ſes aſyles,
L'un ſe cache en ſon ſein, l'autre ſort de ſes flancs.
Tout ſe nourrit des fruits qu'elle engendre en tout temps,
Ses enfants tour à tour terminent leur carriere ;
Une race s'éteint, l'autre voit la lumiere ;
Et l'aſtre dont la terre emprunte le flambeau,
Toujours pour ſes appas brûle d'un feu nouveau :
Leurs naiſſantes ardeurs, (l'antiquité l'aſſure),
De Nymphes, de Géants peuplerent la nature.
De ces premiers humains naquirent vos aïeux.
Leurs mânes à mon gré font expliquer les Dieux ;
Je puis, par leur ſecours, conſerver ta jeuneſſe.
Quand des femmes ſans nombre en enchantent l'ivreſſe,
La ſeule Vaſcona mépriſe tes ardeurs ;
Si cette fiere Reine aſſervit tous les cœurs,
Qu'aux combats ta valeur s'arme pour la vengeance ;
Ton trône en ces climats ne craint que ſa puiſſance,
Contr'elle de mon art je t'offre le ſecours.

De ces chants Canaric interrompant le cours,

Dans les dons de Bacchus trouve un feu qui l'agite ;
La voix du Coryphée à la danſe l'excite.
Dans l'ivreſſe des jeux qu'il voit prêts à finir
Les vaiſſeaux Caſtillans frappent ſon ſouvenir ;
Les admirer de près eſt ſa plus chere envie ;
Par ſes hôtes bientôt ſon attente eſt remplie :
Vers ſa flotte à grands pas l'Amiral le conduit ;
Et feignant d'honorer le Prince qui le ſuit,
Il veut aux Indiens paroître formidable.
De cent bouches d'airain ſort un bruit effroyable ;
Le ſoufre, par ſon ordre, éclate au ſein des airs ;
Les habitants des eaux s'enfoncent dans les mers ;
Le Sauvage étonné touche du front la terre ;
L'hôte des bois, qui croit entendre le tonnerre,
Rend des cris de terreur nouveaux aux Caſtillans ;
A ſes enfants la mere ouvre ſes bras tremblants.
Le Monarque Indien, dans ſa fermeté feinte,
D'un ſi terrible honneur diſſimulant la crainte,
Eſt tel qu'au Mont Oreb l'Hébreu ſaiſi d'effroi,
Quand au feu des éclairs Dieu lui dicta ſa loi.
Bientôt de ce Cacique on calme les alarmes ;
Des raretés d'Europe il admire les charmes :
L'or, qu'il donnoit pour prix d'un vaſe de criſtal,
Payoit mal à ſon gré les dons de l'Amiral.
Dans le raviſſement de ces préſents frivoles,

L'Américain qui court en parer ſes idoles
Eſt de l'opinion un exemple frappant.
Les tréſors que l'orgueil ici cherche en rampant,
Brilloient d'un vil éclat aux yeux de ces ſauvages ;
L'Ibérien ſurpris, admirant tant de ſages,
Loin de prendre leurs mœurs, en trouble le repos.
Tandis que Canaric occupoit le Héros,
Teule, *Boïn*, démons qu'en cet autre hémiſphere
L'erreur éleve au rang des Dieux qu'on y révere,
S'arment pour ſoutenir leurs autels chancelants.
Par un dernier effort contre les Caſtillans,
Ils gagnent l'ennemi qui peut ſeul les détruire.
L'avarice eſt ſon nom : ce monſtre ardent à nuire,
Qui fuit les biens réels pour un eſpoir trompeur,
Pourſuivi de la faim, guidé par la terreur,
Chez les Dieux du Tartare arrêtoit ſa carriere
Quand ſon front deſſéché ſourit à leur priere.

O toi, qui pris naiſſance au partage des biens,
L'Orient doit-il ſeul gémir ſous tes liens ?
Tu fis languir Jaſon [4] ſur les flots du Boſphore :

4. Le Chef des Argonautes.

Par toi Polymneſtor [5] immola Polydore :
Aux lieux qui t'encenſoient ſous le nom de Plutus,
Tu vainquis Danaë [6], tu corrompis Créſus [7] :
Dans un Monde nouveau, viens protéger nos armes.
Si jadis nous oſions y régner ſans tes charmes,
Malgré cet attentat, pour calmer tes ſoupirs,
Viens aux ſources de l'or aſſouvir tes deſirs.

Ainſi les dieux de l'Inde imploroient l'Avarice.
Ce ſquélette à leurs vœux prête ſon vol propice ;
Les vices, la diſcorde attachés à ſes pas,
Par-tout où les conduit la fureur des combats,

5. Polymneſtor, Roi de Thrace, à qui Priam avoit confié, pendant la guerre de Troye, ſon fils Polydore avec beaucoup de richeſſes, le maſſacra pour jouir de ſes tréſors.

6. Danaë, fille d'Acriſe Roi d'Argos, fut enfermée dans une tour par ſon pere, pour éviter de périr par la main de ſon petit fils, ainſi qu'il lui avoit été prédit. Jupiter, qui en devint amoureux, deſcendit dans cette tour métamorphoſé en pluie d'or. Il en eut Perſée qui dans la ſuite tua Acriſe.

7. Créſus, Roi de Lydie, célebre par d'immenſes richeſſes qui lui ſuſciterent de puiſſants ennemis. Il fut vaincu, pris priſonnier par Cyrus, & expoſé ſur un bûcher ; mais cette ſentence de Solon, qu'il repeta dans cette ſituation, lui ſauva la vie. *Il ne faut pas eſtimer ſon bonheur par la vie préſente, mais par ſa fin.* Solon.

Laiſſent des traits d'horreur ; comme on voit ſur la terre,
Dans les lieux foudroyés, les traces du tonnerre.

Quand le démon de l'or, pour la premiere fois,
Aux bords Américains fit entendre ſa voix,
A ces ſons inconnus chez ce peuple ſauvage,
Tout fuit ; mais l'Eſpagnol lui rend un vil hommage.
Nos guerriers oubliant l'ordre de l'Amiral,
Leurs projets, le ciel même, & l'abyme infernal,
Des richeſſes de l'Indé ont une ſoif ardente.
L'eſpoir de poſſéder les tréſors qu'elle enfante,
De leur cœur nuit & jour enflamme les deſirs :
D'avance ils jouiſſoient de tous les faux plaiſirs
Dont le ſort de Plutus flatte l'œil qui l'envie :
Et des loups affamés imitant la furie,
Ils courent dévorer de paiſibles agneaux.
L'Indien, pourſuivi ſous ſes toîts de roſeaux,
Se voit ravir ſes biens, ſes femmes, ſes idoles :
L'or n'étale à ſes yeux que des attraits frivoles,
Il le livre aux vainqueurs ; mais ſes dieux outragés,
Ses nœuds d'hymen rompus veulent être vengés :
Pour reprendre une Hélene à ſon amour ravie,
Plus d'un époux périt, ou l'arrache à la vie.
Chez le peuple Eſpagnol plongé dans mille excès,
Le remords, la pitié ne trouvent plus d'accès ;

La pudeur l'abandonne ; & ma main ſe refuſe
A peindre les horreurs dont l'univers l'accuſe.
Les malheureux objets de tant de cruautés,
Sur les plus hauts rochers par la crainte emportés,
Penſent enfin que l'or [8] eſt le Dieu d'Ibérie.
Pour ſe debarraſſer d'un métal qu'elle envie,
L'Indien ſans regrets le plonge dans les mers.
Loin du trouble & des maux qu'enfantent les enfers,
Du nouveau Monde en pleurs la paix fuit les rivages.
Une juſte vengeance arme tous les Sauvages ;
Et le bruit des combats, dont Colomb eſt ſurpris,
Contre les Caſtillans irrite ſes eſprits.
Leur Reine [9], dont la loi vient d'un Dieu qui pardonne,
Rendoit notre héros ennemi de Bellone :
Obligé de combattre, il court braver la mort,
Quitte le Roi de l'Inde, en obtient un renfort,
Et vole aux Caſtillans tel qu'un brillant nuage
Où le ſoleil s'apprête à diſſiper l'orage.
Le trépas, la terreur qui devance ſes pas,
Des Caciques bientôt diſperſent les ſoldats ;
Mais dans l'horreur qui ſuit cette troupe égarée,
De l'Amiral vainqueur leur perte eſt ignorée.

8. Hiſt. des Voyages, tom. XII, pag. 173.

9. Iſabelle de Caſtille, femme de Ferdinand.

Pour ravir à ſa gloire un triomphe nouveau,
Sous le ſable à leurs morts ils creuſent un tombeau.
Ramenés au combat par une audace folle,
Ils reſſemblent aux flots agités par Eole.
S'ils ſuccombent, les bois ſauvent leurs bataillons.
Quand mille traits lancés au travers des buiſſons,
De nos Européens arrêtoient la pourſuite,
L'Inſulaire caché, dont on preſſoit la fuite,
Sous notre airain tonnant vit tomber ſon rempart,
Comme un mont ſablonneux que la main du hazard
Eleve au bord des mers, & ſe plaît à détruire.
Pour obtenir la paix où le héros aſpire,
Il prodigue les dons, & rend la liberté
Aux captifs dont ſon bras enchaînoit la fierté.
Si mon peuple, dit-il, rendit le vôtre eſclave,
Vous voyez qu'il pardonne à l'ennemi qu'il brave.

Cet effort généreux, nouveau dans ces climats,
Au gré de l'Amiral ſuſpendit les combats.
L'aurore; à ſon lever, vit un corps d'Inſulaires,
Des fruits du Bananier [10] affouvir les Iberes.
Si ces biens pour un temps appaiſent les vainqueurs,
Bientôt la ſoif de l'or ranime leurs fureurs;

10. Voyez la remarque 43 du premier Chant.

Et l'Indien craintif, leur cachant ſa retraite,
Au milieu des tréſors les livre à la diſette.
Nul ſecours, nul eſpoir ne ſoulagent leurs maux.
Ces conquérants, nourris des plus vils animaux,
Dévorent les gazons; &, dans leur épouvante,
Le ſommeil, qui les fuit, rend leur faim plus ardente.
Margarit généreux en ce commun danger,
Rend aux airs deux ramiers [11] qu'il ne peut partager.
Vainement Ojeda [12] trouve un nouveau Pactole [13],
Par ſes dons un moment le ſoldat ſe conſole;
Mais le beſoin, ſans ceſſe, en déchire le ſein.
L'Eſpagnol chargé d'or, pourſuivi par la faim,
Tel qu'on dépeint Midas dans la ſoif qui le preſſe,
Déteſte des tréſors l'inutile richeſſe.
Quand l'effroi du trépas glace ici tous les cœurs,
Le Génois en péril fuit de vaines terreurs :
Le trouble de ſes ſens naît de ſa prévoyance :

11. Un Indien lui apporta deux tourterelles. Il les reçut & les paya. Je ſuis fâché, dit-il à ſes compagnons, qu'elles ne puiſſent appaiſer la faim de toute ma troupe, & ne puis me réſoudre à les manger ſeul. En achevant ces mots, il redonna la liberté à ces deux oiſeaux. *Charlevoix*, tom. I, pag. 127.

12. Ojeda fut le premier qui découvrit les Mines de Cibao où le Bonique prend ſa ſource. *Id.* pag. 121.

13. Le Pactole, Fleuve de Lydie, dont le ſable étoit d'or. *Pline*, *Strabon*.

Il

Il forme cent projets ; &, rempli d'eſpérance,
Du bras de Canaric il cherche le ſoutien.
A ſa voix Marcouſſy vole au Prince Indien ;
Et l'Ange, qu'aux combats ſuivent les fils du Tage,
Pour domter les revers ranime leur courage.
Vers le couchant leur marche étonne ces climats ;
Tout fuit ; mais Vaſcona [14] Reine & pleine d'appas,
Séduite par l'enfer pour perdre les Iberes,
De ſes champs à leur chef veut ouvrir les frontieres.
Dès ſon cinquieme luſtre un divorce éclatant
Rendoit deux fois ſon cœur à l'hymen inconſtant,
Quand les faits de Colomb, peints par la renommée,
Donnent à ſon orgueil la ſoif d'en être aimée.
Sous les traits d'un mortel trouver un fils des dieux
Qu'un tel eſpoir flattoit ſon cœur ambitieux !
Son frere Cibao, ſoumis à ſa puiſſance,
Vers le camp étranger par ſon ordre s'avance :
Le peuple qui le ſuit ceint de panaches blancs,
(Signe heureux de la paix offerte aux Caſtillans)

14. Vaſcona ou Anacona, Reine de Xaragua, où eſt à préſent Léogane, reçut magnifiquement Colomb. Les feſtins & les jeux durerent trois jours. Trois cents Caciques de ſes vaſſaux honorerent la fête. Les Eſpagnols, pour payer ſes bienfaits, la firent mourir à S. Domingue. *Herrera* & *Charlevoix*, tom. I, pag. 232, *Hiſt. des Voyages*, tom. XII, pag. 65 & 66.

Se proſterne à leurs pieds & de dons les accable.
Sous ce reſpect, qui voile une crainte indomtable,
De loin le chef Sauvage ainſi parle au Génois :

Une Reine qui tient cette Iſle ſous ſes loix,
T'offre ſon alliance, & veut, divin génie,
Couronner les exploits que de toi l'on publie.
Viens dans ſa Cour dont l'art fit un ſejour des dieux.
Pour gage de ſa foi me gardant en ces lieux,
Vas, dis-lui que ſon frere eſt pour elle en ôtage.

Le Chef des Caſtillans étonné du meſſage,
Dans l'état déplorable où l'a réduit le ſort,
Aux vœux de Vaſcona ſe prête ſans effort ;
Joint à ſon interprête, entouré des Iberes,
Dans les bois avec pompe il ſuit les Inſulaires.
Près des femmes l'éclat a ſouvent du crédit.
Colomb prend ce ſecours qu'il s'étoit interdit ;
Il voit que la Princeſſe en connoît la puiſſance.
Des montagnards 15, qu'il joint de diſtance en diſtance,
Plus prompts que ſes courſiers à franchir les déſerts,
Sur leurs bras, tour-à-tour, l'emportent dans les airs.

15. Les Caciques ſe faiſoient porter ſur une eſpece de Palanquin, par des Eſclaves d'une force & d'une vîteſſe extraordinaires.

Du Lac de Xaragua 16 bientôt il voit la ſource.
Sur un côteau voiſin du terme de ſa courſe,
Mille jeunes beautés, que ſuivent des guerriers,
Lui portent à l'envi des branches de palmiers,
L'excitent par leurs chants à joindre la Princeſſe.
Son palais dont l'éclat annonce une déeſſe,
Montre autant de rubis qu'il eſt d'aſtres aux cieux:
Le ſoir, des feux d'encens allumés en ces lieux,
Des plus riches jardins éclairent les ombrages.
L'or en forme les fruits 17, les fleurs & les feuillages;
Et des dons de la terre y peint ſi bien les traits,
Qu'au ciſeau de Germain 18 ces vergers ſemblent faits.
D'un Cirque qui du centre occupe ſeul l'eſpace,
Un ſable étincellant émaille la ſurface;
Là, ſur un trône d'or la Reine, avec ſa cour,
Au milieu de la nuit, a l'éclat d'un beau jour:
Ses cheveux noirs épars, que ſon ſein prend pour voiles,
Par le feu des ſaphirs effacent les étoiles:

16. Le Lac de Xaragua eſt à peu de diſtance du lieu où eſt à préſent Léogane.

17. Les Incas du Pérou ornoient leurs Jardins avec des fleurs, des fruits & des feuillages d'or & d'argent. *Hiſtoire des Incas*, tom. II, pag. 124 & ſuiv.

18. Germain, fameux par la cizelure & la gravure des Ouvrages d'Orfévreries qu'il envoyoit dans toutes les Cours de l'Europe & de l'Aſie, mort en 1754.

D'un plumage incarnat le léger ornement,
En forme de ceinture, eſt ſon ſeul vêtement.
Malgré les traits frappants de ſa noble figure,
Et le ſoin de charmer qui forma ſa parure,
Dans ſon abord farouche on apperçoit que l'art
N'a point dès ſon enfance adouci ſon regard.
Nos teints de lys, chantés par les filles du Pinde,
N'embellirent jamais l'héroïne de l'Inde;
Si d'Hébé, ni de Flore elle n'a les attraits,
Dans ſes yeux pénétrants, où l'amour mit ſes traits,
On lit les grands projets de ſon ame intrépide.
Colomb, la voit, l'admire, & ſent qu'un choix rapide
Le rend à la beauté qui ſeule l'enflamma;
La fiere Reine en vain le diſpute à Zama.
Oui, Zama, diſoit-il, de rivage en rivage,
Pour toujours dans mon cœur j'emporte ton image;
L'eſpoir de te revoir, qui trompe mes deſirs,
Condamne mon amour à d'éternels ſoupirs.
Dans ces tendres regrets (qu'ignoroit l'Amazone)
D'un pas majeſtueux il marche vers ſon Trône:
Et d'un tiſſu brodé des plus riches couleurs,
En prononçant ces mots, lui préſente les fleurs.

A vos ſuprêmes loix, Reine, je viens me rendre.
L'éclat de votre Cour a droit de me ſurprendre;

Et ma reconnoiſſance, égale à vos bienfaits,
Voudroit que le devoir ne m'en bannit jamais.
Quoiqu'ici des tréſors vous ſoyez la déeſſe,
Daignez chérir ces dons, dont l'art fait la richeſſe.

Il dit : la jeune Reine accepte ces préſents :
D'une main, comme aux Dieux, lui préſente l'encens ;
De l'autre, le conduit au feſtin qu'on prépare.
Ta clémence, dit-elle, eſt un tréſor plus rare
Que l'or dont ces climats éblouiſſent les yeux ;
L'éclat de tes vertus annonce un fils des cieux.
Sous les traits d'un mortel goûtes-en les délices.
Le ſoir pour les travaux n'a point d'inſtants propices ;
Quand des eſprits le jour a laſſé les efforts,
Les repas, le ſommeil raniment leurs reſſorts :
Viens tirer de nos fruits l'eſſence la plus pure.

A ces mots, tous les mets qu'enfante la nature,
Sous de vaſtes lambris s'offrent à leurs deſirs :
L'air qu'agite un eſclave [19] y forme des zéphirs :
Autour des murs ſculptés, des ſinges d'or ſans nombre,

19. Dans ces climats où la chaleur eſt exceſſive, on emploie des eſclaves à remuer ſans ceſſe de grands éventails pour rafraîchir l'air, & écarter les inſectes.

De torches de ſantal [20] éclairent la nuit ſombre :
Des chiffres colorés [21] y retracent aux yeux,
Les faits que la Cacique apprit de ſes aïeux :
Et ſur de triples rangs de perles enchaînées [22],
On calcule en chantant ſon regne & ſes années :
Du dos d'une tortue on lui forme un ſopha.
A ſa table, où le goût prend pour nectar l'aca [23],
Des cornes d'animaux par des nymphes remplies,
Verſent aux Eſpagnols des ſucs de fleurs choiſies.
Mais dans ces lieux où l'art & la diverſité
Au plaiſir des feſtins joignoient la nouveauté,
Le Chef des Caſtillans charme ſeul la Princeſſe ;
Elle ſuit ſes regards, l'interroge ſans ceſſe.
Lorſque la nuit parvint au milieu de ſon cours,
Chacun d'un lit mobile [24] emprunte le ſecours ;

20. Bois odoriférant des Indes, qu'on y brûloit de la même maniere que les Anciens allumoient des Pins pour leur ſervir de flambeaux.

21. Les Indiens avoient l'art de conſerver leur Hiſtoire par la Peinture en forme d'Hiérogliphes. *Solis*, Hiſt. du Méxique, tom. I, pag. 163.

22. La maniere de compter des Indiens étoit par le moyen de grains de Mays de diverſes couleurs, enfilés dans des anneaux, dont la combinaiſon leur tenoit lieu de Livres & de Regiſtres. *Hiſt. des Incas*, tom. II, pag. 53.

23. Boiſſon chérie des Indiens. *Hiſt. des Incas*, tom. II, pag. 115.

24. Hamacs. Voyez la Remarque 16 du cinquieme Chant.

On en ſuſpend ſans nombre aux murs d'un long portique.
Au centre, ſous un dais, ſommeille la Cacique :
La garde d'Indiens qui veille à ſon repos,
Par ſon ordre, attentive à ſervir le Héros,
Parfume & rafraichit l'air chaud qui l'environne.

Dès que le Dieu du jour reparut ſur ſon trône,
Tous nos Ibériens, arrachés au ſommeil,
De la troupe ſauvage occupent le réveil.
Le Génois qu'elle appelle, à la ſuivre s'empreſſe :
Sous un bois d'orangers conduit par la Princeſſe,
Il apperçoit un champ entouré de lauriers.
Dans ce cirque Indien plein de jeunes guerriers,
Déjà les combattans, par un prompt ſacrifice,
De leurs bizarres jeux commencent l'exercice.
De la tête & des pieds mille ballons [25] jettés,
S'élevent dans les airs à coups précipités ;
Le prix de qui les lance au ſéjour du tonnerre,
Eſt un ſabre de marbre aiguiſé [26] pour la guerre.

25. Les Indiens avoient une adreſſe ſinguliere à jetter leurs ballons par toutes les parties de leur corps auſſi ſurement qu'avec la main. *Charlev.* tom. I, pag. 39.

26. Les Sauvages aiguiſoient la pierre de maniere qu'elle coupoit auſſi bien que l'acier. Ils en armoient leurs inſtruments pour la guerre, & pour la culture des terres. *Solis*, Hiſt. Méxiq. tom. I, pag. 131.

A diriger leur fleche, exercés par la faim,
Tous du meilleur archer ont le coup d'œil certain:
Et des plus forts lutteurs qu'ait couronné l'Elide,
Deux amants de la Reine ont l'adreſſe intrépide.
A ſes yeux Macatex [17], géant de ces climats,
A Zamex ſon rival lance ſon coutelas:
Soudain ce jeune Roi court braver la menace;
L'autre comme un rocher l'attend avec audace:
Ces combattants, dont l'œil orgueilleux & jaloux,
Meſure le terrein qui ſepare leurs coups,
Plus fiers que des lions en imitent l'atteinte.
Trois fois le jeune athlete y réſiſte ſans crainte:
Ses pas, dont la viteſſe anime ſon eſpoir,
Fatiguoient le géant plus lent à ſe mouvoir,

17. C'eſt une tradition du pays, qu'il y avoit autrefois des Géants aux environs du Méxique. Lionnel VVaffer, dans ſon voyage en 1677, pag. 367, rapporte avoir vu, ſous le gouvernement du Duc Albuquerque, des oſſements & des dents d'une prodigieuſe grandeur, entr'autres une dent de trois doigts de large & longue de quatre. Les plus habiles gens du pays qui les examinerent, jugerent, par les proportions ordinaires, que la tête ne devoit pas avoir moins d'une aune de largeur; & le Duc s'attachant à leurs idées fit faire deux portraits de cette énorme tête dont il en envoya un au Roi d'Eſpagne.

Pluſieurs Voyageurs rapportent avoir vu, au Détroit de Magellan, des hommes d'une taille giganteſque. Voyez *Frezier*, tom. I, pag. 149 & ſuivantes.

Quand tombé ſous le poids de ce fier adverſaire,
Pour étouffer ſes cris Zanex mord la pouſſiere.
Le laurier triomphant n'attend point le vainqueur;
Un regard de la Reine en eſt le prix flatteur.
Après un tel combat, nul n'oſe entrer en lice.
Un bocage aux feſtins prête une ombre propice:
Les bouffons de la Cour y rappellent les ris.
La nuit finit ces jeux; & l'Amiral ſurpris,
Au lever du ſoleil vit naître une autre fête:
Cent canots deſtinés aux joûtes qu'on apprête,
Du Lac de Xaragua couvrirent les deux bords.
A lutter ſur les flots épuiſant leurs efforts,
Les nochers au combat volent à coups de rame;
Leur ſoupleſſe répond au feu qui les enflamme.
Contre ſon ennemi l'un ſouleve les eaux;
L'autre à la nage eſt prompt à domter ſes rivaux.
Chacun s'atteint, s'évite, & l'art ou la viteſſe
Sur ce liquide champ font triompher l'adreſſe.
Dès qu'on eut du vainqueur couronné l'aviron,
Tels que l'inſecte adroit qui porte ſa maiſon,
Les rameurs ſur leur dos emportent leurs nacelles:
Leur chant, qui met la Reine au rang des immortelles,
Anime les ſoldats attelés à ſon char.
Près d'elle l'Amiral abreuvé de nectar,
Voit autour du palais de jeunes filles nues,

Conſacrer aux Zemès leurs graces ingénues :
Sous la forme & l'éclat d'un ſaphir merveilleux,
Ces Penates de l'Inde y reçoivent leurs vœux ;
Et ce ſexe enchanteur croit, par ce tendre hommage,
Obtenir dans l'hymen un pouvoir ſans partage.
Aux autels, où leurs mains preſentent des rubis,
Toutes de la beauté ſe diſputent le prix :
Si leur chant cede à l'art des Nymphes de Cythere,
Leur voix jeune & touchante eſt plus ſûre de plaire :
Des jeux laſcifs [28] dont Rome a vanté le ſuccès,
Cette troupe naïve ignore les excès :
Sur des gazons fleuris, animés par la danſe,
Les ris & les amours folâtrent ſans licence.
Comme on voit l'eau du ciel ſur le criſtal des eaux,
Détruire & retracer des cercles inégaux,
Ainſi ce jeune eſſain, dans une forme ovale,
En cadence ſe joint, ſe fuit par intervalle :
Mille amants, dont l'ardeur s'exprime par leur chant,
Du mouvement des pas reglent l'accord conſtant,
En vantent la ſoupleſſe, & d'une fleur nouvelle,
Au ſon des chalumeaux couronnent la plus belle.

28. Il y avoit à Rome des Jeux établis en l'honneur de Flora fameuſe courtiſanne : on s'y livroit à toutes ſortes d'excès.

A l'aſpect de ces jeux, ſuperbe Vaſcona,
Dans vos ſens, malgré vous, l'amour ſe ralluma;
C'eſt un braſier long-temps étouffé ſous la cendre,
Qui s'agite, s'enflamme & cherche à ſe répandre.
Pour fixer l'étranger qui preſſe ſon départ,
La Reine à ſes attraits joints les reſſorts de l'art;
Et déjà ſur ſon front une rougeur traîtreſſe
Annonce que l'orgueil y cede à la tendreſſe:
Fils des cieux, diſoit-elle à l'illuſtre Génois,
Si j'en crois ſur tes faits l'accord de mille voix,
Les campagnes de l'air ſous ton vol s'applaniſſent,
La foudre eſt dans tes mains, les monſtres t'obéiſſent:
En effet, tes regards brillent d'un feu divin:
Unis à mon pouvoir ton céleſte deſtin.
Tous les Rois de cette Iſle ont fléchi ſous mon trône.
En acceptant ma main, partage ma couronne;
Bientôt de l'univers ton bras ſera vainqueur:
Qui pourroit déſormais troubler notre bonheur?
Dans ma Cour, tu le vois, tout chérit ma puiſſance;
Mais mon rang, mes tréſors, l'éclat de ma naiſſance
Ne ſont rien, ſi ton cœur n'en jouit avec moi....
Hélas! un jour la mort doit m'arracher à toi....
Ne puis-je partager ton eſſence immortelle?
Oui, je renonce aux biens où le trépas m'appelle,

Pour régner à jamais avec toi dans ces lieux [29].
Le ſilence, à ces mots, laiſſa parler ſes yeux.
Le Chef des Caſtillans déguiſe ſa ſurpriſe ;
D'une Reine, propice à ſa vaſte entrepriſe,
Ménage la fierté par des diſcours confus ;
Et des loix du devoir maſque ainſi ſes refus.

Vous, dont la gloire orna la beauté triomphante,
Vos offres, vos bienfaits, qui paſſent mon attente,
En me comblant d'honneurs, exigent qu'en ce jour,
Mon cœur reconnoiſſant vous parle ſans detour.
L'homme, à la renommée, au gré de ſon envie,
Prête les paſſions dont ſon ame eſt remplie :
Parmi vous la terreur nous place au rang des dieux :
Mais croyez qu'au tombeau je joindrai mes aïeux.
Créée où le ſoleil à vos yeux prend naiſſance,
Notre ame plus ſubtile en prit la vive eſſence ;
Nos arts ont du tonnerre imité les éclats ;
Cet animal fougueux qui nous porte aux combats,
Qui dans les champs guerriers ſemble un monſtre invincible,
Libre au ſein de nos bois, en eſt l'hôte paiſible.
Ah ! loin qu'ici je vienne uſurper des autels,

29. La plupart des Indiens ſe promettoient de jouir, après leur mort, de toutes les félicités deſirées pendant leur vie.

J'annonce qu'un ſeul Dieu régit tous les mortels.
Quand ſon culte défend aux peuples qui l'adorent,
De s'unir par l'hymen aux humains qui l'ignorent,
Moi, qui viens de ſa loi vous vanter le pouvoir,
Reine, puis-je l'enfreindre en flattant votre eſpoir?
Non : mais pour vous ſervir, nos armes, ma vaillance,
De tous vos ennemis détruiront l'eſpérance;
Parlez & j'obéis. Il dit, & dans l'inſtant
Des violents tranſports d'un amour mécontent,
Sur le front de la Reine on voit la vive empreinte,
Pour la premiere fois ſa volonté contrainte,
(Sans un frere livré pour ôtage au Génois)
De l'hoſpitalité n'eût plus connu les droits.
Mais ſon ame aſſervie au feu qui la dévore,
Dans l'eſpoir de domter un Héros qu'elle adore,
Etouffe ſa vengeance & lui parle en ces mots.

Non, tu n'as rien d'humain. Le plus fier des Héros,
De mon hymen offert n'eût oſé ſe défendre :
L'être vil d'un ingrat des dieux ne peut deſcendre.
Dis-moi donc de quel ſang t'ont formé tes aïeux?
Crains ma haine, & connois mon cœur ambitieux;
De qui l'oſe offenſer la mort eſt le partage.
Ah! loin qu'à tes autels ma crainte rende hommage,
Mes vertus de nos dieux vont t'enſeigner les loix.

Tes jours, en mon pouvoir, ſont libres par mon choix :
Tu peux partir. Mais ſonge, en laſſant ma clémence,
Qu'en danger ſur nos bords tu reſtes ſans défenſe :
Que ſi le jour trois fois revient ici ſans toi,
Mon peuple, à qui ta foudre inſpire peu d'effroi,
Bravera ton armée, en punira les crimes,
Et de tes demi-dieux ſe fera des victimes.

A ces mots, la fureur étouffe ſes accents ;
Elle fuit, pour cacher le trouble de ſes ſens ;
Et ſon hôte en partant accablé de richeſſes,
D'une Reine en courroux redoute les largeſſes.

Fin du ſixieme Chant.

ARGUMENT

SEPTIEME CHANT.

Vaſcona, que l'Amour & la Vengeance agitent, conſulte un Magicien. Deſcription d'un Temple Indien. Réponſe du Devin. La Reine aſſemble ſon conſeil. La guerre eſt réſolue. Arrivée du vaiſſeau l'Orphée ſur lequel Fieſqui, qui s'étoit ſéparé de la flotte, conduiſoit Zama. On les fait priſonniers au port de Xaragua. L'Amiral, joint au Cacique Canaric, ſe prépare au combat. Un autre Cacique ſe joint à eux. La renommée de Colomb fortifie ſon Armée. Vaſcona lui envoie de nouveaux Ambaſſadeurs. Réponſe de l'Amiral. L'Envoyé part en lui déclarant la guerre.

LA

LA COLOMBIADE.

SEPTIEME CHANT.

DAns la nuit qui rallume & nourrit les deſirs,
La Reine ſans témoins exhaloit ſes ſoupirs;
Au ſouvenir des maux qui troublent ſa penſée,
Les larmes, que répand ſa douleur inſenſée,
Sortent comme un torrent trop long-temps retenu.
Quoi! ſans verſer le ſang de ce peuple inconnu,
Je laiſſe fuir, dit-elle, un guerrier qui me brave!

L'art de cet impoſteur rend donc ma gloire eſclave!
Ah! loin que ſon refus pût domter mon orgueil,
Je devois ſans remords lui creuſer un cercueil.
Cher Cibao! le ſoin de conſerver ta vie
De mon amour, ſans doute, arrêta la furie....
Mais, pour ſauver l'objet qui m'irrite aujourd'hui,
La pitié dans mon ame eſt un fragile appui...
Non, ſuſpendons nos coups. Que ſais-je? ma couronne
Peut encore éblouir l'ingrat qui m'abandonne;
Que m'importe à quel prix je regne ſur ſon cœur?
S'il eſt Dieu, ſon pouvoir comblera ma grandeur:
Et quand de mon hymen il goûtera les charmes,
Bientôt à mes appas ſon cœur rendra les armes...
Dieux! quelle eſt mon erreur! Je juge de ſes feux
Par l'ardeur des Héros dont j'ai reçu les vœux:
Et l'étranger qu'ici la terreur déifie
Eſt peut-être un mortel plus ſavant en magie,
Qui des philtres d'amour rend le poiſon flatteur....
Pour me ſauver du piége, évitons l'enchanteur;
Que de mon ſouvenir ſon image effacée
Comme un ſonge à jamais ſorte de ma penſée.
Mon art, mes taliſmans, vainqueurs de ſes ſecrets,
Des oracles du temple appuîront les arrêts.
Invoquons, conſultons ces organes ſublimes;
Aux eſprits ſouterreins prodiguons des victimes;

Que l'enfer & le ciel, pour venger mes appas,
Arment contre un ingrat le démon des combats.
De ſon lit, à ces mots, elle fuit ſans eſcorte.
L'amour & la terreur, ſon unique cohorte,
Font chanceler ſes pas; mais l'orgueil, pour flambeau,
Lui prête dans la nuit un courage nouveau :
Elle avance ; & Diane à ſes deſirs propice,
De ſes enchantements éclaire l'artifice.
Plus prompte que Médée à remplir ſes travaux,
Trois fois elle évoqua les mânes des tombeaux ;
De ſes lugubres chants les rochers retentirent,
La nature en frémit, les aſtres en pâlirent.
Superbe Reine, hélas! En vain votre ſavoir
Du venin des ſerpents arrête le pouvoir :
Votre cœur, dévoré du feu qui le poſſede,
De ce poiſon fatal ignore le remede.
Telle qu'une Bacchante au ſortir d'un feſtin,
Vaſcona dans les bois erre au gré du deſtin,
S'égare, ouvre une grotte au vulgaire inconnue.
Le Mage qui l'habite eſt privé de la vue :
Elle croit que ſon ame en voit mieux l'avenir.
Du devin, dont les jours ſemblent prêts à finir,
La Reine par ces mots conſulte les oracles.

Cher Huſcar, l'étranger ſi fertile en miracles

Eſt-il fils de l'aurore, ou né du ſein des mers?
Faut-il le reſpecter, ou le charger de fers?
Apprends-moi ſes deſtins; fais, par tes ſacrifices,
Qu'au prix du ſang humain les dieux nous ſoient propices.
Soudain les cheveux blancs du vieillard qu'elle ſuit
Brillent comme un phoſphore au milieu de la nuit.
Et l'effort convulſif qui l'agite & l'inſpire
Des Sibylles de Delphe imite le délire,
De l'antre où par ſa voix parlent les immortels,
La Reine monte au temple; il la ſuit aux autels.
Ce Druïde Indien en gouvernoit l'aſyle,
Et dans les jours ſacrés, ſous un long periſtile,
Au nom d'un peuple immenſe il invoquoit les dieux.
Ces idoles ſans forme, & leurs traits odieux,
Montrent bien que la crainte en a tracé l'image.
Des murs dont nul maſtic [1] ne forme l'aſſemblage
Enferment leurs autels : & ſous des toits ſculptés,
Sans l'effort des leviers juſques aux cieux portés,
On voit pour ornement les crânes des victimes.

1. Les Indiens tailloient leurs pierres avec tant d'adreſſe & d'égalité, qu'elles ſe joignoient ſans ciment. Ils n'avoient ni grues ni machines pour les tranſporter. A force de bras ils ont élevé de ſi beaux édifices, qu'on auroit peine à le croire, ſi les ruines qui ſubſiſtent encore n'en étoient des preuves convaincantes. *Hiſt. des Incas*, tom. II, pag. 62.

Culte barbare, ainſi tu conſacres tes crimes !
Pour colonnes la voûte a cent coloſſes d'or [2].
L'Indien, que les arts n'éclairoient point encor,
Penſoit que ces Titans qui menaçoient les nues
Furent des Rois cruels transformés en ſtatues :
Par-tout les châtiments du vice combattu
Prouvent que l'erreur même encenſe la vertu.

Dans ce temple infernal, l'autel en pyramide
Des monuments d'Egypte a la pente rapide ;
Sur le ſommet, un Dieu, ſous la forme d'Atlas,
Par autant d'yeux qu'Argus veille ſur ces climats :
Ses bras, auſſi nombreux que ceux de Briarée,
Menacent les enfers, la terre & l'empirée.
Tandis que la terreur, qui fit ces déités,
Immole en leur honneur des mortels regrettés,
Du ſacrificateur leur ſang fait les délices :
Et lorſqu'aux vœux publics il rend les Cieux propices,
Ce concert de cent voix retentit dans les airs.

2. L'or étoit ſi commun chez les Indiens, qu'on a trouvé, dans les Temples des Mexicains & des Péruviens, des Statues d'or : les murs & les toîts en étoient incruſtés. Voyez *Solis & Garcilaſſo*, Hiſt. des Incas, chap. XXVII, pag. 122.

Eſprit univerſel [3], qui régis l'univers,
Fais de nos ennemis triompher notre adreſſe ;
Conſerve nos vieillards pour guider la jeuneſſe,
Que nos enfants nombreux défendent nos vieux ans,
Aux gré des moiſſonneurs fertiliſe nos champs ;
Des piéges qu'on nous tend inſtruis-nous par un ſonge ;
Et lorſque le trépas dans ſes gouffres nous plonge,
Que nous rendant alors nos femmes, nos aïeux,
Cet exil éternel nous ſoit moins odieux.

Depuis qu'au Ciel la Reine élevoit ſa priere,
Phœbus déjà deux fois voyoit l'autre hémiſphere,
Des plus brillantes fleurs le temple couronné
De torches de Santal étoit illuminé.
Là, cent cris diſcordants, mille attitudes folles
Expriment tous les vœux adreſſés aux idoles.
Aux plaintes des enfants qui leur ſont immolés,
Répondent par des cris les peres déſolés.
De lugubres tambours accompagnent la danſe.

3. Quoique les Indiens rendiſſent un culte à une multitude de dieux, ils en reconnoiſſoient un ſupérieur, à qui ils attribuoient la création du Ciel & de la Terre, & n'avoient point de terme pour exprimer cette Divinité. *Solis*, Hiſt. Mexiq. tom. I, pag. 560.

D'une plante embraſée on reſpire l'eſſence [4] :
La vapeur qui s'exhale appelle le ſommeil ;
Et la foule enivrée annonce à ſon réveil
Que les ſecrets divins ſont écrits dans ſes ſonges.
Huſcar ſous ſa caverne explique ces menſonges :
Et dans la nuit la Reine arrachée au repos
Par ſon trouble ſecret ſans ceſſe accroît ſes maux.
Pour fixer ſes eſprits que le chagrin dévore,
Dans l'antre du devin elle revient encore ;
En quel état, hélas ! il s'offre à ſes regards !
D'un funeſte deſtin lui cachant les hazards,
Le Vieillard à ſes pieds gémit & fond en larmes.
Sans tarder, lui dit-elle, appaiſe mes alarmes,
Huſcar ; une ame ferme aime à ſavoir ſon ſort :
Pour triompher des maux, un généreux effort
Lui coûte moins de pleurs qu'un doute qui l'accable.
Parle, je te l'ordonne. O Reine reſpectable !
J'obéis, dit Huſcar ; mais frémiſſez. Les Dieux
Cette nuit par la foudre ont ébranlé ces lieux :

4. Les Indiens s'enivroient de tabac à fumer, mis dans de longues pipes à deux branches, qui répondoient à chacune de leurs narines ; & les rêves que cette ivreſſe leur inſpiroit, étoient des pronoſtics ſur leſquels ils régloient leurs actions. Ces peuples ſuperſtitieux étoient fort adonnés à la magie. *Charlevoix*, tom. I, p. 40.

Mon ame a vu l'eſprit, qui formoit cet orage,
Aux pieds d'un Dieu vengeur jetter des cris de rage:
Une force inconnue accabloit ſon pouvoir.
Lorſque, pour l'appaiſer, j'allumois l'encenſoir,
L'idole a fui ſon temple : & malgré la tempête
Et le bruit des ſerpents qui ſiffloient ſur ſa tête,
L'air m'a rendu ces mots : Tremble : voici le temps
Où tes dieux enchaînés rejettent ton encens :
Tes pactes ſont rompus. Dis à ta Souveraine
Que, malgré ſon orgueil, ſa ruine eſt certaine.
Sous la terre, à l'inſtant, ce ſpectre deſcendu
Sans l'autel, où mon bras me tenoit ſuſpendu,
Dans un abyme ouvert me forçoit à le ſuivre.
Reine! ah! fuyez les maux où votre ardeur vous livre.
Il dit : l'éther en feu, les enfers mugiſſants,
Long-temps de la Princeſſe étouffent les accents ;
Mais ſon cœur aveuglé, loin de craindre l'orage,
Des céleſtes décrets mépriſe le préſage :
Et l'eſprit de menſonge eſt vainement contraint
A prédire aux mortels des vérités qu'il craint.
Comme un fils d'Ozias, ſourd aux cris des Prophetes
Sacrifia ſon peuple au deſir des conquêtes :
L'incredule Amazone, au prix du ſang humain,
Croit à ſes volontés aſſervir le deſtin.
Dans ſon ame bientôt l'effroi cede à la rage :

Si tous nos dieux, dit-elle, ont ſubi l'eſclavage,
N'invoquons plus le ciel pour défendre nos jours;
La terre à ma fureur offre d'autres ſecours.
Arrachons de ſon ſein des poiſons & des armes,
Et contre ces faux dieux combattons ſans alarmes.
Un bruit douteux fonda leur céleſte deſtin;
Mais nos traits dans la guerre ont un pouvoir certain.
Un ſonge affreux ſouvent nous voile un ſort propice.
L'effroi t'abuſe, Huſcar : prépare un ſacrifice,
De nos divinités appaiſe le courroux.
Moi, de leurs ennemis je cours braver les coups :
J'attendrois vainement l'impoſteur que j'adore.
Fuyez, eſpoir trompeur. Déjà trois fois l'aurore
Sans l'offrir à mes yeux éclaire ici les airs;
Allons contre un ingrat déchaîner l'univers.

La fureur, à ces mots qu'elle prononce à peine,
A pas précipités vers ſes murs la ramene :
Son Miniſtre auſſi-tôt inſtruit de ſes deſſeins
Raſſemble à Xaragua les Caciques voiſins.
Anabo, dont les monts aſſurent la défenſe,
Gagné par la Princeſſe embraſſe ſa vengeance;
Iſca ſubit ſes loix, pour payer ſes bienfaits;
Banex, Azor, Naba, charmés de ſes attraits,
A ſon premier ſignal volent près de ſon trône.

Zanex Roi des Monts d'or, Amant de l'Amazone,
Son rival Macatex géant fils du ſoleil,
Dès long-temps dans ſa Cour lui ſervoient de conſeil.
Aſſis ſur des troncs d'arbre autour d'un long portique,
Ce tribunal de Rois attendoit la Caeique :
Elle arrive à ſon trône, & pour ſceptre en ſes mains
L'étendard des combats annonce ſes deſſeins.
Ses yeux brûlants d'amour, pleins d'une ardeur guerriere,
Des rayons du ſoleil ont la vive lumiere ;
A peine l'aſſemblée en ſoutenoit l'ardeur.
Chacun reſte immobile, & cache dans ſon cœur
Le charme & le reſpect qu'inſpire ſa préſence.
Dans ce ſénat qui ſemble un temple du ſilence,
L'héroïne long-temps recueille ſes eſprits,
S'anime, & gagne ainſi les Caciques ſurpris.

Illuſtres défenſeurs de cette Iſle féconde,
Vous dont l'ardeur guerriere aux combats me ſeconde,
Songez qu'ici ma gloire & mes ſeuls intérêts
N'excitent point votre ame à ſervir mes projets ;
Le péril général aujourd'hui nous raſſemble.
Quoi ! nos ſujets en proie à tous les maux enſemble,
Loin d'affronter la mort pour vaincre les dangers,
Nourriſſent dans leur ſein des vautours étrangers ?
Quand on n'oſe étouffer un feu qui prend naiſſance,

L'air l'enflamme, & bientôt tout cede à ſa puiſſance.
Pour ſauver nos climats, chaſſons des impoſteurs
Qui n'ont dû leurs ſuccès qu'à vos vaines terreurs.
De leurs traits, dont l'éclat étonne nos Caciques,
On verra par mon art tomber les feux magiques.
Des enfers, à ma voix, les démons ſont ſortis.
Nos foibles ennemis vont être anéantis.
Si de leur conducteur l'audace eſt redoutable,
Oppoſons à ſa foudre un nombre qui l'accable :
Que ſa race détruite & ſon nom avili
Avec lui chez les morts demeure enſeveli.
Nos rebelles déjà groſſiſſent ſon eſcorte.
Quoiqu'à preſſer vos pas le danger vous exhorte,
L'honneur, plus éloquent, touche ſeul vos pareils ;
Sur les moyens d'agir qu'il dicte vos conſeils.
Elle dit ; & ſon front prend l'air de confiance
Qu'au cœur des Souverains inſpire la puiſſance.

Le crédule Anabo d'un préſage effrayé,
Se leve ; & l'air penſif, ſur ſon arc appuyé :
Mes cheveux blancs, dit-il, Amazone immortelle,
A rompre le ſilence autoriſent mon zele :
Ce droit dont je jouis me fait peu de jaloux.

Vos ancêtres, ſans doute, ont tranſmis juſqu'à vous

Qu'avant le jour heureux qui vous donna naiſſance,
Un augure fatal menaça leur puiſſance :
Hélas! Ce ſouvenir me glace encor d'effroi.
Dans nos plus jeunes ans, votre aïeul près de moi
Reçut de nos autels cet oracle effroyable :
Tremblez, peuples, tremblez; une race indomtable [5]
Qui du ſoleil naiſſant deſcendra ſur vos mers,
Un jour la foudre en main viendra vous mettre aux fers.
Quoique ces étrangers redoutés du vulgaire
Ne ſoient pas à mes yeux fils du Dieu qui m'éclaire,

5. Les habitants de S. Domingue diſoient que leurs Oracles avoient prédit l'arrivée des Eſpagnols, par la deſcription de leur figure, qui ſe rencontroit juſte avec ce que les Anciens leur avoient tranſmis.

Le P. d'Acoſta, Botero, & d'autres Ecrivains du même poids, ont rapporté les faits ſuivants.

Quelques pêcheurs prirent, au bord d'un Lac du Mexique, un oiſeau d'une grandeur monſtrueuſe, qui avoit ſur la tête une eſpece de lame luiſante, où la reverbération du ſoleil produiſoit une lumiere triſte & affreuſe. En fixant les yeux ſur cet étrange miroir, on y vit les ſoldats inconnus & bien armés qui venoient du côté de l'Orient, & qui faiſoient un horrible carnage des Indiens. L'oiſeau, juſques-là immobile, échappant tout à coup, leur laiſſa un nouveau ſujet de frayeur.

Quelque temps après, un Indien rapporta avoir entendu en ſonge une voix qui lui avoit dit : C'eſt ainſi que ton Prince s'endort, tandis que le tonnerre gronde ſur ſa tête, & que des ennemis d'un autre monde viennent pour détruire ſon Empire & ſa Religion !

Entr'eux & ces guerriers à nos aïeux prédits,
Un rapport trop frappant rend mes ſens interdits.
Si leurs faits merveilleux n'étoient que des preſtiges,
Le Ciel en leur faveur feroit moins de prodiges.
Des cometes en feu menacent nos états :
La terre en mugiſſant s'entr'ouvre ſous nos pas.
Les monſtres inconnus que la nuit elle enfante,
Sur nos mers, dans nos bois, répandent l'épouvante.
Reine, quand tout annonce un funeſte avenir.
Braverons-nous le Ciel armé pour nous punir ?
Quoiqu'il tonne en tous lieux, nous voyons que la foudre
Choiſit les monts altiers pour les réduire en poudre.
Quand nous ſuppoſerions nos préſages trompeurs,
Et l'armée étrangere un peuple d'enchanteurs,
Ils demandent la paix : pour en purger la terre,
Par un pouvoir injuſte allumez-vous la guerre ?
Tant d'Indiens, ligués contre un camp peu nombreux,
Eſperent-ils l'honneur d'un combat généreux ?

A ces mots, Macatex, pour plaire à la Cacique,
Interrompt du Vieillard le diſcours pacifique ;
Sa voix tonnante ainſi diſſipe la terreur.

Au moment du danger, faut-il que notre ardeur
Conſulte les lenteurs qu'inſpire la vieilleſſe ?

Pour maintenir la paix, écoutons la ſageſſe ;
Mais quand il faut agir, un guerrier tel que moi,
Pour cueillir des lauriers, voit la mort ſans effroi.
Dans les périls preſſants, un avis téméraire
Souvent pour les combats eſt le plus ſalutaire.
Nos aïeux, il eſt vrai, cent fois nous ont redit,
Redoutez l'étranger par l'oracle prédit.
Mais les Cieux ont-ils dit que ſa race funeſte,
Née au ſoleil levant, en eût le feu céleſte !
L'Orient ne doit-il enfanter que des dieux !
Leurs armes, leurs canots ne ſurprennent vos yeux
Que par l'effort d'un art qu'en ces lieux on ignore:
Et ſi leur conducteur que notre crainte honore,
Pour vaincre un peuple immenſe arme peu de ſoldats,
Ces prodiges vingt fois ont illuſtré mon bras.
Comme un fruit [6], dont nos bois enchantent notre vue,
Mêle à ſon goût flatteur le poiſon qui nous tue,
La généroſité de ce chef impoſteur
Des piéges qu'il nous tend eſt l'appas ſéducteur.
Son peuple affamé d'or, de feſtins, de carnage,
Loin d'imiter les dieux, par ſes mœurs les outrage.
L'onde en courroux, ſans doute, a vomi ces vautours:
Faut-il à leurs fureurs permettre un libre cours ?

6. La Mancinille. Voyez la Remarque 22 du troiſieme Chant.

Reſpectable Anabo, tant d'étoiles ſiniſtres
Qui de nos Déités font trembler les Miniſtres,
N'éclairent point les airs pour endormir nos ſoins;
Mais pour nous rendre actifs à prévoir nos beſoins.
Nous, dont la Nation ſortit du ſein des aſtres,
Pouvons-nous dans la guerre éprouver des déſaſtres?
Non : j'y ſuivrai la Reine; & bientôt ma valeur
D'un peuple audacieux rendra mon bras vainqueur.

Ce diſcours téméraire embraſe la jeuneſſe,
Enflamme l'âge mûr, éblouit la vieilleſſe :
Dans mille cris guerriers répétés par échos,
Iſca propoſe en vain d'inveſtir nos héros.
Princes, s'écrioit-il; le temps & la diſette
De nos fiers ennemis m'aſſurent la défaite;
Différons les combats. . . Tout eſt ſourd à ces cris.
La Cacique à la guerre anime les eſprits;
Des troupes d'enchanteurs s'empreſſent de la ſuivre;
Le vulgaire à ſa voix d'un faux zele s'enivre :
Gagnant l'ambitieux par un eſpoir flatteur,
Elle ſait du timide écarter la terreur :
Et telle qu'un torrent dans les champs qu'il ravage
Contraint tous les ruiſſeaux de ſe joindre à ſa rage;
L'intrépide Amazone, en courant aux combats,
Forçoit tous les guerriers à marcher ſur ſes pas.

Quel tumulte ſubit au rivage l'arrête !
D'un navire, qu'au port a jetté la tempête,
Les nochers ſuppliants offrent à ſes regards
L'habit des Eſpagnols, leurs traits, leurs étendards.
Par ſon ordre contr'eux marchent les Inſulaires:
On combat, & le nombre accable ces Iberes.
Deux beautés, que leur nef conduiſoit ſur les mers,
Dans des antres profonds partagerent leurs fers.
Juſte Ciel ! la plus jeune eſt Zama, dont les charmes
Au Génois qu'elle adore ont coûté tant de larmes.
L'Iſle où cette Indienne enchanta ce Héros
Toujours dans ſa mémoire eſt Cythere ou Paphos.
Que diroit-il, hélas ! dans ſa douleur profonde,
S'il ſavoit que Fieſqui 7 qu'il crut perdu ſur l'onde,
Joint au Pontife Boile & ſuivi de Zama,
Eſt livré par les flots aux coups de Vaſcona.

Tandis que cette Reine aſſemble ſon armée,
La troupe Ibérienne aux travaux ranimée,
A l'aide des renforts que Canaric conduit,
Chez l'ami de ce Roi voit Colomb introduit.
Ce Cacique, à l'œil louche & d'une taille énorme,

7. Voyez la fin du quatrieme Chant, & la Remarque 12 du premier Chant.

Réparoit

Réparoit par ſes mœurs ſa figure difforme :
Pour le prix des ſecours qu'au Génois il donna,
Ce Héros lui promit de vaincre Vaſcona.

A ce nom, l'Indien, que la douleur opprime,
Après de longs ſoupirs, en ces termes s'exprime :
Tu vois, noble étranger, la maſſe de mon corps ;
Mon bras voudroit en vain ſeconder tes efforts :
Apprends qu'en ces climats la beauté que tu braves
A pour appui vingt Rois qu'elle traite en eſclaves ;
Que, loin de ſe ſouſtraire à ſes ordres cruels,
Nos peuples ſubjugués lui dreſſent des autels.
Je rendrois grace au ſort qui dans nos champs t'amene,
Si ta force égaloit ta valeur qu'humaine :
Mais tout l'art que le Ciel en tes mains prodigua,
S'épuiſeroit en vain pour prendre Xaragua :
Les bataillons nombreux qui ſuivent la Cacique,
Inſtruits, multipliés par ſon pouvoir magique,
De ſon Trône orgueilleux ſont l'invincible appui.
Hélas ! ſa loi cruelle ordonne qu'aujourd'hui
Je livre à ſes autels, pour expier ſes crimes,
Cent ſoldats deſtinés à ſervir de victimes.

Non, répond le Génois, je ſauverai leurs jours ;

Prince, de tes malheurs j'abrégerai le cours.
Le Dieu qui m'envoya combattre ici les vices
N'a point du sang humain permis les sacrifices :
Livre-moi tes guerriers condamnés aux trépas,
Aux rigueurs de leur sort j'opposerai mon bras :
Et pour venger leurs maux dans les champs de la guerre,
Ils verront que le Ciel m'arma de son tonnerre :
Que le camp de la Reine en redoute les coups.

Ainsi parla Colomb : A ce noble courroux,
Le Cacique étonné s'anime à la vengeance ;
Le Héros, dont ce Prince accepte l'alliance,
Pour la premiere fois dans ses transports secrets
Vit l'espoir du succès enhardir ses projets.
L'Inde en pleurs sous le joug d'une fiere Amazone
Promet à l'Amiral d'en abattre le Trône.
Il sait que la révolte en détruit plus que Mars :
Appuyé d'un renfort qui suit ses étendards,
Il proclame en tous lieux la liberté prochaine ;
Et semble un Dieu vengeur qui vient punir la Reine.
Des braves qui toujours erroient ceints d'un carquois,
Tels qu'on en vit jadis briller dans nos tournois,
Accourus aux combats pour montrer leur vaillance,
Bientôt des Espagnols embrassent la défense :

Tout ſeconde leurs vœux : la Reine de Sana [8]
Trame mille complots pour perdre Vaſcona.
Jointe à tant de ſecours la valeur des Iberes,
Des rives du Bonique [9] emporte les barrieres :
Ce vaſte fleuve, où l'or eblouit les regards,
Des monts de Xaragua leur ouvroit les remparts.
La Reine de ces lieux s'apprête à les défendre :
Mais l'amour dans ſon cœur ſe fait encore entendre ;
Son langage éloquent, pour la derniere fois,
Par un Ambaſſadeur flatte ainſi le Genois :

De l'invincible camp qui défend ce rivage
Vaſcona, par ma voix, offre à tes vœux l'hommage :
Viens régner ſur ſon ame ; & chef de ſes états,
Détruis les Indiens qui marchent ſur tes pas :
Ou ſur ton foible eſſain, par notre multitude,
Nous punirons l'orgueil de ton ingratitude :
Songe qu'un ſeul inſtant te couronne, ou te perd.

8. La preſqu'iſle de Samana, à la pointe la plus orientale de l'Iſle de S. Domingue, étoit gouvernée par une femme. *Charlev.* tom. I, page 63.

9. Le Bonique, à préſent l'Artibone, la plus grande riviere de l'Iſle de S. Domingue, prend ſa ſource au pied des montagnes de Cibao, & court à l'oueſt ſe perdre dans la mer du Mexique.

Colomb refuſe un Trône à ſes deſirs offert :
Il ſemble aux champs de Mars courir en téméraire,
Et ne fait qu'obéir à la Foi qui l'éclaire.
Envoyé de la Reine, oui, dit-il, mes guerriers
Préféreront l'olive aux plus brillants lauriers :
Pour ſervir Vaſcona je réponds de leur zele :
Son peuple révolté, ſous mes ordres fidele,
Ne me verra jamais attaquer ſes remparts ;
Mais ſi ſon camp nombreux brave mes étendards,
Le Dieu qui les défend me prêtera ſa foudre :
Ces feux, dont par mes mains il peut tout mettre en poudre,
Ce fer, ces fiers courſiers joints à mes bataillons,
De montagnes de morts combleront vos vallons.

Il dit ; & ſe tournant vers les ſiens qu'il inſpire :
Amis, voici le jour où votre audace aſpire ;
La gloire vous appelle à des périls nouveaux ;
Rendons l'autre univers jaloux de nos travaux.

A ces mots applaudis par les peuples de l'Ebre,
Des combats l'Indien prend l'étendard funebre :
Il part : la nuit arrive ; & ſur ces bords lointains

Notre Héros, dont Mars menace les deſtins,
Par ſes ſoins prévoyants, tel qu'un pilote ſage,
Sans effroi ſe prépare à ſoutenir l'orage.

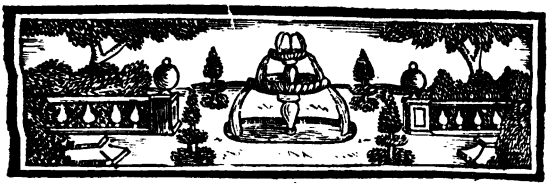
Fin du ſeptieme Chant.

ARGUMENT

DU

HUITIEME CHANT.

Deſcription des maurs, des armes, & des habillements des différents Peuples qui compoſent l'Armée de Vaſcona. L'ordre de bataille de Colomb. Son diſcours à ſes Troupes. Harangue de Vaſcona à ſes Soldats. Deſcription du combat. Les Eſpagnols ont l'avantage. La nuit fait ceſſer le carnage. Les Indiens ſe vangent de leur perte, en immolant Fieſqui & ſes compagnons qu'ils tenoient en priſon à Xaragua. La Reine differe la mort de Zama & de ſa compagne, pour augmenter leur ſupplice.



LA COLOMBIADE.

HUITIEME CHANT.

Muſes, qui dirigez mes pénibles travaux,
Dans vos mains aujourd'hui je remets mes pinceaux:
Je tremble au ſeul récit des maux que fait la guerre;
Comment peindre aux combats Mars armé du tonnerre ?
Loin de cicatriſer ſon front plein de fureur,
Mes couleurs, de ſes traits adouciroient l'horreur.
O ſavante Clio [1], toi qui chere aux deux mondes

1. Muſe qui préſide à l'Hiſtoire.

Eternisés des faits les annales fécondes,
Viens, parle : tu peux seule apprendre à nos neveux
Les faits d'armes, les noms des sauvages nombreux
Que l'Inde rassembla pour combattre l'Ibere.

La Déesse du jour en ouvroit la barriere,
Quand le jeune Zanex, Souverain de Maga,
Se montra le premier au camp de Xaraga ;
Sous les traits basanés d'un Héros de Lybie,
Cet Adonis de l'Inde aimé de sa patrie,
Suivi des légions soumises à ses loix,
Du chasseur Phrygien a l'arc & le carquois.
Hélas ! par quel destin son peuple heureux & sage
Devoit-il sous nos Rois languir dans l'esclavage ?
Jadis les biens communs & la frugalité
Nourrissoient leurs vertus, fondoient leur liberté ;
Et sujets d'un Monarque ami de la justice,
Ils régloient leurs débats sans loix & sans caprice :
Les fontaines, les fleurs étoient leurs déités.

Près de ces Magayens, les Douross [2] indomtés,
Nés d'un peuple Androgine invincible à la guerre,

2. Anciens Peuples des Isles de S. Domingue & de Cuba, ainsi que les Mayens, les Cibayens, les Zains, les

D'un coup de leur maſſue y font trembler la terre.
L'incarnat 3 qui les peint leur ſert de vêtements :
Les accents de leurs voix ſont d'affreux ſifflements :
Leurs fils, aux jeux d'adreſſe exercés dès l'enfance,
Ne vivent que des fruits qui tombent ſous leur lance :
Et leur Cacique Azor triomphant aux combats,
Ceint de faiſceaux de traits, n'a pour arc que ſon bras.
Les hydres, les ſerpents vaincus par cet Alcide,
Surpaſſoient en fureur le dragon d'Heſpéride :
Des dépouilles d'un monſtre il fait ſon étendard ;
Sa pourpre eſt ſa valeur, & ſon Dieu le hazard.
Saint Domingue 4, bâtie où régnoient ſes ancêtres,
Aujourd'hui de l'enfer n'encenſe plus les maîtres :

Baroſſ, les Cayens, & d'autres Nations, dont l'Auteur abrege les noms, & ceux de leurs Caciques.

3. Vermillon tiré d'un fruit que produit l'arbre nommé Roucou. Les Indiens s'en peignent le corps, ſur lequel ils deſſinent, en différentes couleurs, des ſerpents & des monſtres de toute eſpece pour effrayer leurs ennemis. On forme auſſi, de cet arbre, les Tablettes dont les Peintres ſe ſervent. Deux morceaux de bois de Roucou, frottés vivement l'un contre l'autre, rendent des étincelles comme une pierre à feu.

4. La ville de S. Domingue, ſituée ſur la côte occidentale de la riviere d'Ozama, prit ce nom du jour de Saint Dominique que les Eſpagnols arriverent en ce lieu. *Charlevoix*, tom. I, pag. 146.

Le vrai culte y triomphe, & bannit de ces lieux
La ſecte Caraïbe eſclave des faux dieux.

Du port de Mayana d'autres Antropophages
Viennent du champ de Mars affronter les orages;
Des ſquélettes humains leur ſervent de drapeaux.
Sans chef, ſans loix, ſans culte, ils vivent tous égaux.
Et dans les rochers creux qu'ils prennent pour retraite,
D'une femme ſans choix leur flamme eſt ſatisfaite.
Pour les ſuivre à la chaſſe, au ſein d'un arbriſſeau,
A ſes fils nouveaux nés elle forme un berceau;
Et l'oiſeau, que ſa fleche atteint près de la nue,
Meurt glacé d'un poiſon plus vif que la cigue.

Mais changeons de couleurs: que ces cruels Mayens
Servent d'ombre au tableau des tendres Cibayens:
Ils jouiſſent du ſort qu'aux dieux donne Epicure 5;
Dans le choix des plaiſirs ils ſuivent la nature,
Des jours exempts de ſoins font leur félicité:
Si Mars de leurs beaux ans trouble l'oiſiveté,
Conquérir des beautés célebres par leurs charmes

5. Epicure prétendoit que les Dieux ne ſe mêloient point de gouverner les hommes; que leur félicité conſiſtoit dans une parfaite quiétude.

Eſt le ſeul aiguillon qui les excite aux armes.
Dans l'attente d'un ciel digne de Mahomet,
Ils bravent les dangers & meurent ſans regret ;
Leur ſerrail au tombeau s'empreſſe de les ſuivre.
Vaſcona, pour flatter l'eſpoir qui les enivre,
Promit de leur livrer cent beautés à leur choix.
D'autres chefs, par ſes dons aſſervis à ſes loix,
Mênent à ſon ſecours des femmes aguerries ;
Ces Ménades [6] qu'au meurtre excitent les Furies,
Donnent à leurs époux l'audace des lions.

Du vieillard Anabo je vois les légions :
Son bras, pour bouclier, porte un dos de tortue ;
D'un Zemès ſes drapeaux préſentent la ſtatue ;
Ses Prêtres ſont armés d'arcs & de coutelas :
L'or, qui forme ſon ſceptre & pare ſes ſoldats,
Les ſuit dans leurs tombeaux, on y jette leurs armes :
Leur cendre eſt l'aliment de leurs veuves en larmes :
Si ces beautés bientôt prennent d'autres époux,
Le divorce permis en rend le joug plus doux.

6. Suivantes de Bacchus qui, dans leur fureur, déchirerent Penthée & Orphée. *Ovide*, Liv. II, des Métamorph.

TAYLOR INST. OXFORD

Les Zains, qui de l'hymen briſent auſſi la chaîne,
Paſſent le champ des mers pour défendre la Reine.
Cuba, qui les vit naître accorde à leurs deſirs
Cent printemps ſans douleur, & le choix des plaiſirs:
Dans leur peu de beſoins, ils trouvent l'abondance:
Chez ce peuple indolent, mais prompt à la vengeance,
Dès qu'un vieillard ne peut triompher aux combats,
Il ordonne à ſes fils de hâter ſon trépas.

Innombrables guerriers qui bravez les tempêtes,
Malgré le haut panache élevé ſur vos têtes,
L'enceinte où vous brillez ſemble un camp de Lapons,
Quand vers vous Macatex conduit ſes bataillons:
Ces géants [8], dont Typhée eût redouté la lance,
Pour décocher leurs traits s'arment d'un arc immenſe [9]:
Adonnés à la pêche, ils chargent leurs feſtins

7. L'Iſle de Cuba, à l'entrée du Golfe du Méxique, n'eſt ſéparée de l'Iſle de S. Domingue que par un détroit de douze lieues.

8. Voyez la Remarque 24 du ſixieme Chant.

Typhée, géant né du Tartare & de la Terre. Jupiter le précipita ſous le Mont Gibel. Ovide dit que la Sicile repoſe ſur ſon corps.

9. Il y avoit des Indiens qui portoient un arc de ſept à huit pieds de long, & des fleches de cinq pieds.

De ſerpents monſtrueux [10], d'énormes lamentins [11] :
Un ſeul de ces rameurs qui ſur les mers chancelle,
Fait ſouvent par ſon poids enfoncer ſa nacelle ;
Mais bientôt à la nage il la ramene au port.
Chez ce peuple inhumain tous les ans, par le ſort,
Un des chefs eſt choiſi pour être leur idole :
On l'engraiſſe, on l'encenſe, on le chante, on l'immole ;
Dans les banquets ſacrés il leur ſert d'aliments ;
Son ſang bu dans ſon crâne eſt le nœud des ſerments.

Malgré ces fiers Titans, ta phalange indomtable,
Par ton art, Cibao, forme un corps remarquable :
Tes traits d'un bois qu'au feu tu changes en acier,
Tes montagnards fougueux, leur caſque où pour cimier
Des vautours enchaînés rendent un cri terrible,
Troublent de l'Eſpagnol le courage invincible.

10. Le Crocodille ou Cayman, eſpece de Lézard amphibie, couvert d'écailles, armé de triples dents, qui parfume l'air quand on ouvre ſes entrailles, & dont la chair eſt exquiſe. Quelques Voyageurs aſſurent qu'il y en a de ſi grands qu'ils pourroient contenir, entre leur machoire ouverte, l'homme de la plus haute taille.

11. Poiſſon commun dans les Antilles. Il reſſemble par le corps à une Baleine, a la tête d'une Vache, & eſt couvert d'un poil pareil aux ſoies d'un Porc blanc. La chair en eſt excellente. On la ſale pour l'uſage des matelots. *Le P. du Tertre. Hiſt. des Antilles.*

Ces ſauvages humains, dégagés de nos ſoins,
Marchent ſans vêtements, ſans tente & ſans beſoins:
Nourris des biens divers qu'offre aux vœux la nature,
La viteſſe eſt leur char, la force leur armure,
Leurs inſtruments guerriers ſont d'affreux hurlements,
L'audace, ou le hazard regle leurs mouvements.

Les troupes d'enchanteurs qui ſuivent l'Amazone
Forment près de ſon char la Cour de Tiſiphone [12]:
Pour aggraver l'horreur qu'inſpirent leurs drapeaux,
Ils peignent ſur leur ſein les plus vils animaux.
Les Baroſſ, dont le front endurci dès l'enfance,
Renvoye à l'ennemi les javelots qu'il lance;
Le peuple induſtrieux qu'enfante Xaraga,
Et les Cayens flatteurs, entourent Vaſcona.
Eſclaves, ſans haïr ſon pouvoir deſpotique,
Ils reſpectent ſes loix, craignent ſon art magique:
Convaincus qu'à ſon gré le Ciel regle leur ſort,
A ſon moindre ſignal ils volent à la mort.
Un antidote ſûr qui des maux la préſerve,
Les ſerpents qu'elle endort, les aſtres qu'elle obſerve,
Dans la vulgaire erreur la font fille des cieux.
Ses treſſes qui du jais ont le noir radieux,

12. Une des trois Furies.

Brillent ſous un panache, où le plus beau plumage
Raſſemble les couleurs que le priſme 13 partage :
L'armure de ſon ſein eſt une étoile d'or :
A ſes fleches, ſon arc donne un ſi prompt eſſor,
Que leur vol dans les airs porte une mort certaine :
Cette Circé 14 de l'Inde, inſtruite par la haine,
Des ſucs les plus ſubtils empoiſonne ſes traits :
Les Locuſtes 15 dont l'art ſeconde ſes forfaits,
En danſant dans un temple où le feu ſert d'idole,
Conſacrent leurs enfants que la Prêtreſſe immole.

Dès que Veſper 16 montra ſes rayons lumineux,
O nuit! dit Vaſcona, daigne écouter mes vœux :

13. Verre triangulaire par lequel Newton a démontré que chaque rayon de lumiere eſt compoſé de ſept couleurs, dans l'ordre ſuivant : *rouge, orangé, jaune, verd, bleu, indigo, violet.*

14. Circé, fameuſe magicienne, régnoit à Acaé, iſle de la mer Eolienne. Ulyſſe y aborda ; elle métamorphoſa ſes compagnons en différentes ſortes d'animaux ; lui-même n'en fut garanti que par une racine nommée *Moly*, que Mercure lui avoit donnée. *Ovid. Hom. Odyſſée.*

15. *Locuſta*, célebre par ſes poiſons, compoſa celui dont Britannicus mourut. Néron la condamna au ſupplice, parce que ce poiſon n'opéroit pas aſſez promptement. Elle obtint l'impunité de ſes crimes, eut de grandes poſſeſſions, & même des diſciples. *Tacite. Suetone.*

16. Veſper ou Heſpérus, eſt la Planete de Venus quand elle eſt Occidentale : on l'appelle auſſi l'étoile du Berger, parce qu'elle paroît le ſoir à l'heure où l'on ramene les troupeaux.

Fais que ce trait mortel, qu'envenima ma rage,
Extermine en ce jour un ingrat qui m'outrage.
Mânes de mes aïeux, ſortez de vos tombeaux:
Venez : que la vengeance allume ſes flambeaux ;
Pour m'élever aux Cieux où vous plaça la gloire,
J'enchaînerai la terre au char de ma victoire.

Tandis que l'héroïne invoquoit les enfers,
Que Diane éclairoit ce nouvel univers,
Notre Héros inſtruit qu'aux combats tout s'apprête,
Joint les ſiens, ſe prépare à braver la tempête.
Sur deux lignes Dias range ſes bataillons.
Mendez & Margarit, entourés d'eſcadrons,
Sur les flancs de l'armée en défendent les ailes :
Le tonnerre de Mars ſuit ces troupes fideles.
De ſes dogues guerriers Morgant regle les pas ;
Et Colomb, dans le centre, ordonne les combats :
Sur un Courſier d'Afrique, il a pour cimeterre
Une arme qu'aux Soudans Bouillon 17 prit dans la guerre ;

17. Godefroy de Bouillon, Chef de la Croiſade réſolue au Concile de Clermont en Auvergne, prit Jéruſalem en 1099. Parti avec trois cents mille hommes pour cette expédition, il ne lui en reſtoit que vingt mille quand il remporta une victoire complete ſur le Soudan d'Egypte, & lui tua plus de cent mille hommes.

Les Lieutenants des Califes, nommés Soudans, ſe rendirent Souverains de l'Egypte. Saladin fut le premier qui y régna ſous ce nom en 1165.

A Rome il conſacra ce prix de ſes exploits,
Que le don d'un Pontife a tranſmis au Génois.
Emule des guerriers vainqueurs en Paleſtine,
Prends, lui dit-il, ce fer que ton Dieu te deſtine:
Pour étendre ſon culte, affronte le trépas.
L'Amiral de ce glaive arma toujours ſon bras.
Dans l'Inde, où Marcouſſy marche ſous ſa banniere,
Brillent Stanhope, Arcy, fils d'aïeux qu'on révere,
Cent Chevaliers François triomphants ſous ſes loix,
Pizarre [18], & vous Cortez, nés pour de grands exploits.
Les rebelles de l'Inde unis à cette armée,
Du Prince Canaric phalange renommée,
Ne marchent qu'en tremblant près de nos fiers courſiers.

Sur ces champs, où l'honneur cueillit tant de lauriers.
Déjà le char du jour s'empreſſoit de paroître,
De la terre à l'inſtant un peuple ſemble naître:
Comme on voit, au printemps l'Abeille par eſſains
Sortant des rochers creux, remplir les champs voiſins;
Des monts, les Indiens deſcendent ſur la plaine:
Sous un panache épais, dans leur marche incertaine,
Ils reſſemblent de loin aux forêts, dont l'été

18. Voyez la Remarque 14 du premier Chant, & pour Cortez la 15.

A doré de ſes feux le ſommet agité.
La nacre, le rubis, joints aux plus beaux plumages,
D'un émail éclatant couronnoient ces Sauvages;
Cent chaînes d'or ornoient leur ceinture & leurs bras,
Et leurs cris diſcordants annonçoient les combats.
Pour la premiere fois le ſon de nos trompettes,
L'ardeur de nos courſiers effrayoient ces retraites,
L'écho répond à Mars, & ne répete plus
Le doux chant des oiſeaux au lever de Phœbus.
Dès que l'Inde apperçut cet aſtre qu'elle encenſe,
Colomb, qui rend hommage à la ſublime Eſſence,
Eſt tel que Joſué promettant aux Hébreux
Que le bras du Très-Haut va combattre pour eux.

Fiers Caſtillans, dit-il, que cette multitude
Doit peu dans notre eſpoir méler d'inquiétude!
Leur foule, qui déjà nuit à leurs pas flottants,
Nous annonce en ce jour des ſuccès éclatants.
Un Grec ſuivi de chefs moins nombreux, moins habiles,
Battit plus de Perſans au camp des Thermopyles;
Des rochers, il eſt vrai, gardoient Léonidas;
Mais le Dieu que je ſers n'armoit point ſes ſoldats.
Chrétiens, loin de céder à des Héros profanes,
Que le bruit de nos faits puiſſe étonner leurs mânes:
S'ils durent la victoire au fer, aux éléphants,

Le feu prête à nos mains des traits plus triomphants:
Nos canons, nos courſiers, l'ordre joint au courage,
Contre un peuple ſans frein ont un sûr avantage.
Ce ſont-là nos remparts; & quand loin de nos mers.
Sans vivres, ſans appui, nous bravons les revers,
Notre unique reſſource eſt dans l'art de la guerre.
Mon bras doit le premier y lancer le tonnerre;
Votre audace l'anime; & mes preſſentiments
M'annoncent que le Ciel regle nos mouvements:
Il veut que la victoire à nos travaux ſuccede.
Déjà dans mon eſpoir à ma valeur tout cede:
Songez que mon triomphe au vôtre eſt attaché.

A ces mots, comme un fer que l'aiman a touché
En prend les qualités, les donne & les conſerve,
L'ardeur du Général, que tout le camp obſerve,
Paſſe aux moindres ſoldats: déjà dans leurs projets,
Rois de tant d'ennemis, ils s'en font des ſujets.

Cependant aux combats s'avançoit l'Amazone.
Semiramis 19 arma moins de fils de Bellone,
Pentheſilée 20 offrit moins de bras aux Troyens,

19. Femme de Ninus, Reine de Babylone.

20. Reine des Amazones qui mena des ſecours aux Troyens, & qui, après avoir ſignalé ſon courage, fut tuée par Achille. On lui attribue l'invention de la hache à deux tranchants. *Pline*, Liv. VII.

Qu'au camp de la Cacique on ne vit d'Indiens.
Ignorant les revers que le ſort lui prépare,
Son cœur ambitieux dans ſes projets s'égare.
Six géants, dont le vol eſt plus prompt que l'éclair,
La portent ſur un char, l'encenſent, & dans l'air
Tiennent en étendard, pour ombrager ſa tête,
Un aigle dont le foudre annonce la tempête.
Son amant Macatex, auſſi haut qu'un palmier,
La guide au champ de Mars, lui ſert de bouclier,
Et le bras ſur ſon char lui montre ſon armée :
Qu'à cet aſpect la Reine eſt d'orgueil enflammée !
Tout charme ſon attente : à ſa voix, ſes ſoldats
Penſent que nos guerriers tremblent devant leurs pas:
Déjà leur front, dit-elle, annonce leurs alarmes.
Peuples, bravez leur foudre ; ils vous rendront les armes ;
Tous ces fiers étrangers vont périr ſous nos coups.
Princes, quand votre bras ſert contr'eux mon courroux,
J'affronte ſans terreur le ſort qui me menace :
La mort pourſuit la crainte, & reſpecte l'audace ;
Si l'effroi du péril exemptoit du trépas,
Je conçois qu'un cœur vil fuiroit dans les combats
Mais puiſqu'on eſt mortel, mourons couverts de gloire.
Suivez-moi : par des faits d'éternelle mémoire,
Plongeons, précipitons dans l'abyme des morts
Ces monſtres que la mer a vomis ſur nos bords.

Que dis-je ? en vain contr'eux j'anime votre rage ;
Vos cœurs, qui l'un de l'autre eſtiment le ſuffrage,
Pour un prix ſi flatteur mépriſent les dangers.
Déjà nous découvrons les drapeaux étrangers,
L'ardeur preſſe vos pas ; courons à la victoire.
Elle y vole, on la ſuit, on exalte ſa gloire :
Son peuple par des chants croit braver nos guerriers,
Leur ſilence profond, l'ordre de leurs courſiers,
Chez les Américains pris pour manque d'audace,
De leurs cris furieux redoublent la menace.
Pour rendre en traits frappants tant de regards troublés,
Pour exprimer l'horreur des deux camps raſſemblés,
Que n'ai-je dans mes vers le pouvoir de Méduſe !
L'Indien, l'Eſpagnol que peint ici ma Muſe,
En marbres transformés renaîtroient à vos yeux.
L'un invoque Zemès, l'autre le Roi des Cieux.
Le Héros, qui défend d'attaquer l'Amazone,
A peine à réprimer nos enfants de Bellone ;
Et dans l'Inde, où l'effroi leur dreſſoit des autels,
Le Sauvage irrité brave ces immortels.
Si contr'eux des Titans marchent ſans prévoyance,
Leur foule eſt le rempart qui ſoutient leur vaillance
Le premier trait lancé ſortit de ton carquois,
Redoutable guerriere ! & ſoudain à ta voix
Des fleches, dont le nombre obſcurcit l'Empirée,

Volent comme la grêle au ſouffle de Borée :
Déjà les Caſtillans inondés de ces dards,
Mêlés à l'Indien qui joint leurs étendards,
En vain de l'arquebuſe employoient la défenſe :
Colomb, le glaive en main, au front des ſiens s'avance,
Et détruit dans ſa courſe autant de bataillons
Que la faux de Cérès renverſe de moiſſons :
Mais dans les cœurs vaillants du danger naît l'audace ;
Ce Héros, qui trop loin de l'honneur ſuit la trace,
Tel qu'un lion ſurpris dans un vallon ſerré,
Réſiſte à peine aux traits dont il eſt entouré.
La Reine vole, arrive, il eſt en ſa puiſſance :
Soldats, dit-elle, un Dieu le livre à ma vengeance,
Qu'on reſpecte ſes jours. A l'inſtant Marcouſſy,
Joint à cent Caſtillans, délivre ſon ami.
Ces Chevaliers jadis aguerris chez les Maures,
Au Sauvage effrayé paroiſſent des Centaures [21].
Nos eſcadrons, que Mars conduit à Xaraga,
Y troublerent autant le camp de Vaſcona,
Que les fils d'Ixion l'hymen d'Hyppodamie.

21. Monſtres, moitié hommes & moitié chevaux, fils d'Ixion & de la Nue. Aux nôces de Pirithoüs & d'Hyppodamie, ils prirent querelle avec les Lapithes. Hercule les chaſſa de Theſſalie.

Pyrrhus [22] environné d'éléphants en furie,
Sembloit moins redoutable aux bataillons Romains,
Que nos monſtres guerriers à ces nouveaux humains.
L'honneur dans leur déroute eſt ſoumis à la crainte :
A céder au torrent l'Amazone contrainte,
Imite ſur ſon char les Parthes en fureur ;
Elle fuit, mais ſon front brave encor ſon vainqueur.
Porras, Garcie, Ordas, qu'à ſa rage elle immole,
Servirent d'aliments aux Prêtres d'une idole ;
Mendez, d'un coup de fronde eut le bras emporté ;
Rien ne l'abat, l'outrage arme ſa cruauté :
Sur un barbe fougueux, c'eſt un vautour rapide
Qui fond du haut des airs ſur un troupeau timide.
Lorſque tout cede, Azor cru fils du Dieu Zemès,
D'un coup tranche la tête au courſier de Mendez :
Il triomphe, & de joie en couronne ſa lance.
Chacun à cet aſpect ſous ſes drapeaux s'avance ;
Mille cris de victoire entendus des fuyards,
Raſſemblent à l'inſtant ces bataillons épars.
Sûrs que nos eſcadrons ne ſont point indomtables,

22. Roi des Epirotes, petit-fils de Néoptoléme, combattit le premier contre les Romains avec des Elephants, à la bataille d'Héraclée dans la grande Grece, en 474 de Rome ; ce qui jetta un grand effroi parmi ſes ennemis.

Ils n'en redoutent plus les monſtres formidables :
Leurs traits ſifflent dans l'air. Sur ce champ teint de ſang,
Vaſc na, que ſon char porte de rang en rang,
Semble l'aſtre du ſoir [23] dont la clarté frappante
Des mortels égarés fixe la courſe errante.
Ses fleches, qui par-tout répandent le trépas,
Cherchent en vain Colomb invincible aux combats :
Un Envoyé des cieux le couvre de ſes aîles ;
Ce Héros qu'il conduit prend des routes nouvelles.
Contre tant d'ennemis l'art lui ſert de ſoutien ;
Dans une fauſſe marche il trompe l'Indien :
Pour éviter Azor dont l'ardeur l'inquiete,
Par de légers combats, il maſque ſa retraite :
Un ſignal dans ſon camp rejoint ſes bataillons,
Comme après la tempête on voit les aquilons
Rentrer au gré d'Eole en ſa caverne ſombre.
Colomb, dans ſes remparts aſſiégé par le nombre,
Pour braver l'ennemi ſans perdre de ſoldats,
Du tonnerre de Mars fait voler les éclats.
Tout fuit ; les Indiens conſternés, mis en poudre,
Penſent que l'Eſpagnol eſt armé de la foudre ;
Se renverſent épars, & ſaiſis de frayeur,

23. La Planete de Venus qui paroît au coucher du Soleil.

Du pourpre qui les peint [24] ils cachent leur pâleur.
Quel combat imprévu les arrache à la vie !
Morgant lance contr'eux ſes dogues en furie.
Ainſi que ſur l'arêne, à la voix des Romains,
Des tigres irrités dévoroient les humains,
La meûte ſe déchaîne aux ordres de ſon guide,
Des montagnards en fuite atteint le vol rapide,
S'abreuve de leur ſang, & rapporte en lambeaux
Les morts que leur fureur arrachoit aux tombeaux :
Mais plus fier qu'un lion, qui dans les fers menace,
L'Indien frappe encor le bras qui le terraſſe.
Pinzon & Ximénès, dont Naba fut vainqueur,
Du ſort qu'ils méritoient ſubirent la rigueur ;
Un lingot d'or fondu fut leur dernier breuvage [25].
Que ce métal chéri, leur dit le Roi ſauvage,
Aſſouviſſe aujourd'hui votre ſoif des tréſors.
Pour les vanger, Pizarre affrontant mille morts,
Forçoit un montagnard à lui ſervir de guide ;
Plutôt que d'obéir, l'Inſulaire intrépide

24. Dans les combats, les Indiens ſe peignent le viſage de Roucou, afin d'en cacher à leurs ennemis les mouvements. Voyez la Remarque 2 de ce Chant.

25. Fait hiſtorique rapporté par Solis, tom. I.

Dans des gouffres profonds précipitoit ſes pas [26].
Sur un roc, Cibao, qui couroit aux combats,
D'un dard à triple dents perce le jeune Enrique :
Vaſquez d'un fer vengeur frappe à mort le Cacique :
L'Indien furieux brave deux ennemis :
Loin que par leurs efforts ce Prince ſoit ſoumis,
Il tire de ſon ſein chaque trait qu'on lui lance,
Diſperſe nos guerriers, & meurt plein d'arrogance,
Saiſi de trois poignards & de trois javelots [27].
Ceſſez, temps fabuleux, de vanter vos Héros,
Ou qu'ils cedent du moins aux exploits que je chante.
L'Eſpagnol triomphant fuit frappé d'épouvante ;
Le vaincu meurt paré des armes du vainqueur.
La nuit vint, & la guerre aſſoupit ſa fureur.
Banex, à Xaraga [28] cherchant une retraite,
Sur nos guerriers captifs court vanger ſa défaite.
Fieſqui, dont le navire échoua ſur ces bords,
Voit immoler ſa troupe & deſcend chez les morts ;
Et ſous l'antre où le ſort dès long-temps les enchaîne,
Leur compagne Zama s'offre aux yeux de la Reine.

26. Fait hiſtorique rapporté par Charlevoix, tom. I, pag. 261.

27. Fait hiſtorique rapporté par Charlevoix.

28. Voyez la Remarque 13 du ſixieme Chant.

Pour prolonger tes maux, jeune Indienne, hélas !
L'Amazone en fureur differe ton trépas :
De ſon cœur, à ta vue, un feu jaloux s'empare :
Dieux ! quel ſera le coup que ſa main te prépare.

Fin du huitieme Chant.

ARGUMENT

DU

NEUVIEME CHANT.

Reflexions de l'Amiral. Sa priere au Ciel. Deux Indiennes implorent ſon ſecours. Il reconnoît Zama. Elle lui fait le récit de ſes aventures depuis leur ſéparation. Viſion de Colomb dans une grotte où le ſommeil s'empare de ſes ſens. Prédiction ſur le ſort de ſon entrepriſe, & ſur les principaux événements qui doivent arriver dans l'Europe.

LA COLOMBIADE.

NEUVIEME CHANT.

TAndis que Vaſcona, qui vit fuir ſes ſoldats,
Attendoit des ſecours, différoit les combats,
Le Genois, dont la nuit réveille les alarmes,
En peſant ſes ſuccès en goûte peu les charmes:
L'ennemi qui ſuccede à l'ennemi défait,
Tant de ſang que lui coûte un triomphe imparfait,
Lui montrent qu'à tel prix encore une victoire,
En perdant ſon armée, aviliroit ſa gloire.
Dans le douteux eſpoir qui ſoutient ſa valeur,

Son ame, qui jamais ne connut la terreur,
Flottoit comme un vaiſſeau combattu par l'orage :
Ce Héros conſterné des maux qu'il enviſage,
Gémit, & dans ſon trouble invoque ainſi les Cieux.
Dieu juſte ! ordonnes-tu que je ſois en ces lieux
L'Ange exterminateur, qui, pour punir la terre,
Vint au camp d'Aſſyrie armé de ton tonnerre ?
N'étoit-ce pas aſſez d'en craindre le courroux ?
Falloit-il que notre art, en imitant ſes coups,
Détruisît tant d'humains que ton pouvoir fit naître ?
S'ils ignorent ta loi, chez eux fais-la connoître :
Change leur ſoif guerriere en amour pour la paix ;
Qu'ici ton nom s'annonce au bruit de tes bienfaits.

Colomb formoit ces vœux ; & ſon ame alarmée,
Par le ſommeil vaincue, oublioit ſon armée :
Un bruit ſourd le reveille & le repos le fuit.
Dans ſon trouble éclairé par l'aſtre de la nuit
Il court aux doux accents qui frappent ſon oreille :
Que voit-il dans ſa tente ? O Ciel ! quelle merveille !
Quoi ! deux Nymphes de l'Inde implorent ſon ſecours ;
Qui l'eût penſé ? Zama, l'objet de ſes amours,
Qu'il crut perdre à jamais, à ſes yeux ſe préſente.
Eſt-ce un ſonge, dit-il, que le ſommeil enfante ?
Revois-je enfin l'objet qui put ſeul m'enflammer ?

Il dit : Zama tremblante a peine à s'exprimer ;
Sa voix manque, & ſon teint pâlit & ſe colore
Comme le firmament au lever de l'aurore.
Le charme des regards, le trouble, les ſoupirs,
Long-temps des deux amants enchantent les deſirs :
Mais de notre Héros la ſurpriſe eſt extrême.
En langage Eſpagnol, l'Indienne qu'il aime
L'interroge, & lui peint ſa joie & ſon ardeur.
Zama, s'écria-t-il d'où naît ce ſon flatteur ?
Par quel divin ſecours puis-je ici vous entendre ?
Ce bonheur imprévu, que j'ai peine à comprendre,
Dans votre Iſle enchantée eût comblé tous mes vœux.
Quel bras vous enleva de ce rivage heureux ?
Apprenez-moi quel ſort me rend ici vos charmes.

A ces tranſports touchants, Zama verſa des larmes,
Frémit, prit pour appui ſa compagne Zulma,
Et d'un ton de voix foible en ces mots s'exprima :

Pardonne, cher Colomb, à mon ame ſéduite
Les ſoupçons offenſants que m'inſpira ta fuite :
L'amour me fit ſentir, en ſes affreux moments,
Tout ce qu'un tendre cœur éprouve de tourments.
Pour ſuivre ton vaiſſeau, l'ardeur qui me ſeconde
Dans un léger canot me tranſporta ſur l'onde :

Quand j'abordai la poupe où je crus te trouver,
Sans pitié les nochers oſerent m'enlever :
Au milieu d'eux en vain je te cherchois ſans ceſſe.
Mon langage ignoré redoubloit ma triſteſſe ;
Nul mortel de ton ſort ne pouvoit m'éclaircir.
Quel aſpect effrayant vint alors me ſaiſir ?
Au port que je quittois, d'un mont joint à la nue,
Mon pere au ſein des flots tombe & meurt à ma vue.
Tu vois, par ce tableau qui m'arrache des pleurs,
Les maux que j'ai cauſés, mon deſtin, mes malheurs :
Je donnois le trépas à qui je dois la vie ;
Au gré des vents, ſans toi, je fuyois ma patrie.
Conçois mon déſeſpoir, ma crainte & mes remords.
Quand pour ſavoir ton ſort, le temps & mes efforts
M'eurent des Caſtillans enſeigné le langage,
Fieſqui, dont ma douleur attendrit le courage,
Me dit que le jour même où je t'avois perdu,
Dans un ſombre brouillard ſur les mers répandu,
Son navire égaré ne revit plus ta flotte.
L'eſpoir de la rejoindre enflammoit le Pilote.
Mon cœur, qui de ton Dieu déjà goûtoit la loi,
Sut qu'en vain ſans la ſuivre il vouloit être à toi.
Ce culte, où de l'hymen la chaîne eſt éternelle,
Sans peine eût mon hommage ; un Pontife fidele
M'offrit dans l'eau ſacrée à l'Etre que tu ſers :

Zulma

Zulma ſuivit mon ſort ; d'angéliques concerts
Entendus ſur les flots célébrerent la fête.
Ce prodige, & l'éclair qui brilla ſur ma tête,
De te rejoindre ici m'annonçoient le bonheur.

A ces mots, le Génois, qu'emporte ſon ardeur,
Par ſes embraſſements interrompt ſon Amante.
Zama, s'écria-t-il, que ton récit m'enchante !
Oui ; quand pour moi ton cœur au vrai culte eſt ſoumis,
L'eſpoir de ton hymen me doit être permis.
Le nom de ton époux, dans ce jour de victoire,
Eſt le ſeul dont mon ame idolâtre la gloire :
Si ton cœur y conſent, jurons-nous à l'autel
Aux yeux de l'univers un amour éternel.
Hélas ! reprit Zama, tu vois que je ſoupire,
Que m'unir à ton ſort eſt le bien où j'aſpire :
De ta félicité qui charme ma langueur,
Faut-il par mes récits te ravir la douceur ! . . .
Quand pour te retrouver nous abordions la terre,
Le peuple de ces lieux nous déclara la guerre,
On nous mit dans les fers. . . . Enfin à Xaraga
La déroute des ſiens attira Vaſcona.
Ce jour, dont à regret je retrace l'hiſtoire,
Par notre arrêt de mort nous apprit ta victoire.
Au temple où je ſuivis ton peuple déſolé,

Fieſqui joint à ſa troupe aux dieux fut immolé.
En vain le fer ſacré qui leur ôta la vie,
Sur moi ; ſur ma compagne arrêta ſa furie ;
La Reine, ſans pitié, vit nos attraits naiſſants.
Sous le prétexte humain de ranimer nos ſens,
Sa main nous abreuva d'une liqueur perfide.
Dès cet inſtant, hélas ! la ſoif la plus avide
Dans mon ſein déchiré répandit ſon ardeur.
Le bruit de tes combats augmentoit ma douleur :
Je tremblois pour tes jours, & dans l'Inde alarmée
L'eſpoir de m'éclaircir du ſort de ton armée,
Des prés ſur les côteaux portoit mon vol errant.
Quand, pour calmer ma ſoif, j'approchois d'un torrent,
Ton fidele Interprête, en garde ſur ſes rives,
Accourut au bruit ſourd de nos courſes craintives :
Dans l'ombre dont le ſoir obſcurciſſoit les airs,
Au lieu d'un ennemi qu'il crut charger de fers
Il reconnut mes traits ; quelle fut ſa ſurpriſe !
Inſtruit de nos malheurs & de notre entrepriſe,
Pour marcher vers ta tente il aida nos efforts :
Ma joie à ton aſpect, mon ardeur, tes tranſports,
De mes jours affoiblis ont prolongé la trame :
Mais l'effort que je fais pour t'exprimer ma flamme
Epuiſe mes eſprits, & les maux que je ſens
Sur ma langue altérée arrêtent mes accents :

Je n'ai plus qu'un moment à jouir de ta vue,
Vainement je combats le venin qui me tue.
Cher époux, ſoutiens-moi : la nuit couvre mes yeux;
Ah ! ces tendres ſoupirs ſont mes derniers adieux...
Je ſuccombe, j'expire. . . . A cette voix mourante,
Du plus ſenſible Amant concevez l'épouvante :
Non, amour, tu peux ſeul en peindre les tourments.
Exprimant ſa douleur par ſes gémiſſements,
A chercher des ſecours Colomb en vain s'empreſſe ;
Zama, qu'un poiſon lent anéantit ſans ceſſe,
Mourante dans ſes bras, n'entend plus ſes ſanglots.
A ce ſpectacle affreux, O Ciel ! dit le Héros,
C'eſt donc pour la ravir à mon ame éperdue,
Qu'en ce funeſte jour tu la rends à ma vue ?
Immole-nous enſemble ; ou plutôt que tes coups
Aujourd'hui ſur moi ſeul épuiſent ton courroux.
Hélas ! pour me rejoindre elle a perdu la vie. . . .
Quoi ! c'eſt moi qui la livre à la parque ennemie ? ...
Chere Zama ! pourquoi doutois-tu de mes vœux ?
Tes vertus, ta beauté t'aſſuroient de mes feux ;
Que ne m'attendois-tu ſur ton heureux rivage ?
Mon eſpoir, qui déjà t'y portoit mon hommage,
Au ſein de la victoire en formoit le projet. . . .
Regrets d'un tendre hymen, dont mon cœur perd l'objet,
Vous n'attendriſſez plus cette beauté mourante.

Mon ardeur dans ſes bras n'a plus rien qui l'enchante.
O douleur ! Sort cruel ! perfide Vaſcona !
Mais que vois-je ? l'Amour rend la vue à Zama. . . .
Pour former des accents ſes levres ſe raniment !

Aux plaintes d'un époux que tant d'horreurs oppriment,
L'Indienne un moment triomphe de ſes maux,
Rouvre ſes yeux éteints, & prononce ces mots :

Il n'eſt plus temps, Colomb, de répandre des larmes :
Mon ame, qui du Ciel goûte déjà les charmes,
Ne met plus ſon bonheur qu'en l'eſpoir de ſes dons.
Veux-tu les mériter ? domte tes paſſions,
Sers ton Dieu, ſuis ſes loix ; fais qu'un jour dans ſa gloire
Nos deſtins réunis couronnent ta victoire.

A ce diſcours, l'effroi dans tous les yeux eſt peint ;
Zama ſeule eſt en paix : ſa vie enfin s'éteint ;
Non comme un fer ardent dans l'onde qui murmure,
Mais telle qu'un flambeau privé de nourriture,
Qui par degrés expire & ſe perd dans les airs.
Ainſi, pour ſe rejoindre au Dieu de l'univers,
L'ame de l'Indienne au firmament s'envole :
Sur la terre, où Colomb en eût fait ſon idole,
Son corps paroît en paix goûter un doux ſommeil ;

La mort plait dans ſes traits ; & ſon teint moins vermeil
Du calme des élus eſt l'image céleſte.
Sa compagne à ſes pieds finit ſon ſort funeſte.
Le peuple accourt, gémit, étouffe ſes ſanglots,
Et d'un ſpectacle affreux arrache le Héros.
Par ſon ordre aux autels, les habitants de l'Ebre
Changent les chants d'hymen en appareil funebre :
Un riche Mauſolée éterniſe en ce jour
Son déſeſpoir, Zama, ſa gloire, & ſon amour.

Lorſqu'à ces triſtes ſoins il eut livré ſon ame,
Dans une grotte obſcure occupé de ſa flamme,
Pour déplorer ſes maux, il fuyoit les humains :
La mort, qu'il imploroit, menaçoit ſes deſtins.
Le Ciel entend ſes cris : une main inviſible
Sur cet amant troublé verſe un ſommeil paiſible.
Au fond de ſa penſée un moment dans l'oubli
L'objet de ſes regrets demeure enſéveli.
En cet inſtant, Zama, déjà dans l'Empirée
Du nectar des élus boit la coupe ſacrée.
Dans l'Inde, la premiere elle abjura l'erreur ;
Dieu, content de ſa foi, couronne ſon ardeur ;
L'avenir eſt préſent à ſes yeux qu'il éclaire.
Va, dit-il, de Colomb ſois l'ange tutélaire ;

De ſa fidélité qu'il reçoive le prix ;
Dévoile les deſtins à ſes regards ſurpris.

Il dit : l'éloignement, le temps, ni les obſtacles
Ne peuvent d'un inſtant différer ſes miracles :
Plus rapide que l'œil & l'éclair dans les airs,
Des Indes, à ſa voix, Zama fend les déſerts.
Près de l'antre où Colomb paſſe une nuit cruelle,
Le parfum qu'elle exhale annonce une immortelle :
Reſſemblante à l'aurore en ce ſombre ſéjour,
L'éclat qu'elle répand y ramene le jour.
Aux regards du Génois cette céleſte image,
Pour ne point l'éblouir, ſe voile d'un nuage ;
Et le globe azuré qu'elle tient en ſes mains
Lui dépeint l'univers & l'ordre des deſtins.
A ſa voix, ce héros qui crut la voir en ſonge,
Sort de l'abyme affreux où la douleur le plonge,
Un feu plus doux l'enflamme & le rend à la paix.
Raſſure-toi, dit-elle, & reconnois mes traits :
Qu'un inſtant a changé le ſort de ton amante !
N'en plains point les malheurs : mon ame triomphante,
Pour toujours d'un corps vil abandonnant les fers,
Dans ſa félicité ne craint plus de revers.
Je vois du haut des Cieux, à l'abri du tonnerre,
L'erreur, les paſſions empoiſonner la terre.

Le feu pur, qui pour toi brûle au fond de mon cœur,
A nourrir tes vertus conſacre ſon ardeur.
Elle dit : le Génois dans ſa ſurpriſe extrême,
Tranſporté par l'amour, vole à l'objet qu'il aime,
Se proſterne à ſes pieds, en veut fixer les pas ;
Mais les airs qu'il embraſſe échappent de ſes bras.

Mon être intelligent, dit cette ombre viſible,
N'offre plus aux humains de ſubſtance ſenſible.
Jouis de mon ſavoir, contemple en un inſtant
Les deſtins de l'Europe [1] & le ſort qui t'attend.
Pour couronner ta foi, l'auteur de la nature
A tes regards ici peint la race future.
Ce globe, par mes mains juſqu'à toi parvenu,
T'apprend qu'aux anciens l'orbe en fut mal connu [2] ;

1. L'Auteur, ayant aſſocié des Italiens, des François, des Anglois, à l'entrepriſe de Colomb, a cru qu'il ſeroit intéreſſant pour ce Génois de ſavoir non-ſeulement le deſtin à venir des Eſpagnols ; mais celui de toute l'Europe, & le progrès que feroient les Sciences auxquelles il s'étoit appliqué. On a vu dans le ſecond Chant une eſquiſſe de l'Hiſtoire Ancienne ; ce neuvieme Chant donne une idée de l'Hiſtoire Moderne.

2. Les Anciens ne connoiſſoient ni l'étendue ni la figure du Globe Terreſtre. Le Prêtre Virgile fut condamné comme hérétique, en 748, pour avoir ſoutenu qu'il y avoit des Antipodes.

On crut notre hémiſphere un Empire de l'onde :
Ce continent, borné par les pôles du monde,
De l'aurore au couchant prolonge au loin ſes bords :
La mer qui de l'Aſie en ſépare les ports,
Plus que tu ne penſois 3 te montre d'étendue :
Sur le globe en tournant par cette onde inconnue 4,
Au port d'où tu partis reviendront tes vaiſſeaux.
Bientôt un Luſitain 5 né pour braver les eaux,
S'y frayant une route au Midi de l'Afrique,
Deviendra le Héros d'un fameux Chantre Epique.
Tandis que ſur le Gange on craindra ſes exploits,
Ici ton camp vainqueur méconnoîtra 6 tes loix

3. Colomb croyoit que les Iſles qu'il avoit découvertes étoient l'autre extrémité des Indes où Alexandre avoit porté ſes conquêtes ; qu'elles n'étoient pas fort éloignées du Gange, & que l'Iſle Eſpagnole étoit le Cipango de Marc Paul de Veniſe. *Charlevoix*, pag. 107.

4. Vaſco Nunez de Balboa, en traverſant du Darien à l'Iſthme de Panama, découvrit du haut d'une montagne la mer du Sud, en 1513. Nos vaiſſeaux, qui entrent dans cette mer par le Détroit de Magellan, en faiſant le tour du Monde, reviennent en Eſpagne par le Cap de Bonne-Eſpérance.

5. Vaſco de Gama Gentilhomme de la Maiſon d'Emmanuel Roi de Portugal, natif de Synis, découvrit le Cap de Bonne Eſpérance en 1497. Ses découvertes ſont le ſujet de la Luſiade du Camoëns, fameux Poëte Portugais, mort en 1579, âgé de 50 ans.

6. Colomb eut des peines incroyables à former ſon éta-

Songe que tes travaux ne ſont point à leur terme.
Ce nouvel univers que l'océan renferme
T'ouvrira ſes tréſors : mais du vaillant Colomb
Ce vaſte continent ne prendra point le nom :
Un Toſcan 7 ravira ce prix à ta victoire.
Le Ciel t'éprouve ainſi ; ſois humble dans ta gloire :
Un jour la calomnie 8 en ternira l'éclat.

bliſſement dans l'Iſle de S. Domingue. Les révoltes fréquentes de ceux qui étoient ſous ſes ordres, l'obligerent de les traiter avec ſévérité ; ce qui lui ſuſcita des ennemis à la Cour d'Eſpagne. *Charlevoix*, tom. I, pag. 199.

7. Américi Veſpucci, Florentin, partit d'Eſpagne ſur la flotte d'Alphonſe d'Ojeda, en 1497, aborda au Méxique, & prétendit avoir le premier découvert la Terre Ferme que Colomb avoit touchée avant lui ; mais, par un bonheur extrême ; il a eu cet honneur par deſſus tous les Rois de l'univers, que ſon nom a été donné a un continent qui compoſe la moitié du Monde connu. On peut attribuer l'avantage qu'il a eu ſur Colomb, à ce qu'il écrivit une relation de ſes Voyages qu'il dédia à René II. de Lorraine, Roi de Sicile, en 1506. *Herrera, Antonio Leon.*

8. Après pluſieurs accuſations, dont Colomb s'étoit juſtifié à la Cour d'Eſpagne, il eſſuya une nouvelle diſgrace en 1500. D. Bovadilla fut envoyé pour commander à S. Domingue. Il paſſa ſes ordres en faiſant mettre aux fers l'Amiral & ſes freres, qu'il envoya en Eſpagne. Le Roi & la Reine inſtruits de leur arrivée, ordonnerent de les amener à la Cour avec toutes les marques de la plus grande diſtinction. Voyez la relation touchante de leur réception dans le P. Charlevoix, tom. I, pag. 201.

Pour prix de tes bienfaits, l'Ibérien ingrat
Oſera contre toi ſoulever ſa patrie ;
Mais la Reine, à ta voix, ſourde aux cris de l'envie,
Enchaînant à ton char tes ennemis jaloux,
Voudra qu'en ces climats tout rampe à tes genoux :
De ton nom immortel plus grand que ta puiſſance
Le ſang des Souverains chérira l'alliance [9] ;
Rien ne l'effacera des faſtes à venir.
Vers la gloire, où ton vol doit un jour parvenir,
Tu traces aux Héros une route nouvelle.
Cortez dans ſes exploits te prendra pour modele.
Aux champs de l'Equateur, vers l'Iſthme que tu vois,
Au plus grand Roi [10] de l'Inde il donnera des loix :
Mais d'un peuple craintif triomphateur barbare,
Il immolera tout à ſa fureur avare.
Pizarre [11] t'eſt connu ; ſache que ſes combats

9. Don Diege Colomb, fils aîné de l'Amiral, épouſa Dona Maria de Tolede, niece du Duc d'Albe ; & Iſabelle ſa fille, fut mariée à Don George de Portugal en 1517.

10. Le Mexique, qui contient environ ſix cents lieues de longueur depuis la riviere de Chagre, dans l'Iſthme de Panama, juſques à celle de Norte qui ſe jette dans la mer Vermeille, étoit gouverné par des Rois. Le dernier, vaincu par Cortez, fut Monteſume, Prince puiſſant & magnifique, qui eut une fin tragique & peu digne de ſon rang. *Hiſt. du Mexique.*

11. Voyez la Remarque 14 du premier Chant.

Au rives du couchant ſoumettront les Incas.
Le dernier de ces Rois, chef d'un Empire immenſe,
Croit avoir pour aïeul le ſoleil [12] qu'il encenſe ;
Et ſon peuple éclairé, fameux par mille exploits,
Aiſément du vrai culte embraſſera les loix.
Il oſeroit en vain braver les fils du Tage ;
La ſoif de s'enrichir les anime au carnage :
Tu verras ſous leur joug gémir ces Indiens.
Lorſqu'un de tes nochers [13] avide de faux biens,
Au Cap le plus auſtral de ce riche hémiſphere,
Découvrira ſur l'onde une route à l'Ibere ;
Sur ſes pas Dercilla [14], jaloux de ſes travaux,

12. Les Incas ſe croyoient deſcendus du Soleil ; c'eſt ainſi qu'on nommoit les Empereurs du Perou, depuis l'Inca Mango Capac qui fit bâtir Cuſco en 1125. Leurs peuples adoroient le Soleil. Ils avoient des mœurs & des loix ; ce qui les rendit plus propres à embraſſer notre culte. Pizarro fit étrangler l'Inca Atabalypa pour avoir révélation de ſes tréſors, après lui avoir fait ſouffrir les plus cruels tourments. *Garcilaſſo de la Vega.*

Le Perou s'étend à la côte occidentale de l'Amérique méridionale, depuis l'Equateur juſqu'au Tropique du Capricorne.

13. Ferdinand Magellan, Portugais, découvrit en 1520 le Détroit qui porte ſon nom, & fut juſqu'aux iſles Philippines par la mer du Sud, où il mourut empoiſonné. *Oſorio, Mariana.*

14. Don Alonzo Dercilla, Gentilhomme de la Chambre de l'Empereur Maximilien, combattit à la bataille de S. Quentin, & parcourant l'Europe, il ſéjourna en

Deviendra de ces bords l'Orphée & le Héros.
Que vois-je ? ſur ces monts, où le Ciel ſe repoſe,
Carjaval livre au fer les mines du Potoſe 15.
Quel déluge de maux s'exhale de leur ſein ?
Le ſouffle empoiſonné qui ſort de ce terrein
Avertit les mortels d'en fuir les dons perfides :
Mais la cupidité rend les cœurs intrépides.
Quand ces monts d'or creuſés, & de cruels combats
Dépeupleront Madrid, l'Europe & nos Etats,
L'avare ſans pitié, pour ouvrir ces abymes,
Ira juſqu'en Afrique acheter des victimes 16.
Colomb, pour tant de ſang répandu ſur ces bords,
Le ſeul vrai bien dont l'Inde enrichira vos ports
Eſt l'antidote 17 sûr qu'au Pérou, ſans culture,

Angleterre, d'où il partit pour le Chili, y fit des prodiges de valeur contre les révoltés de la Province d'Araucana, & chanta les événements de cette guerre, dont il fut l'Achille & l'Homere. Son Poëme a pour titre, *La Araucana*, imprimé en 1597. *M. de Voltaire, Eſſai ſur le Poëme Epique.*

15. Potoſi : Montagne la plus abondante en or, ſituée aux confins du Perou & du Chili. Les mines en furent découvertes en 1545 par les Eſpagnols, conduits par Guança, Indien.

16. Chez les Rois de la Côte de Guinée en Afrique, on achete des Negres pour le travail des mines. Les exhalaiſons en font funeſtes aux Européens, & même aux Indiens.

17. Le Quinquina, ſpécifique contre la fievre, apporté par les Jéſuites en

Contre un poulx déréglé prépara la nature :
Et pour de vains tréſors l'Eſpagne en ces climats
Epuiſera ſes champs d'armes & de ſoldats.

O Potoſe fatal ! dangereux héritage !
Dit le Génois frappé des maux qu'il enviſage !
Quoi ! pour un vil métal tant de peuples divers
Creuſeront leurs tombeaux dans cet autre univers !
J'y viens d'un Dieu de paix annoncer les maximes ;
Si j'y dois par mes ſoins enfanter tant de crimes,
Que n'ai-je dans les mers terminé mes deſtins !

Du Ciel, reprit Zama, reſpecte les deſſeins.
Quand tu répands ſa loi, plains l'erreur du vulgaire
Qui transforme en poiſon ce baume ſalutaire.
Rome 18, ſenſible aux maux de nos brûlants climats,

Europe, en 1640, où il ſe vendoit au poids de l'or. C'eſt l'écorce d'un arbre de la grandeur du cérifier, qui croît au Perou ſur les montagnes de Quito.

18. Alexandre VI. pour prévenir les différends qui pourroient naître entre les Couronnes d'Eſpagne & de Portugal, au ſujet des nouvelles découvertes, fit tracer en 1453, la célebre Ligne de Démarcation.

Ligne imaginaire tirée d'un pôle à l'autre, qui coupoit, en deux parties égales, l'eſpace qui ſe trouve entre les iſles Açores & celles du Cap Verd. Tout ce qui étoit au couchant de cette Ligne devoit appartenir à la Cou-

De l'avide Eſpagnol bornera les Etats :
Le ſort aux Luſitains, jettés ſur ce rivage,
Des Mines du Bréſil deſtine l'héritage.
Pour joindre à leurs tréſors le rubis, le ſaphir,
Cabral 19 découvrira cette nouvelle Ophir 20;
Et ſur tes pas, Colomb, l'Europe entreprenante
Au nord de l'Inde un jour régnera triomphante.
Si ce climat glacé 21 refuſe à ſon vainqueur

ronne de Caſtille, & ce qui étoit à l'Orient étoit concédé au Roi de Portugal

19. Alvarès Cabral, Portugais, découvrit, en 1502, la Contrée du Bréſil, où il fut jetté par une tempête. Ce pays a environ 1200 lieues d'étendue à la côte orientale de l'Amérique méridionale, depuis la riviere des Amazones juſqu'au Paraguai. Le terroir en eſt fertile, & abonde en mines d'or & d'argent. On y a découvert depuis peu beaucoup de diamants. Diverſes relations aſſurent que des hommes y vivent quelquefois juſqu'à 150 ans. *Jean de Laet. Herrera.*

20. Bochart dit qu'il y a deux terres d'Ophir; l'une dans l'Arabie, d'où David fit venir quantité d'or; l'autre dans l'Inde, où Salomon envoya ſa flotte; que celle-ci étoit la Taprobane des Anciens, maintenant l'iſle de Ceylan, où il y a un port nommé Hippor que les Phœniciens appelloient Ophir. On y trouve encore les mêmes productions que les navires de Salomon rapportoient à Jeruſalem.

21. Dans l'Amérique Septentrionale, les Anglois poſſedent la Floride, la Virginie, la Caroline, la Nouvelle Angleterre, &c. La grande Contrée du Miſſiſſipi & le Canada appartiennent aux François.

Les monts d'or que la terre enfante à l'Equateur ;
Aux Bretons [22], aux François, Rois aux Cercles polaires ;
La Chaſſe [23] y produira des biens plus néceſſaires :
Mille peaux d'animaux deviendront leurs tréſors,
Une Pêche [24] abondante enrichira leurs ports.

Dans ce vaſte Archipel [25] la main de l'induſtrie
Tirera des Roſeaux [26] une Manne chérie :
Jamais le Mont Hybla [27] n'eut un miel ſi flatteur.

22. On entend par ce nom les Anglois.

23. La Chaſſe, dont les habitants du Nord de l'Amérique font leur occupation, produit un grand commerce de Pelleterie.

24. Il ſe fait une Pêche conſidérable de Morue au banc de Terre-Neuve, à l'entrée du fleuve S. Laurent & aux iſles du Cap Breton. Ce poiſſon, ſalé ou ſeché, produit un commerce lucratif qui ſe répand dans toute l'Europe.

25. Un Archipel eſt une étendue de mer entrecoupée par un grand nombre d'Iſles. Les Anciens ne connoiſſoient d'Archipel que celui de la mer Egée. Depuis on a découvert celui du Méxique, des Maldives, où il y a plus de 1200 Iſles, des Philippines, où on en compte 11000, des Moluques, & les Celebes, &c.

26. La Canne de Sucre eſt une eſpece de roſeau qui croît de la hauteur de cinq pieds. Il eſt diviſé par nœuds éloignés de cinq pouces, remplis d'une moëlle blanche dont ſe fait le Sucre.

27. Hybla, montagne de Sicile, abondante en thym, & célebre par ſon excellent miel. Pluſieurs Poëtes Latins en font mention, & entr'autres Martial, Liv. XI, Epigr. 43.

Mella jubes Hyblæa tibi,
vel Hymettia naſci.

Oui, ces champs inconnus au fer du Laboureur,
Cultivés par le luxe, en ſeront plus fertiles.
Pour tant de fruits nouveaux, à l'Europe inutiles,
Le commerce vainqueur des vents & des ſaiſons,
Des deux mondes ſans ceſſe échangeant les moiſſons,
Par ſes nombreux vaiſſeaux ſurchargera les ondes.
En Pilotes fameux ces races ſi fécondes,
Ne le ſeront pas moins en ſavants, en héros.
A l'aigle des Céſars un de leurs fiers rivaux [28]
Bientôt de la Caſtille unira les domaines ·
Si Valois [29] dans Pavie en porte un jour les chaînes,
Ce captif généreux, loin d'en vanger l'horreur,
Saura par ſes vertus ſurpaſſer ſon vainqueur.
La France, où ſous ce Roi renaîtra la ſcience,
Du Pontife [30] Romain bornera la puiſſance,

28. Charles V, Roi d'Eſpagne, élu Empereur, en 1519. après la mort de Maximilien ſon grand-pere, poſſéda à la fois l'Empire, l'Eſpagne, les Pays-Bas, une partie de l'Italie.

29. François I, ſurnommé le Reſtaurateur des Sciences, après pluſieurs conquêtes en Italie, aſſiégea Pavie où il fut pris, en 1525. Sa priſon, à Madrid, dura près d'un an. Il n'en ſortit que ſous des conditions dures: ſa généroſité cependant le porta à accorder un paſſage à Charles V à travers la France, pour aller châtier les Gantois révoltés.

30. Léon X & François I firent un concordat à Boulogne, en 1515, par lequel les Elections, pour remplir les Bénéfices, furent abolies.

Et

Et toujours au vrai culte aſſervira ſa foi. . . .
Faut-il qu'un Roi Breton 31 en brave alors la loi?
Siecle affreux, où le vice aidé du fanatiſme
Sous un maſque pieux favoriſe le ſchiſme.
La fille 32 de Henri renverſe ſes projets;
Par l'hymen à l'Ibere elle unit ſes ſujets:
A ſon gré, du Saint Siége ils reprennent la chaîne,
Sa ſœur regne, & bientôt à l'erreur les ramene.
Tout doit d'Eliſabeth 33 craindre l'orgueil jaloux;
Eſſex, Norfolk, Marie, en ſubiſſent les coups.
Cette Reine d'Ecoſſe, en France couronnée,

La Collation des Bénéfices conſiſtoriaux, en France, appartient, depuis ce temps-là, au Roi; & la Proviſion au Pape, qui en expédie les Bulles.

31. Henri VIII, Roi d'Angleterre, n'ayant pu obtenir du Pape la diſſolution de ſon mariage avec Catherine d'Arragon, pour épouſer Anne de Boulen, une des filles de la Reine, le fit caſſer par Thomas Crammer, Archevêque de Cantorbery, en 1533. Le Pape excommunia le Roi, qui ſe ſépara de l'Egliſe Romaine.

32. Marie, Reine d'Angleterre, fille de Henri VIII & de Cathérine d'Arragon, épouſa, en 1554, Philippe II, Roi d'Eſpagne, rétablit la Religion Catholique, & mourut en 1558.

33. Fille d'Henri VIII & d'Anne de Boulen, ſuccéda à Marie & rétablit la Religion Anglicane. Les Ecoſſois s'étant mis ſous ſa protection, elle fit arrêter Marie Stuart, leur Reine, & lui fit trancher la tête le 8 Février 1587. Elle condamna au même ſupplice le Comte d'Eſſex, ſon favori ſous prétexte de conſpiration.

A Londres par le fer finit ſa deſtinée.
Sur la Seine, où l'hymen l'enchaîna peu d'inſtants,
Son époux 34 regne & meurt à la fleur de ſes ans;
Fils d'un Prince immolé dans des courſes de lance
A ſes freres 35 en pleurs il laiſſe ſa puiſſance.
Leur mere 36 de la haine allume le flambeau:
Par elle des François l'un ſe rend le bourreau;
L'autre, ennemi du ſchiſme, en devient la victime.
Mais lorſque ſur le Rhin ce ſerpent né du crime,
De ſa patrie 37 armée enflamme les ſoldats,

34. François II, Roi de France, qui épouſa, étant Dauphin, Marie Stuart, Reine d'Ecoſſe, étoit fils de Henri II, tué d'un coup de de lance, dans un Tournois, par Montgommery.

35. Charles IX, ſecond fils d'Henri II, ordonna la journée de la Saint Barthélemy, le 24 Août 1572; & mourut en 1574, d'une hémorragie. Le ſang lui ſortoit par toutes les parties du corps.

Son frere Henri III, qui lui ſuccéda, fut aſſaſſiné à S. Cloud, en 1589, par un fanatique.

36. Catherine de Médicis, épouſe d'Henri II, vit régner trois de ſes enfants tour à tour. Son aſcendant ſur leurs eſprits & ſa ſuperſtition, cauſerent beaucoup de maux à la France. Elle mourut à Blois en 1589.

37. En 1517, Luther, Religieux Auguſtin, prêcha à VVirtemberg, en Allemagne, contre l'abus des Indulgences & la puiſſance du Pape. Cette héréſie & celle de Calvin, qui occaſionnerent des guerres cruelles, furent adoptées par une grande partie de l'Europe.

Des ſages inſpirés éclairent ces climats.
Dans la Pruſſe, un mortel 38 rival de Ptolémée,
De ſes cieux criſtallins détruit la renommée :
Par ce Germain la terre arrachée au repos,
Du ſoleil immobile embraſſe les travaux :
Ainſi tu vois Vénus, Mercure, en leur carriere,
Quelquefois entre nous & l'aſtre de lumiere ;
Et tantôt au-delà de ce flambeau des airs,
Par des feux empruntés éblouir l'univers.
La ſphere que je tiens t'éclaircit ce problême :
Tandis que tout le Nord ſuit ce nouveau ſyſtême,
Que dans l'âge prochain à Rome un Apollon 39
Célebre les Lieux Saints où triompha Bouillon 40 :

38. Nic. Copernic naquit à Thorn, dans la Pruſſe Royale, en 1473, & publia ſon ſyſtême du Soleil immobile, & du mouvement de la Terre, en 1515, contre l'opinion de Ptolémée qui place la Terre immobile au centre de l'Univers, le Soleil & les Planettes tournant au-tour dans des Cieux criſtallins. Tycho-Brahé, Gentilhomme de Dannemarc, né en 1546, imagina un autre ſyſtême qui rendoit à peu près la même raiſon des apparences céleſtes ; mais celui de Copernic a prévalu.

39. Torquato Taſſo, célebre par ſon Poëme de la Jéruſalem délivrée, né en 1544, à Sorrento dans le Royaume de Naples, mourut à Rome ſur le point d'être couronné Poëte, en 1595.

40. Voyez la Remarque 17 du huitieme Chant.

Rival de Salomon [41], dont ſa foi ſuit l'exemple,
Un Pontife au vrai culte éleve un nouveau temple [42];
Par ſes Autels le Tybre efface le Jourdain.

A ces mots, le Génois, inſtruit par le deſtin,
De ces temps à venir admirant la ſcience,
Dans ſon raviſſement rompt ainſi le ſilence.
O Zama! toi dont l'œil voit le Dieu d'Iſraël,
Quand tu quittes pour moi les délices du Ciel,
D'un plus long avenir apprends-moi les merveilles?
Par ta voix la ſageſſe enchante mes oreilles,
Et ta préſence accroit mes deſirs curieux.

Autant que le permet la volonté des Cieux
Je te ſatisferai, répond l'ombre brillante:
Mais que ces jours prédits flattent peu ton attente!
Dans l'Europe, où le ſchiſme éterniſe l'erreur,
La ſuperſtition aſſouvit ſa fureur:
Du flambeau de la haine elle embraſe la terre;

41. Salomon fit bâtir à Jéruſalem ce Temple renommé dont on voit la deſcription dans l'Ancien Teſtament.

42. L'Egliſe de S. Pierre de Rome eſt le plus ſuperbe édifice qui ait jamais été fait. Le Bramante ſous Jules II, & Michel Ange ſous Paul III, en ont été les principaux Architectes.

Le Cavalier Bernin a donné le deſſein de la Place qui eſt devant cette Egliſe, & le Pape Alexandre VII. l'a fait exécuter.

Les freres à ſa voix ſe déclarent la guerre ;
Et ſes conſeils pervers, voilés d'un ſoin pieux,
Font d'un dévot timide un traître audacieux.
Ah ! ſi ce monſtre 43 armé du ciſeau de la parque,
Immole dans Paris le plus parfait Monarque ;
Dans le ſiecle ſuivant, pour venger ce Héros,
Un Génie 44 immortel célebre ſes travaux :
Ce Virgile François, Quinte-Curce fidele,
Pour peindre un Alexandre 45 a les crayons d'Apelle.
Le conquérant du Nord en Pologne, à ſon gré,
Fait régner un Héros 46 ſage, juſte, éclairé :
Le bras qui le couronne & force cent murailles,
A ſon tour eſt vaincu par le ſort des batailles.
Qu'à jamais les mortels exaltent ſon vainqueur 47 :
D'un peuple encor ſauvage ardent légiſlateur,
Pour l'éclairer, il oſe abandonner ſon trône ;

43. Ravaillac, ſous le prétexte ſpécieux de la Religion, aſſaſſina Henri IV, le 14 Mai 1610.

44. M. de Voltaire.

45. Charles XII, Roi de Suede, dont M. de Voltaire a écrit la vie.

46. Staniſlas Lecſinski, Roi de Pologne & Duc de Lorraine.

47. Pierre I, Empereur de Moſcovie, paſſa dix-huit mois inconnu au Village de Sardam, dans la Nort-Hollande, pour apprendre l'art de conſtruire les vaiſſeaux. Il voyagea en Angleterre & en France, où il acquit la connoiſſance des Sciences qu'il établit dans ſon Empire, dont les peuples étoient alors barbares.

Et dans l'Europe inſtruit par Minerve & Bellone,
Du tréſor des beaux arts il enrichit ſes champs.
Ce Héros qui des Grecs eût obtenu l'encens
D'une Reine [48] du pôle apprend que la victoire
N'eſt pas le ſeul triomphe illuſtre dans l'hiſtoire :
Renoncer aux honneurs ſurpaſſe mille exploits :
Chriſtine ſur le trône en deſcend par ſon choix :
Son ame aux doctes ſœurs ſacrifie un Empire,
Rome attire ſes pas, tout le Nord en ſoupire ;
Elle parcourt la France, y cherche le berceau
D'un ſavant [49] qu'à ſa Cour le ſort mit au tombeau.

48. Chriſtine, Reine de Suède, ſuccéda à ſon pere Guſtave Adolphe, & gouverna avec beaucoup de prudence juſqu'à ſon abdication, en 1654. Enſuite elle vint en France & ſe retira à Rome, où l'amour des Sciences l'avoit attirée.

49. Deſcartes, né d'une famille noble en Touraine, que ſon mérite avoit fait appeller à la Cour de Suède par la Reine Chriſtine, mourut à Stockolm, en 1650, âgé de 54 ans. Sa philoſophie détruiſit celle d'Ariſtote, enſeignée longtemps dans les écoles, ce qui lui ſuſcita grand nombre d'ennemis.

Dans ſon ſyſtême du monde, il rejette le vuide d'Epicure, pour établir le plein. Dieu forma, dit-il, une maſſe immenſe de matiere homogene, dont toutes les parcelles ſont dures, cubiques & anguleuſes ; enſuite il leur imprima un mouvement double, les fit tourner ſur leur centre, & divers pelotons d'entr'elles autour d'un centre commun ; ce qu'il nomme tourbillons, dont les Etoiles fixes ſont les Soleils.

Ce vainqueur d'Ariſtote, accablé par l'envie,
De ſon ſiecle éclairé paroît l'heureux génie;
A l'aide d'un criſtal 50 à Florence inventé,
Il lit dans l'Empirée, en peint l'immenſité;
Chaque étoile à ſes yeux eſt le ſoleil d'un monde:
Comme on voit, en nageant, les habitants de l'onde
Preſſer l'eau qui les preſſe, y tracer un chemin,
Ces tourbillons flottants circulent dans le plein.
Un aſtronome 51 Anglois, contraire à ce ſyſtême,
Prend pour premier mobile un plus hardi problême;
Dans le vuide à ſon gré les aſtres s'attirant,
En raiſon de leur maſſe ont un cours différent.
Le ſage obſervateur qui regle ainſi la ſphere,
Soumet toute hypotheſe à ſon calcul ſévere,

50. Les Lunettes ou le Téleſcope dont Galilée, né à Florence, ſe ſervit le premier. Ce mathématicien mourut à Piſe, en 1642, âgé de 78 ans.

51. Iſaac Newton, né dans la Province de Lincoln en Angleterre, en 1642, mort en 1727, avoit déjà compoſé, à l'âge de 24 ans, ſes principes de Mathématiques, & ſon traité de l'Optique. Voyez la Remarque 13 du huitieme Chant.

Ce philoſophe eſt auſſi l'auteur du ſyſtême de l'Attraction, qui établit que les Planettes s'attirent réciproquement en raiſon inverſe des quarrés de leur diſtance; c'eſt-à-dire que, ſi un corps étoit deux fois plus éloigné du centre de ſa révolution, l'action de ſa force centrale ſur lui en ſeroit quatre fois plus foible, *& vice verſa.*

Il ſonde la nature, en voit les profondeurs,
Et du jour qui l'éclaire offre aux yeux les couleurs.
Qu'Albion 52, ſa patrie, eſt fertile en merveilles!
Bacon 53, Locke 54, Addiſſon 55 l'inſtruiſent par leurs veilles:
Shakeſpear 56 y triomphe; & l'Homere 57 du Nord

52. Voyez la Ramarque 6 du troiſieme Chant.

53. François Bacon, Chancelier d'Angleterre, mort en 1626 âgé de 66 ans, non-ſeulement bon juriſconſulte, poëte & hiſtorien; mais encore excellent philoſophe & ſavant théologien.

54. Jean Locke, né près de Briſtol, mort en 1704 âgé de 73 ans, célebre par ſon Eſſai ſur l'entendement humain, ſur la tolérance, & ſur l'éducation des enfants.

55. Joſeph Addiſſon, mort Secrétaire d'Etat d'Angleterre, en 1719, âgé de 47 ans, compoſa des Poéſies Angloiſes & Latines, qui lui acquirent le titre du plus beau génie de ſa Nation. Ses diſcours répandus dans le Spectateur, ont fait la réputation de cet excellent Ouvrage périodique.

Ce genre, imité en France par M. de Marivaux, y a eu le plus grand ſuccès. Cet Auteur, s'étoit déjà rendu célebre par ſes pièces de théâtre, & par deux des plus ingénieux Romans qui aient paru dans un genre dont il eſt l'inventeur.

56. Guillaume Shakeſpear, Poëte tragique & comique, regardé comme le Corneille des Anglois, mort en 1616. Ce mot ſe prononce ainſi, Chaikeſpir.

57. Jean Milton, né à Londres en 1608, d'une famille noble, compoſa pluſieurs Ouvrages en Latin & en vers Italiens. Devenu aveugle à l'âge de 52 ans, il acheva ſon Poëme du Paradis perdu, ſur le deſſein qu'il en avoit conçu dans ſa jeuneſſe, en voyant repréſenter, à Milan, une Comédie d'Andrieno intitulée Adam, ou le Péché

De nos premiers parents y chante l'heureux ſort :
Qu'ils ſoient connus par toi dans cet autre hémiſphere,
Mais du Chantre 58 d'Eden fuis l'orgueil téméraire ;
D'un rebelle à ſon Prince 59 il eſt le défenſeur.
Si Londres laiſſe un temps régner l'uſurpateur,
Des Rois qu'elle bannit la France eſt la reſſource.

En ces lieux où les Arts ſemblent prendre leur ſource,
Que vois-je ! au même ſiecle un miniſtre fameux 60
Aſſujettit les grands, & par ſes ſoins heureux,
Bragance 61 dans Lisbonne eſt remis ſur le Trône.

originel. Il mourut en 1674, âgé de 66 ans.

58. Milton prêta ſa plume à Cromvvel pour faire l'apologie du meurtre de Charles I.

59. Cromvvel régna ſous le nom de protecteur, & mourut en 1658. Son fils Richard le remplaça ; & fut dépoſé comme incapable dans la même année. Charles II, fils de Charles I, fut rétabli. Son frere Jacques II, lui ſuccéda ; mais il fut obligé de ſe retirer en France, en 1688, la Nation ayant appellé au Trône Guillaume, Prince d'Orange, ſon neveu & ſon gendre.

60. Armand du Pleſſis, Cardinal de Richelieu, premier Miniſtre ſous Louis XIII, mort en 1642.

61. La Maiſon de Bragance, qui avoit ceſſé de régner pendant près de 200 ans, fut rétablie, par la politique du Cardinal de Richelieu en 1640, dans la perſonne de Jean II de Bragance, dont la poſtérité gouverne encore le Portugal, devenu puiſſant par ſes richeſſes.

Louis 62 meurt; ſon fils regne, il eſt cher à Bellone:
Un Caton 63, un Sylla 64 dirigent ſes combats:
Sous ce nouvel Auguſte on trouve un Mécénas 65:
Lutece 66 a comme Athene un Portique, un Lycée:
Dans ces temples ſavants ſa gloire eſt encenſée.
Chez Louis, un Sophocle 67, un nouvel Amphion 68,
Un rival d'Eurypide 69, un autre Anacréon 70.

62. Louis XIII, mort en 1643 : ſon fils, Louis XIV ſurnommé le Grand, né en 1638, lui ſuccéda.

63. M. de Turenne, mort en 1675, peut à juſte titre être comparé à Caton le Cenſeur pour ſes belles actions & ſa ſageſſe. Ce dernier ne ſe reprochoit que trois choſes : d'avoir paſſé un jour ſans rien apprendre, d'avoir dit ſon ſecret à ſa femme, & d'être allé par eau lorſqu'il pouvoit aller par terre.

64. Louis de Bourbon, ſurnommé le Grand Condé, comparable à Sylla par ſes talents pour la Guerre, ſon goût pour les Lettres, & le parti qu'il ſe forma contre le Gouvernement pendant la minorité de Louis XIV, mourut à Chantilli en 1686.

65. M. de Colbert, Miniſtre, mort en 1683, âgé de 64 ans.

66. Nom que les Grecs & les Latins donnoient anciennement à la ville de Paris.

L'Académie y fut fondée 1635 ; l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, en 1663 ; & l'Académie des Sciences en 1666.

67. Pierre Corneille, dit le Grand, mort en 1684, âgé de 78 ans.

68. Jean-Baptiſte Lully, mort en 1687 âgé de 54 ans.

69. Jean Racine, mort en 1699, âgé de 59 ans.

70. Guillaume Amfrie, Abbé de Chaulieu, mort en 1720, âgé de 84 ans.

Surpaſſent en talents l'antiquité profane :
Demoſthene 71 renaît, Eſope 72, Ariſtophane 73 ;
Vitruve 74, Praxitele 75, un Zeuxis 76, des Saphos 77 ;
De ce regne éclatant conſacrent les Héros.

Tu crains, Colomb, pourſuit ſon immortelle amante,
Que tant d'hommes fameux que la nature enfante
N'épuiſent ſes tréſors : non, les âges ſuivants
Ne ſont pas moins féconds en guerriers, en ſavants.
Un Céſar 78 aux Bourbons aſſujettit l'Eſpagne :
Le ſang mâle d'Autriche, éteint en Allemagne,

71. Jacques-Benigne Boſſuet, Evêque de Meaux, mort en 1704, âgé de 76 ans.

72. Jean de la Fontaine, mort en 1695, âgé de 74 ans.

73. Jean-Baptiſte Pocquelin de Moliere, mort en 1673, âgé de 53 ans.

74. Charles Perraut, mort en 1703, âgé de 76 ans.

75. François Girardon, né à Troyes en Champagne, mort en 1715, âgé de 88 ans. La Fontaine dit dans ſes vers à M. Simon de Troyes :

Votre Phidias & le mien,
Et celui de toute la terre,
Girardon notre ami, l'honneur
du nom Troyen, &c.

76. Charles le Brun, mort en 1690, âgé de 72 ans.

77. Madame Deshoulieres, morte en 1654, âgée de 60 ans ; Madame Dacier, morte en 1720, âgée de 69 ans.

78. Céſar, Duc de Vendôme, né en 1654, mort en Eſpagne en 1712.

D'une autre Zénobie 79 anime la valeur.
Un Monarque 80, orgueilleux d'en être le vainqueur,
Ramenant dans le Nord les beaux Arts qu'il encenſe,
De Lycurgue 81 & de Mars réunit la ſcience.
Dans l'Empire des lys invincible aux combats,
On trouve une Uranie 82, un Euclide 83, un Atlas 84,

79. Marie-Thereſe d'Autriche, fille de Charles VI, Empereur, ſeule héritiere de ſa Maiſon, épouſe du Duc de Lorraine, élu Empereur en 1745.

80. Fréderic-Guillaume, Roi de Pruſſe, aujourd'hui régnant, a fondé à Berlin une Académie. Les Loix qu'il a fait rédiger ſous le nom de Code Fréderic, & ſon exercice militaire, ont été adoptés par une partie des Potentats de l'Europe.

81. Légiſlateur de Lacédémone.

82. Madame la Marquiſe du Châtelet, qui a trop tôt fini ſa carriere, morte en Lorraine en 1749.

83. Un Euclide ici eſt mis pour pluſieurs. MM. Nicole, de Mairan, de Montigny, Fontaine, Clairaut & Dalembert ſe diſputent l'honneur d'éclairer notre ſiecle. Le dernier s'eſt encore rendu immortel dans un autre genre par ſa Préface de l'Encyclopédie, Ouvrage d'une vaſte entrepriſe, dans lequel MM. Diderot, de Jaucourt, Duclos, Marmontel, VVatelet, &c. donnent à l'envi des preuves de la ſagacité de leur génie, & de l'étendue de leurs connoiſſances.

84. MM. Caſſini, le Monnier, le Camus, &c. ſont à juſte titre nos Atlas.

Pour déterminer la figure du Globe terreſtre, Louis XV a envoyé, en 1735, au Nord MM. Clairaut, le Monnier, & Maupertuis; & ſous l'Equateur, MM. de la Condamine, Godin & Bouguer. Le réſultat de

Des ſavants ſous Louis, de ſon aïeul émule,
Bravent dans leurs travaux plus de dangers qu'Hercule,
De l'ourſe à l'Equateur meſurent l'univers,
Et du globe applati peſent l'onde & les airs.
Tandis que leurs calculs enfantent ces merveilles,
Que de fils d'Apollon enchantent mes oreilles !
Quoi ! Lucien [85], Pindare [86], Eſchyle [87], Phydias [88] :
Renaiſſent ſur la Seine : & vainqueur aux combats
Le Titus des Bourbons rend la paix [89] aux deux mondes :

leurs opérations reſpectives a été que le Globe de la Terre eſt applati vers les Pôles, & ſoulevé vers l'Equateur.

Ces travaux immenſes éterniſent les noms de ces ſavants Géometres. Voyez les utiles & intéreſſantes relations qu'en ont fait MM. de la Condamine & de Maupertuis.

85. M. de Fontenelle, auſſi admirable par la douceur de ſes mœurs, que célebre par ſes Ouvrages, & qui jouit encore, dans ſa centieme année, de cette raiſon aſſaiſonnée d'agrément qui l'a toujours rendu cher à la ſociété.

86. Jean-Baptiſte Rouſſeau, mort en 1741, âgé de 72 ans.

87. M. de Crébillon, actuellement vivant, âgé de près de 80 ans.

88. La France qui poſſede aujourd'hui les plus habiles Sculpteurs de l'Europe, entr'autres MM. Bouchardon, Pigale, le Moine, &c. a auſſi les meilleurs Peintres, tels que MM. Vanloo, Pierre, Boucher, &c.

89. La Paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748 ; éternel monument de la modération de Louis XV. Ce Monarque vient d'en donner un nouvel exemple : il n'a repris les armes qu'après avoir tenté tous les moyens de maintenir le repos de l'Europe.

Mais bientôt ſes voiſins le bravent ſur les ondes.
S'il retient ſon courroux, dès qu'il veut ſe venger,
Un peuple de Héros 90 affronte le danger;
Richelieu les conduit; Louis a la victoire.
Ce Prince, dont les Fils perpéturont la gloire,
Leur prodigue les dons de Minerve & de Mars.
Dans Paris, qui de Rome a le luxe & les arts,
L'Anatomie 91 excelle; à l'œil de la phyſique,
La matiere découvre une force électrique 92:
Des Arts un Archimede 93 explique les reſſorts,
Un nouveau Prométhée 94 organiſe les corps,
Des aſtres où la peur voit cent maux prêts d'éclore:

90. On ſait combien les Princes de VVirtemberg, de Beauveau, le Duc de Fronſac, MM. de Maillebois, de Lanion, du Menil, de Monti, d'Egmont, de Briqueville, de Roquepine, de Chabriant, &c. ſe ſont diſtingués dans la priſe de Minorque.

91. Perſonne n'a porté plus loin l'Art de la Chirurgie que MM. Morand, Pibrac, Petit, Faget, la Martiniere, le Cat, &c.

92. Découverte de notre ſiecle, ſur laquelle MM. Dalibar, de Laure & Nollet font tous les jours de ſavantes recherches. On ſait à quel point de perfection M. l'Abbé Nollet a porté la préciſion des expériences phyſiques.

93. M. de Buffon, connu dans toute l'Europe par ſon nouveau ſyſtême du monde, ſon hiſtoire naturelle, & l'invention d'un miroir ardent, qui prouve la poſſibilité de celui d'Archimede.

94. M. de Vaucanſon, célebre par ſon fluteur automate, & par ſes grands talents pour les méchaniques.

Un Thalès *95* prédira le retour qu'on ignore. . . .
Mais de tant de progrès, vains aux yeux des élus,
Ceſſons de parcourir les ſuccès ſuperflus.
Déjà l'aube du jour perce ta grotte ſombre,
Il ne t'eſt plus permis d'y contempler mon ombre.
Si tes ſoins curieux ne ſont pas ſatisfaits,
En peu de mots, Colomb, apprends-moi tes ſouhaits:
Je ſens qu'à tes regards je deviens inviſible.

Zama, dit le Génois, à mes maux ſois ſenſible :
La vie ici, ſans toi, m'eſt un poids odieux :
Dis-moi donc ſi bientôt je dois te ſuivre aux Cieux,
Si la mort? . . . A ces mots qu'interrompt ſon amante,
Non, dit-elle, le ſort trompe encor ton attente :
L'Ebre jaloux des bords où brille ton berceau,
De tes ans glorieux deviendra le tombeau *96* :
Penſe à ſervir le Dieu qui loin de toi m'appelle.
Comme un ſonge à l'inſtant diſparoît l'immortelle.

95. M. Clairaut lut à la rentrée publique de l'Académie des Sciences, du mois de Novembre 1758, un Mémoire ſur la Comete de 1682, attendue depuis pluſieurs années, & annonça que, vers le mois d'Avril ſuivant 1759, on en verroit le retour. Ses calculs, fondés ſur la théorie de l'attraction, ſe ſont vérifiés par l'apparition de cette Comete, la premiere dont la marche ait été prédite.

96. Chriſtophe Colomb, mort à Valladolid en 1506, a été inhumé dans l'Egliſe des Chartreux de Séville.

L'Amiral ébloui, l'effroi peint ſur le front,
Tel qu'un homme épuiſé par un travail profond,
A peine à recueillir ſon ame encore errante.
De l'ombre qui le fuit le ſouvenir l'enchante :
Inſtruit de l'avenir, s'il en craint les hazards,
L'eſpoir d'en triompher fixe ſeul ſes regards.

Fin du neuvieme Chant.

ARGUMENT

ARGUMENT

DU

DIXIEME CHANT.

Vaſcona recommence la guerre. Combat ſingulier de Macatex & de Marcouſſy terraſſé par ce Géant. Colomb fait brûler les morts, & éleve un tombeau à ſon ami. Eruption des Volcans. Frayeur des Sauvages. Ils conſultent les Magiciens. Serrano déguiſé apprend le projet des Indiens. Iſca tente de ſurprendre les Caſtillans pendant la nuit. Au point du jour la Cacique paroît dans la plaine. Déroute de ſon Armée. Colomb refuſe un combat ſingulier qu'elle lui propoſe. Vaſcona lui tire une fleche qu'il pare. Les Caſtillans pourſuivent l'Amazone. Ses Amants la défendent & raniment ſon Armée. Les Eſpagnols la détruiſent. Macatex eſt vaincu par le Genois; le reſte, épouvanté par une Eclipſe qu'il prédit, lui rend les armes. Mort de la Reine

Colomb rend graces à Dieu de ſa victoire. Les Démons, adorés dans l'Inde, ſe replongent dans les Enfers.

LA COLOMBIADE.

DIXIEME CHANT.

LE Génois, qui long-temps dans l'ombre & loin des armes,
Des discours de Zama se rappella les charmes,
Apprend que les vaincus, rassemblés sur les monts,
Y forment contre lui de nouveaux bataillons;
Mais ce Héros, qu'un Dieu couvroit de son Egide,
Aux coups de la fortune offre un front intrépide:
Malgré les Pins en feu qu'on jette sur son camp,

Par ſes ſoins le Bonique éteint l'embraſement.
Ce fleuve, rempli d'or, teint du ſang des batailles.
Abreuvant nos guerriers, leur ſervoit de murailles.
Tout à coup, dans la nuit, un peuple de géants
Lance en l'air des rochers ſur les Européans.
Nos troupes, qu'à la fuite excite ce ravage,
De cent traits enflammés affrontèrent l'orage :
L'eſpoir de la vengeance en vain preſſe leurs pas,
Le camp des ennemis eſt vuide de ſoldats.
Cachés dans les rochers, la fronde eſt leur défenſe.
Macatex, qui ne peut y montrer ſa vaillance,
Agité, bouillonnant, tel qu'un tigre jaloux,
Par d'affreux hurlements exhale ſon courroux.
Il s'arme, prend ſa courſe ; &, pouſſé par la haine,
Auſſi prompt que les vents, deſcend ſeul dans la plaine.
Il parut envoyé du camp de Vaſcona,
On reſpectoit ſes jours, quand ſa voix qui tonna,
Par ces mots inſultants répandit l'épouvante.
Venez, Nains orgueilleux qu'un vil métal enchante :
Qui de vous, ſans ſecond, oſe éprouver mon bras ?
Les timides oiſeaux s'attroupent aux combats ;
Mais l'aigle courageux vole ſeul au carnage.
Quel effroi dans vos camps vous tient en eſclavage ?

1. Fleuve, voyez la Remarque 9 du ſeptieme Chant.

Je n'oppoſe à vos coups que ma valeur ſans art ;
L'armure qui vous ceint vous couvre d'un rempart ;
La foudre eſt en vos mains : quelle eſt donc votre crainte ?
Par ſa rage, à ces mots, ſi ſa voix eſt éteinte,
Son regard étincelle, & ſon front incarnat
Du pourpre qui le peint ſurpaſſe encor l'éclat.
Le Chef des Caſtillans, laſſe de tant d'audace,
Sans égard pour ſon rang, court braver la menace :
A ſa droite, Cortez, Amboiſe, Arcy, Dias,
S'arment d'un fer vengeur, & retiennent ſes pas.
Marcouſſy les dévance ; il veut que la victoire,
Dans ce fameux combat, éterniſe ſa gloire :
Aux champs de Mars, dit-il, tu ſais, noble Génois,
Que la valeur Françoiſe eſt féconde en exploits.
Les miens te ſont connus, je t'ai prouvé mon zele ;
As-tu dans ton armée un ami plus fidele ?
S'il faut périr pour toi, qui peut donc en ces lieux
Diſputer à mon bras un prix ſi glorieux ?
Il ravit à l'inſtant un droit qu'on lui conteſte :
C'eſt un autre David, plein d'une ardeur céleſte,
D'un nouveau Goliath il affronte les coups.
Inſenſé, lui dit-il, qu'eſpere ton courroux ?
Comptes-tu ſur ta force ? Un Dieu que j'ai pour guide
Peut d'un mot diſperſer ton armée intrépide :
De ta témérité viens recevoir le prix.

Il dit ; le fier géant l'écoute avec mépris :
De l'orgueil, répond-il, étouffons le murmure,
Et par d'illuſtres faits étonnons la nature.
Il avance, à ces mots ; la maſſe de ſon corps
Ralentit ſa viteſſe ; &, malgré ſes efforts,
L'agile Neuſtrien a ſur lui l'avantage.
Tout ce que peut l'ardeur, la force & le courage
Entre ces deux rivaux s'éprouve en un inſtant :
Acharnés au combat, par un ſuccès flottant,
L'un paroît la tempête, & l'autre le tonnerre.
De ſon ſang le barbare alloit rougir la terre,
Quand de l'Européan il rompt le bouclier ;
Marcouſſy déſarmé brave en vain ce guerrier :
Tel qu'un roc fond ſoudain ſur le champ qu'il menace,
Le géant tombe joint au héros qu'il terraſſe.
Brave François, la Parque abrege ainſi tes jours :
On pourſuit ton vainqueur ; &, dans mille détours,
Il échappe aux ſoldats qu'à ſa ſuite il entraîne.
Les Caciques, contr'eux, ranimés par la haine,
D'Achille & de Turnus ſurpaſſent les exploits.
Tandis que Macatex, en fuyant dans les bois,
Egare ſur ſes pas la jeuneſſe du Tage,
Aux cendres d'un ami l'Amiral rend hommage ;
De ſes regrets ainſi gémiſſent les échos.

Intrépide François, hélas ! quand mes ſanglots
Te demandent en vain à la Parque ennemie,
Tu deſcends chez les morts pour me ſauver la vie !
Tu fis plus ; ta ſageſſe & tes conſeils guerriers
Empêcherent l'amour de flétrir mes lauriers.
An milieu du danger, qui toujours nous menace,
Quel appui déſormais ſoutiendra mon audace ?
Quel bras de mes ſuccès partagera le prix ?
Ton cercueil, ſous ce roc qui répond à mes cris,
Rendra ce champ célebre, & ta gloire immortelle ;
Mais qui me tiendra lieu d'un ami ſi fidele ?
Je perds l'unique bien cher à l'humanité.

Par ce diſcours touchant Marcouſſy regretté
Des honneurs du tombeau reçoit l'éclat funebre :
Des fleches qu'on lança contre les fils de l'Ebre,
Ils dreſſent à leurs morts un bûcher glorieux.
Quel prodige ! la flamme à peine brille aux yeux,
Qu'un orage de ſang éteint ces funérailles ;
La terre exhale aux cieux le feu de ſes entrailles.
Cent bombes tonnent moins qu'un ſeul de ces Volcans :
Tout tremble, & les rochers s'écroulent dans les champs.
L'Eſpagnol étonné frémit ; mais le Sauvage
Dans ces torrents de feu voit un fatal préſage.
Quoi ! les morts irrités, s'écrioient les Vieillards,

Du gouffre de la terre ouvrent-ils les remparts ?
Des ſpectres tranſparents au ſein des airs s'étendent !
Dans l'horreur que par-tout ces déſaſtres répandent,
Chacun court à l'oracle, & croit, plus que jamais,
Les Européans nés du démon des forfaits.
Dans leurs vaillantes mains le fer à qui tout cede,
Leurs coups de feu, dont l'Inde ignoroit le remede,
Conſternoient l'habitant de ces brûlants climats :
Vainement Vaſcona le rappelle aux combats.
Il demande la paix ; & la Reine en furie
Des plus ſavants devins conſulte la magie.
Par leur bouche l'enfer lui répond en ces mots :

Princeſſe, dès long-temps nos myſtiques travaux
A l'art des étrangers oppoſent des preſtiges ;
Leurs armes, il eſt vrai, ſurpaſſent nos prodiges.
Enfin nos pronoſtics & la voix des deſtins
Dévoilent à nos yeux le ſort de ces humains.
Ils ſont nés du ſoleil ; ce Dieu, pour les défendre,
De nos Volcans éteint a rallumé la cendre ;
Mais ces enfants du Ciel, cruels, ambitieux,
Dégradent par leurs mœurs le ſang de leurs aïeux.
Je ſais que le jour ſeul ranime leur eſſence ;
Leur feu céleſte meurt quand la nuit prend naiſſance.
Sur la terre abbattus, ſans force & ſans pouvoir,

Ils reſſemblent aux fleurs qui ſe fanent le ſoir,
Et qu'au frais du matin l'aurore voit renaître.
Bravons ces demi-dieux; le jour va diſparoître :
Le démon des combats nous en promet le prix.

A l'inſtant, tout le peuple applaudit à grands cris.
Surpris & convaincus du ſavoir des oracles,
Les fuyards raſſurés mépriſent nos miracles.
Iſca, qui les conduit, choiſit d'obſcurs ſentiers,
Et croit, dans le ſommeil, ſurprendre nos guerriers.

Pour rompre les complots de l'eſprit de menſonge,
Serrano s'éveilloit, averti par un ſonge.
Armé comme un Sauvage, il parcourt les forêts,
Se mêle aux ennemis, s'inſtruit de leurs projets;
Auſſi vîte qu'un trait les rapporte aux Iberes.
Chacun le glaive en main attend les Inſulaires,
Et reconnoît qu'un Dieu favoriſoit l'Argo,
Quand dans un port de l'Inde il trouva Serrano.
Pour ſeconder du ſort la ſage prévoyance,
Le Héros dans la nuit met ſa troupe en défenſe.

Dès que le crépuſcule eut obſcurci les champs,
Iſca par cent détours joint les Européans,
Les attaque, & déjà ſur la foi des oracles

La pouſſiere, le fer, le tonnerre de Mars,
Tout redoubloit l'horreur de cet inſtant funeſte,
Quand l'Eternel aſſis ſur la voûte céleſte,
Balance les deſtins, & voit que des enfers
Ses guerriers triomphants vont reſſerrer les fers.
A ſa voix, les faux dieux dont l'Inde craint la foudre
S'abyment dans le Styx, leur temple tombe en poudre :
Le Ciel, qui s'éclaircit au gré des Caſtillans,
Pour eux de ſon flambeau rend les feux plus brillants:
Contre leurs ennemis l'Aquilon ſe déchaîne,
Vers leurs regards troublés fait voltiger l'arêne,
Briſe leur haut panache, & repouſſant leurs dards
Des poiſons qu'ils lançoient inonde leurs remparts.
Cet orage ſiniſtre, & l'oracle du Mage,
Qui les livra la nuit aux horreurs du carnage,
Des plus audacieux font chanceler les pas.
La ſuperſtition glace tous les ſoldats ;
Les Arcs reſtent oiſifs, la fuite ſuit la crainte.
Vaſcona ſoutient ſeule une ardeur preſqu'éteinte,
Vole de rang en rang, & n'eſt plus en ce jour
Une Amazone ardente à vanger ſon amour ;
C'eſt Bellone altérée & de ſang & de crime :
La rougeur de ſon teint peint le feu qui l'anime ;
Elle éblouit les yeux, & prononce ces mots.

Quoi ! cette Iſle jadis ſi féconde en Héros
N'a donc plus que mon bras pour ſoutenir ſa gloire ?
Je ſaurai d'un ſeul coup décider la victoire.

Tandis que ſes accents retentiſſent dans l'air,
Elle vole au Génois plus prompte qu'un éclair :
Charmés de ſes appas, les deux camps en ſilence
Ont l'oreille attentive aux cris de ſa vengeance.
Téméraire étranger, qui braves mon courroux,
Toi ſeul, dit Vaſcona, dois éprouver mes coups :
Si le ſort de la guerre eſt ſujet au caprice,
Ma valeur ſut toujours me le rendre propice :
Pour mieux punir mon cœur d'avoir brûlé pour toi,
Ma main doit t'immoler ; l'honneur m'en fait la loi :
Par mes exploits vainqueurs que ta gloire flétrie
Couronne mon triomphe, & venge ma patrie.

Colomb, que tant d'audace & ſurprend & confond,
Court aux pieds de la Reine ; & déſarmant ſon front :
O vous, s'écria-t-il, qui de nos héroïnes
Surpaſſez la valeur & les beautés divines,
Tout fléchit ſous vos coups, tout chérit vos regards ;
Mais lorſque votre ardeur brave trop les hazards,
Je dois veiller pour vous, & sûr de la victoire,
Eviter un combat qui terniroit ma gloire.

Ah ! plutôt que la paix termine nos débats !
Songez que la fortune ôte & rend les états.
L'Etre qui la régit nous couvre de ſon ombre ;
Que peuvent contre nous & la force & le nombre ?
Vous le voyez, tout fuit : & pour mieux vous prouver
Que j'ai pour moi le Ciel que vous oſez braver,
Avant l'heure où le jour paſſe d'un monde à l'autre,
Le ſoleil votre Dieu, qu'éclypſera 3 le nôtre,
N'aura plus de flambeau pour éclairer vos coups.
Du ſort qui vous pourſuit évitez le courroux :
Prenez ſoin de vos jours : qu'un vainqueur, grande Reine,
Des nœuds de la concorde enchaîne ici la haine.

Il dit : le cours des Cieux prédit par ſon ſavoir
Devoit de l'héroïne intimider l'eſpoir :
Non ; loin que Vaſcona tremble au bord de l'abyme,
Son aveugle fureur à ſe perdre l'anime.

Crois-tu m'épouvanter par tes oraclès vains ?

3. Colomb inſtruit qu'il devoit arriver une éclypſe, aſſembla les Caciques, & leur annonça que bientôt ſes ennemis ſeroient un exemple terrible de la vengeance du Dieu des Eſpagnols. Pour preuve de ce que je vous annonce, leur dit-il, vous verrez le Soleil rougir, s'obſcurcir & vous refuſer ſa lumiere ; ce ne ſera que le prélude de vos malheurs. L'accompliſſement de ſa prédiction le fit paſſer pour un Dieu. *Charlev.* page 252.

Songe, dit-elle, ingrat, à finir tes deſtins.
Au même inſtant ſon arc ſeconde ſon attente,
Le trait part, mais l'amour rend ſa main chancellante :
Colomb, ton bouclier en reçut les poiſons.
Alors, en vain ton bras retient tes bataillons,
Ils pourſuivent la Reine ; elle échappe à l'orage :
Son péril éclatant rend aux ſiens le courage ;
Et ſes amants fougueux, armés pour la vanger,
Replongent leurs ſoldats dans l'oubli du danger.
Zanex, tel qu'Adonis, & plus bouillant qu'Alcide,
Fond ſur les Caſtillans comme un aigle rapide :
On l'entoure, il combat, & brave en vain le ſort;
Dans ſon ſein, jeune Arcy, ton fer porte la mort,
Son ſang coule, & ſa voix ainſi ſe fait entendre :

Anabo, que tes pleurs n'arroſent point ma cendre.
Du moins, au champ des morts, cher Auteur de mes jours,
Je ne reverrai plus ce peuple de vautours.
Pour prix de nos bienfaits, il nous livrent la guerre ;
Quel droit ont ces ingrats de ravager la terre ?
S'ils ſervoient un Dieu juſte, il auroit aux combats
Couronné tes vertus, puni leurs attentats.
Je meurs pour te défendre, & ſauver ma patrie.
Mon ſort chez les Héros me rend digne d'envie ;
Tant d'Eſpagnols vaincus, dont j'ai domté l'orgueil,

Du plus brillant trophée honorent mon cercueil,
Guerriers qui m'écoutez, achevez ma victoire,
Vengez nos dieux, la Reine, & conſacrez ma gloire.
Il expire à ces mots. Quel eſt donc ton pouvoir?
O deſtin! s'écrioit ſon pere au déſeſpoir;
Quand d'un tronc deſſéché tu conſerves l'ombrage,
Quoi! d'un arbre fécond tu prives ce rivage?
Avant de moiſſonner mes rejettons naiſſants,
Que n'as-tu par tes coups terminé mes vieux ans?
D'un trait dont il s'immole il abrege ſa plainte,
Sur ſon fils ce vieillard fixe ſa vue éteinte,
Il meurt, leur ſang ſe mêle au delà du trépas.

A cet affreux récit, un de leurs vieux ſoldats,
Tel qu'un chêne élevé qui porte au loin ſon ombre,
Conduit au champ de Mars ſes deſcendants ſans nombre.
Mes enfants, leur dit-il, loin de craindre pour moi,
Abandonnez mes jours, & vangez votre Roi.
Qui peut mieux me payer de vous avoir fait naître?
Anabo dans la guerre apprit à me connoître,
J'y conduiſis ſes pas; & pour prix de mes ſoins
Il me combla d'honneurs, il prévint mes beſoins.
Si ma vigueur encor ſecondoit mon courage,
Que d'ennemis détruits aſſouviroient ma rage!
En de plus jeunes mains je remets mon carquois:

Ma

Ma force & mon ardeur n'ont pu, par mille exploits,
Domter de cent hyvers l'épuiſement funeſte :
Recevez mes conſeils, le ſeul bien qui me reſte.

Soudain ſes trois cents fils, comme un eſſain d'Aiglons,
S'animent au carnage, & de nos bataillons
Affrontent ſans terreur le fer & le tonnerre :
Sous leurs efforts Vaſquez alloit mordre la terre ;
On vole à ſon ſecours : ſuivi des ſiens, Dias
L'arrache aux ennemis, & les livre au trépas ;
Le rempart qui le couvre eſt l'effroi qu'il inſpire.
La race du vieillard dans le combat expire :
Le pere au déſeſpoir tombe mort de douleur.
Le peuple Cannibale en devient le vengeur ;
Quel fut ici le ſort d'un Héros d'Ibérie !
Les femmes ſur Dias déchaînant leur furie,
De leurs ongles aigus lui déchirent le ſein.
Si chez les Grecs Penthée eut un pareil deſtin,
Ce nouvel univers eut auſſi ſes Bacchantes.
J'y contemple à regret tant de ſcenes ſanglantes.
La diſcorde y triomphe, & ſous nos étendards
Les horreurs qu'elle inſpire enchantent ſes regards.
Si ſon bras nous ſoumet la gauche de l'armée,
La vengeance à la droite à nous perdre animée,
Du géant Macatex enflammoit les ſoldats ;

On croit voir Briarée armé de mille bras.
Cet amant, qu'au carnage excite la guerriere,
Brave les dieux, l'enfer, & la foudre, & l'Ibere.
Colomb eſt le ſeul Chef qu'il appelle à grands cris,
Le reſte des guerriers excite ſes mépris :
Ainſi, lorſqu'un chaſſeur d'un lion ſuit la trace,
Des tigres & des ours il dédaigne l'audace.
Mais dès qu'à ce Titan ſe montre le Génois,
Ses armes, ſon courſier, l'éclat de ſes exploits,
Frappent d'étonnement le Barbare intrépide :
Tel qu'eſt un voyageur ſur un penchant rapide,
Il balance, s'arrête, & peſant ſes efforts,
Voit ſi du précipice il peut franchir les bords.
Du Héros qu'il redoute il brave la vaillance.

Apprends, s'écrioit-il, Guerrier plein d'arrogance,
Que de tes feux tonnants je mépriſe les coups.
Mon bras des Deſtins même affronte le courroux :
Ils outragent l'objet qui m'attache à la vie,
Mourir pour le défendre eſt ma plus chere envie :
Mais avant que j'expire, il faut que ton trépas
Venge ici les Autels, la Reine & nos climats.
A ces mots, dans les airs ſa fleche envenimée
Alloit porter la mort au Chef de notre armée :
Ah! contre un ennemi que garde un Dieu vainqueur,

Que peuvent des humains la force & la valeur ?
Colomb, en butte aux traits que lance le Sauvage,
Les pare, & ſous ſon caſque en affronte l'orage ;
Il meſure de l'œil l'Athlete qu'il attend ;
Et quand de l'attaquer ſon bras trouve l'inſtant,
Dans le ſein du Barbare il plonge ſon épée :
Le Géant, dans ſon ſang dont la terre eſt trempée,
Tombe ; & ſes cris affreux épouvantent les airs.
Acheve, diſoit-il, ſerpent vomi des mers,
Vautour toujours avide & d'or & de carnage ;
En hâtant mon trépas, tu ſerviras ma rage.
Il implore la Parque, elle arrive à pas lents,
La force du vaincu prolonge ſes tourments :
En blaſphémant les Dieux enfin ce monſtre expire.

A peine des enfers il abordoit l'empire,
Qu'à midi le Soleil, par Diane voilé,
Abandonne à la nuit l'Indien déſolé.
Par ton ſavoir, Colomb, cette éclipſe prédite
Aſſure les projets que ta valeur médite :
L'ennemi conſterné redoute ton courroux,
Tout fuit comme un éclair, ou tombe à tes genoux.
Dans mille feux lancés par les foudres du Tage,
Un trait, dont nul guerrier n'honora ſon courage,
Soit qu'il vînt des enfers, ou du ſéjour divin,

De la fiere Amazone oſa percer le ſein.
Par un dernier effort ſa main l'arrache encore ;
Mais un venin mortel dans ſes flancs la dévore,
Son arc tombe à ſes pieds, ſon regard preſque éteint
Voit ſe changer en lis l'incarnat de ſon teint :
Par ſes derniers ſoupirs pleins d'amour & de rage,
Elle invite le Ciel à venger ſon outrage ;
Et dans l'Iſle où ſon bras enchaîna tant de Rois,
Ses peuples ſubjugués reſpectent le Génois.
De lauriers immortels la Gloire le couronne :
La Victoire, en briſant le glaive de Bellone,
Voit la Haine épuiſée éteindre ſes flambeaux ;
Les mânes des vaincus demandent des tombeaux :
Ce champ, dont leurs aïeux admiroient la verdure,
Rougi de flots de ſang fait frémir la nature :
La mort égale ici les chefs & les ſoldats.
O Sort ! ainſi des Rois tu détruis les Etats!
Tu mis Carthage en poudre, Argos, Rome & Palmire :
Là, le luxe aux vainqueurs offroit un riche empire ;
Mais dans l'Iſle que Mars ſoumet aux Caſtillans,
Loin que l'éclat du trône & le faſte des Grands
Excitent nos guerriers à preſſer le carnage,
Le ſein nu des vaincus, les morts ſans héritage,
Du ſoldat effréné trompent l'avide eſpoir.

Colomb, dont la ſageſſe égale le pouvoir,
Humble dans ſon triomphe, & ſûr de ſa conquête,
Au Souverain des Cieux en conſacre la Fête.
Régner n'eſt point le prix qu'il cherchoit aux combats,
Il fait plus ; à l'Europe il donne des Etats :
Par lui les Dieux de l'Inde, ennemis de l'Ibere,
Virent tomber leur Temple en ce riche hémiſphere :
Mais un Démon vengeur de l'Inde & des Enfers,
De tréſors & de maux remplit notre Univers.
Grand Dieu ! fais que ta Loi, portée au nouveau Monde,
En moiſſons de vertus y ſoit auſſi féconde.

Fin du dixieme & dernier Chant.

A MADAME D. R***.

Qui a fait les Gravures qui terminent les Chants de la premiere Edition de ce Poëme.

O Toi, qui, par un don divin,
Reçus les Graces en partage,
Muſe, dont le ſavant Burin
Des Amours peint ici l'image,
Quoi! l'Amitié conduit ta main!
Tes Talents ornent mon Ouvrage!
Que n'a-t-il ton heureux Deſtin?
De plaire il auroit l'avantage.

LA
CONGIURA
DI
VALSTEIN,

TRADOTTA

DAL FRANCESE IN ITALIANO.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

L'Auteur pour s'exercer à Rome, dans la Langue du Pays, s'amuſa à mettre en Italien la Conjuration de Walſtein, qu'on fit imprimer après ſon départ. Nous croyons que les amateurs de cette Langue, ſi propre aux traductions, verront avec plaiſir qu'une Muſe Françoiſe faſſe connoître aux Ultramontains un morceau d'Hiſtoire eſtimé en France au point de faire regretter qu'il ne ſoit point fini.

A MADAMA

DI

BOCCAGE.

LA ſtoria della Congiura di Valſtein, che intrapreſe a ſcrivere il Sig. Saraſin, uno de' più chiari Letterati di Francia, quanto abbondante e ricca era di materia, altrettanto famoſa ſarebbe riuſcita per la belleza del lavoro dell' Autore, ſe la ordinaria diſgrazia delle coſe del Mondo, la qual non permette, che ve ne ſia mai alcuna perfetta, gli aveſſe conceduto il tempo di terminare un' Opera cotanto eccellente. Voi però, Madama, avete dato alla medeſima un nuovo pregio in luogo

di quello, che le manca dalla Natura, colla traduzione, che ne avete ſteſa nel noſtro linguaggio Italiano, la qual non potrà non eſſere ſommamente gradita da tutti quelli, che in leggendola ammireranno il prodigioſo profitto, che in pochi meſi del voſtro ſoggiorno in Italia faceſte nell' impararlo, & che conoſcono il voſtro gran genio alle lettere, la penetrazione del voſtro intendimento, la nobiltà, e candidezza del voſtro tratto, e la quantità delle cognizioni, che poſſedete. Queſte rare qualità, che vi fecero riſpettare in Roma per uno de' principali ornamenti del ſecolo, e per la gloria maggiore del voſtro ſeſſo, hanno eccitato nell' animo mio un vivo deſiderio di far conoſcere al Pubblico l' alta, e giuſtiſſima ſtima, che io fo della inſigne Perſona voſtra, colla ſtampa, che vengo ad offerirvi, di queſta voſtra medeſima traduzione. Io veggo bene, che in ciò fare, non vi preſento ſe non quello, ch' è voſtro; ma

vi appagherete benignamente, che io almeno vi renda quell' onore, che posso, in attestato della vera servitù mia, e dell' ossequio distintissimo, con cui mi rassegno.

Umilis. ed Ossequiosis. Servitore
GIACINTO SPERANZA,
Segretario dell' Eminentissimo
Signor Cardinal Passionei.

LA CONGIURA DI VALSTEIN.

NOn v' è dubbio che la cospirazione di Valstein non sia stata una delle più famose imprese degli ultimi secoli ; e che le persone, le quali si dilettano nel sentir raccontare le grandi azioni, e che vogliono profittare degli errori, e delle virtù degli uomini celebri, non riguar-

dino una tal istoria come assai necessaria, ed infinitamente gradita. Questa è la ragione, che ha indotte molte persone erudite a lasciarcene diverse relazioni, che stimerei perfette, se non fossero parziali; ma nel loro libro si scorge per anco l' animosità dei partiti contrari, nelli quali la maggior parte degli autori si sono trovati impegnati, e le invettive, e le adulazioni vi hanno usurpato in luogo della verità. Alcuni hanno accusato l' Imperatore di crudeltà; molti hanno lodato la sua prudenza, e la sua giustizia; questi hanno parlato di Valstein come d' un mostro, altri come d' un eroe; mentre il disprezzo che si suol fare di quelli che sono già morti, i favori della Corte di Vienna, l' odio della Casa d'Austria, e il disegno di piacere o di nuocere hanno levata loro la libertà di parlare. Ecco la ragione, che, non essendo io prevenuto da simili riguardi, e trovandomi egualmente sciolto dal timore, e da qualunque speranza, non farò niente contro la modestia, scrivendo dopo tanti dotti istorici questa cospirazione secondo la verità, quanto più mi sarà possibile. Ma bisogna primieramente parlar de' costumi, e della potenza di quest' uomo.

Alberto

Alberto Valstein aveva lo spirito grande, ed animoso, ma inquieto, e nemico del riposo: il corpo vigoroso, ed alto, la figura più maestosa, che piacevole. Fu naturalmente sobrio: non dormiva quasi niente, lavorava sempre, sosteneva facilmente il freddo, & la fame: fuggiva le morbidezze, e superava le incomodità della podagra, e della vecchiezza per mezzo della temperanza, e per l' esercizio. Parlava poco, pensava molto, scrivendo da se medesimo in tutti li suoi affari: corraggioso, e prudente in quelli della guerra, ammirabile per sollevare, e far sussistere un' armata, rigido per la disciplina militare, prodigo per ricompensarla con tutta distinzione: sempre intrepido nelle disgrazie, compito quando conveniva; per altro orgoglioso, e fiero: ambizioso senza misura, emulatore della gloria altrui, geloso della sua propria: implacabile nell' odio, crudele nella vendetta, pronto ad accendersi, amico della magnificenza, dell' ostentazione, e della novità. Stravagante in apparenza, ma non facendo niente senza disegno premeditato; e benchè sotto pretesto del bene pubblico, pure tutto il suo operare tendeva all' accresci-

mento di ſue fortune ; diſprezzando la religione , che faceva ſervire alla politica ; artifizioſo al maggior ſegno , e principalmente moſtrandoſi diſintereſſato ; per altro perſpicace , ed illuminatiſſimo nei diſegni degli altri , capaciſſimo per condurre i ſuoi , ſpecialmente deſtro a naſconderli , e tanto più impenetrabile , che moſtrava in pubblico il candore , e la ſchiettezza ; finalmente biaſimava negli altri le ſimulazione , della quale faceva uſo in tutte le coſe. Queſto uomo avendo ſtudiato accuratamente le maſſime , e la condotta di quelli , che da una condizione privata erano pervenuti alla Sovranità , non ebbe mai ſe non ſe idee vaſte , e ſperanze troppo alte ; diſprezzando quelli che ſi contentavano della mediocrità. In qualunque ſtato , che la fortuna l' aveſſe collocato , pensò ſempre ad accreſcerlo.

Pervenuto finalmente ad una tale grandezza , che gli reſtava la ſola corona da poter deſiderare , ebbe il coraggio di penſare ad uſurpare quella di Boemia all' Imperatore. Benchè ſapeſſe che queſto diſegno era pericoloſo e crudele , pure diſprezzò il pericolo , che aveva ſempre ſuperato , e riguardò tutte le azioni come

oneſte, quando tendevano all' acquiſto d'un regno. E' vero, che l'ambizione, e la ſituazione degli affari rappreſentandogli la ſua impreſa giuſta, e facile, lo ſtimolarono ad eſeguirla. Ma prima di principiarne il racconto, biſogna deſcrivere la ſua vita fino al tempo della ſua ribellione, per eſſer così meglio informati delle ragioni, che l' obbligarono a ribellarſi, e de' mezzi, di cui egli ſi ſervì per riuſcirvi.

Quelli che hanno detto, che la naſcita di Valſtein foſſe oſcura, ſi ſono ingannati o per motivo d'ignoranza, o per malizia. Il ſuo padre era Barone de' confini di Boemia, cioè a dire uno de' più gran Signori del regno, dove non ſi trovano nè duchi, nè marcheſi, nè conti. I baroni ſono tanto geloſi della loro dignità, che quando un duca foreſtiere voglia farſi naturalizzare, l'obbligano a laſciare il ſuo proprio titolo, ed a contentarſi del loro; anzi ſiccome miſurano la grandezza delle Caſe dall' antichità loro, perciò alcuni autori hanno annoverata quella di Valſtein fra le primarie, benchè non foſſe una delle più ricche. Il ſuo padre l' educò nella religione proteſtante, la

quale professava tuttavia, e volle, che imparasse le belle lettere; ma lo spirito suo ardente, non essendo proprio al riposo delle Muse, fu cacciato dalla scuola, perchè in vece di studiare s'occupava a far partiti contro i suoi compagni, ed a sollevarli contro l'obbedienza, e la disciplina, tanto il naturale ha forza in questa età, nella quale egli non è sopito dalla dissimulazione, nè corretto dalla prudenza. Questa cosa obbligò i suoi parenti di metterlo alla Corte più presto di quel che desideravano, e di darlo per paggio al marchese di Burgau, figliuolo dell' arciduca Ferdinando d' Inspruk.

Essendo in questa condizione, cadde da una finestra altissima, sulla quale dormiva, senza farsi nessuna ferita. Questo gli fece pensare di farsi cattolico, riflettendo, che dopo questo felice accidente, fos' egli destinato a qualche cosa di considerabile. Lasciò pertanto d' esser paggio per viaggiare, e rendersi degno di quel che il destino pareva promettergli. Vide la Germania, l' Inghilterra, la Francia: si accomodò a i costumi, e vestimenti di quei paesi: studiò la loro situazione, le loro leggi, le loro forze, & prese da ciascheduno quel che credè migliore,

e finalmente si fermò à Padova. Avendo curiosamente visitato il resto dell' Italia, allora si pentì d' aver trascurato le belle lettere assolutamente necessarie per un grand' uomo. Si rendette capace delle arti, se non si rendè dotto; ma s' applicò particolarmente alla politica, ed all' astrologia, studi convenevoli al suo genio, ed a suoi disegni, amando infinitamente quelle massime aborrite in pubblico da quelli, che le praticano in particolare, e figurandosi di vedere negli astri una grandezza smisurata di fortune, a cui sperava di giungere, benchè la ragione ne l' allontanasse di molto.

Ritornò a casa sua con lo spirito pieno di vaste pretensioni, e conoscendo, che, scarso di beni di fortuna, non avrebbe potuto intraprendere alcuna di quelle cose, che s' era immaginate per arricchirsi, volle accasarsi con una vedova ricchissima, e d' una casa illustre. Si adoperò tanto per guadagnarla con i suoi artifizi, ch' ella lo antepose a molti Signori che la domandavano; e dopo il suo matrimonio ella ne fu tanto innamorata e gelosa, che poco mancò, che non l'uccidesse dandogli una di quelle bibite amatorie, che turbano lo spi-

rito in vece di guadagnarlo, e fanno infinito danno a coloro, che ne soffrono la violenza: veleni tanto più inevitabili, e pernicioſi, quanto ſogliono eſſer conſiderati da quelli, che li danno, come veri contraſſegni di puro affetto. Non era ancora ben guarito dal male cagionatogli da tal veleno, quando queſta ſua moglie, morta ſenza figliuoli, iſtituendolo ſuo erede, lo laſciò padrone d'un gran peculio.

La guerra fra l'arciduca Ferdinando, ed i Veneziani poco tempo dopo s'era principiata nel Friuli. Si approfittò di queſta occaſione, che aveva ſempre deſiderata come molto neceſſaria (eſſendo di parere, che per gli uomini valoroſi la ſtrada delle armi foſſe la più ſicura e la più breve per ingrandirſi; e che all'incontro la pace poteva arricchir molte perſone, ma inalzarne pochiſſime) e arrolò a ſue ſpeſe trecento cavalieri ben fatti, e venne ad offrire il ſuo ſervizio, e la ſua truppa all'Arciduca per l'aſſedio di Grandiſque, dove per mezzo della ſua liberalità in tener tavola per gli officiali, ed in ſoccorrere i ſoldati nelle loro neceſſità, per la ſua condotta nella guerra, che gli fu bene ſpeſſo propizia, e ſempre ſtraordinaria,

facendo azioni ſegnalatiſſime, lodando gli altri, parlando poco di ſe ſteſſo, eſſendo vigilante, ed accurato, mantenendo le ſue truppe nell' abbondanza, quando l' armata ſoffriva una gran penuria, acquiſtò la riputazione d'un uomo, che tra molte buone qualità ne aveva anche di quelle aſſai particolari, e coll' amicizia di Ferdinando ſi buſcò la carica di Colonnello delle milizie di Moravia.

Eſſendoſi in appreſſo ſuſcitati grandiſſimi tumulti nella Boemia, ed i grandi di queſto regno avendo coſpirato contro l' Imperatore, Valſtein reſtò fedele, benchè i congiurati lo ſtimolaſſero a prendere il loro partito, offerendogli i primi impieghi, e la ſperanza delle ricompenſe militari; ma non pretendendo meno dell' Imperio, antepoſe anche il ſicuro, e l'oneſto alle coſe dubbioſe, e tumultuarie. Dopo aver cercato in vano di reprimere la ſedizione di Praga, vedendo, che non poteva mantenere le truppe di Moravia nell' obbedienza, e che i ſuoi compatriotti avevano confiſcati i ſuoi beni, preſe quel che potette del danaro pubblico, e ſi ritirò in Vienna, dove fu però obbligato di reſtituirlo, reſtandogli ſolamente dodici mila ſcudi, che

aveva nascosi ; co' quali mise in piedi mille corazze.

Non debbo ommettere una particolarità, che trovo scritta, e che denota bene la cura particolare, che la fortuna prendevasi di questo uomo; cioè, che nel principio di questi tumulti, prima che i sedizioni avessero intrapresa la guerra, i principali di questo partito, essendo entrati fin nel gabinetto di Ferdinando, gli parlarono con tanta insolenza, che il conte della Torre, uno di essi, mettendo la mano sulla sua spada, ardì dire, ch' ella sodisfarebbe alle loro richieste, se non fossero in altra maniera sodisfatte. Nel terrore, e la sorpresa di Ferdinando giunse a caso Valstein con intenzione di mostrargli una truppa sceltissima, che aveva messa in piedi, la qual cosa obbligò questi uomini arditi (che si crederono perduti, e traditi) a gettarsi ai piedi di questo principe, dal quale Valstein fu sempre guardato di buon occhio fin all' ultimo tempo del suo tradimento.

Finalmente le cose grandi, che fece in tutto lo spazio di questa guerra con la sconfitta di sei mila Ungheri, e di quindici cornette di

cavalleria, procurandogli un' estrema gloria, ed invidia (la quale per l' ordinario non può andar separata dall' altra) il principe de Lieteſtein, deputato per giudicare i ribelli di Boemia, e per governare queſto regno ripreſo dal Palatino, l' accusò a Vienna. Ma egli che conoſceva perfettamente di qual natura foſſe la Corte, dove l' aſſenza è criminale, quando non ſia difeſa, e dove ſi trova facilmente la ſua ſicurezza, quando ſi ha di che comprarla; ritornò à Vienna con ſeſſanta mila ſcudi. Ivi non ſolo fece lodare la ſua innocenza, ma anche acquiſtò dalla ſua perſone di autorità per ſoſtenere, e proteggere li ſuoi intereſſi. L' artifizio, ed il danaro gli guadagnarono anche molti miniſtri. Si accasò con una figliuola di Carlo d' Arrach, principal conſigliere, e favorito di Ferdinando; dipiù per il credito di ſuo ſuocero, ed il ſoccorſo de' teſori, che dava all' Imperatore nelle ſue urgenti neceſſità, ottenne oltre le ſue corazze, due reggimenti d'infanteria, e ſi fece provvedere della carica di ſergente maggiore. Le vittorie di queſto partito, e la debolezza de' ribelli avendo in apparenza ſopita la guerra, Valſtein, che pre-

vedeva gli avvenimenti, e che conoſceva la ribellione eſſer piuttoſto coperta, ch' eſtinta, e per conſeguenza, che le alleanze, che ſi facevano da tutta l' Europa contra la Caſa d' Auſtria potrebbero ſorprenderla all' improvviſo; intrapreſe una coſa tanto più memorabile, quanto aſſai ſtraordinaria, e la cui eſecuzione pareva impoſſibile per una perſona privata, che non aveva altro credito tra la gente di guerra, ſe non quello, che le ſue buone qualità gli avevano acquiſtato, Ebbe l' audacia d' offerire all' Imperatore un' armata da formarſi a ſue ſpeſe di trenta mila uomini colla condizione, che ne foſſe egli il generale. Colla ſua induſtria, per mezzo de' ſuoi amici, e de' ſuoi beni venne a fine di metterla in piedi in pochiſſimo tempo, di modo che ſuccedendo alla carica del Marcheſe di Montenegro, il quale ne fu depoſto, per avere poco felicemente ſervito l' Imperatore in Tranſilvania, dovette ſolamente queſta dignità alla ſua ambizione, ed alla ſua propria virtù. In queſto eminente impiego ebbe occaſione di accreſcer molto la ſua gloria. Sottomiſe la città d' Albeſtrat, ſoggiogò Hall, e la ſua diogeſi, devaſtò il paeſe di Magdeburgo, entrò

in quello d'Analt, fortificò Desso, sconfisse Mansfeld con quattro mila Olandesi agguerriti, che erano le principali forze dell' armata Danese; dopo, avendo preso anche Zerbst, e vedendo che Mansfeld, e Weimar con le loro truppe andavano per la Slesia verso l' Ungheria per ivi sollevare i congiurati, ed unirsi a Gabbrielo Betleem, inseguì Betleem, e Mansfeld giungendoli all' assedio di Novograde, e li vinse. Sconfisse i Giannizzeri venuti al soccorso della Transilvania, e mise fuori della Germania Mansfeld, che n' era stato il terrore da tanti anni: ritornando poi in Slesia, dove era morto Weimar, costrinse la metà delle sue truppe a rendersi: soggiogò il resto, le prese tutte le piazze, che si erano ribellate. Pacificate ch' ebbe le provincie ereditarie, portò contro il Re di Danimarca la sua armata vittoriosa unitamente con quella di Tilly. Colle sue grandi forze sconfisse il Marchese d'Urlach, soggiogò l' arcivescovo di Brema, e d' Olsazia: aggiunse alle sue truppe le reclute, che Carlo di Lawembourg faceva pe' suoi nemici: s' impadronì di tutti gli Stati, che sono compresi fra l'Oceano, il mar Baltico, e l'Elba, e lasciò solamente al

Re di Danimarca Gluckſtade, e quell' angolo di terra, ch' è ſeparato dal reſto del ſuo regno. Benchè queſto Re voleſſe nuovamente tentare la ſua ſorte, queſta mai gli ſi moſtrò propizia. Valſtein lo cacciò dalla Pomerania, dove aveva fatto molti progreſſi, e l' obbligò a riſalir nelle ſue navi, dove forſe non avrebbe trovato verun aſilo, ſe Valſtein aveſſe avuto forze marittime. Inſomma da queſto tempo fin' alla pace di Lubec, il Daneſe non intrapreſe più niente, e ſi contentò di ſoccorrere per mare quelli di Stralſund, che ſoli avevano potuto trattenere il torrente delle armi Imperiali, alle quali tante nazioni ſi erano oppoſte inutilmente. In queſto ſtato florido dell' Imperio, Valſtein deſiderando, che il ſuo padrone profittaſſe delle ſue vittorie, e che ſulla debolezza de' ſuoi nemici poteſſe ſtabilire per l' avvenire la grandezza della ſua Caſa, rilegò primieramente Tilly nella Frigia ſotto preteſto, che vi erano rimaſi ancora alcuni ribelli, e che per conſeguenza biſognava farvi ſvernare qualche preſidio. Effettivamente fece tutto ciò coll' intenzione, che l' Imperatore non aveſſe più il duca di Baviera per compagno, ed acciocchè egli rimaneſſe, ſenza verun emulo,

direttore assoluto di tutte le cose. Siccome sapeva benissimo, che la povertà de' popoli, e l'abbassamento de' grandi sono le sole strade per soggettare le nazioni libere, e poco contente; in vece di licenziare questa moltitudine spaventevole di soldati, che avendo per tutto vinto pareva allora inutile, arrolò ancora truppe nuove in quantità, ed accrebbe molto il numero degli officiali, per accrescere così le miserie de' popoli, che li dovevano spesare. Col suo esempio anche insegnò ai Principi la sontuosità, e la profusione; per consequenza le rapine, e la violenza. Tutta la Germania si trovò piena di queste truppe: non si distinguevano gli amici dagli alleati, e gl' inimici da' neutrali. L'insolenza de' soldati non essendo punita, fu illimitata: anche fu grandissimo l'odio, che concepirono contro Valstein, perchè lo credevano autore di tanti mali. Si spedì di più dalla Corte imperiale un' editto severo, pel quale si dichiaravano criminali tutti quelli, che si fossero ingeriti ne' consigli de' congiurati; così fu trovata la maniera di assicurarsi de' grandi, che si temevano, de' particolari, la cui fazione poteva sollevare la città, e delle ricchezze, che

Re di Danimarca Gluckſtade, e quell'angolo di terra, ch'è ſeparato dal reſto del ſuo regno. Benchè queſto Re voleſſe nuovamente tentare la ſua ſorte, queſta mai gli ſi moſtrò propizia. Valſtein lo caccio dalla Pomerania, dove aveva fatto molti progreſſi, e l'obbligò a riſalir nelle ſue navi, dove forſe non avrebbe trovato verun aſilo, ſe Valſtein aveſſe avuto forze marittime. Inſomma da queſto tempo fin'alla pace di Lubec, il Daneſe non intrapreſe più niente, e ſi contentò di ſoccorrere per mare quelli di Stralſund, che ſoli avevano potuto trattenere il torrente delle armi Imperiali, alle quali tante nazioni ſi erano oppoſte inutilmente. In queſto ſtato florido dell'Imperio, Valſtein deſiderando, che il ſuo padrone profittaſſe delle ſue vittorie, e che ſulla debolezza de' ſuoi nemici poteſſe ſtabilire per l'avvenire la grandezza della ſua Caſa, rilegò primieramente Tilly nella Frigia ſotto preteſto, che vi erano rimaſi ancora alcuni ribelli, e che per conſeguenza biſognava farvi ſvernare qualche preſidio. Effettivamente fece tutto ciò coll'intenzione, che l'Imperatore non aveſſe più il duca di Baviera per compagno, ed acciocchè egli rimaneſſe, ſenza verun emulo,

direttore assoluto di tutte le cose. Siccome sapeva benissimo, che la povertà de' popoli, e l'abbassamento de' grandi sono le sole strade per soggettare le nazioni libere, e poco contente; in vece di licenziare questa moltitudine spaventevole di soldati, che avendo per tutto vinto pareva allora inutile, arrolò ancora truppe nuove in quantità, ed accrebbe molto il numero degli officiali, per accrescere così le miserie de' popoli, che li dovevano spesare. Col suo esempio anche insegnò ai Principi la sontuosità, e la profusione; per consequenza le rapine, e la violenza. Tutta la Germania si trovò piena di queste truppe: non si distinguevano gli amici dagli alleati, e gl' inimici da' neutrali. L'insolenza de' soldati non essendo punita, fu illimitata: anche fu grandissimo l'odio, che concepirono contro Valstein, perchè lo credevano autore di tanti mali. Si spedì di più dalla Corte imperiale un' editto severo, pel quale si dichiaravano criminali tutti quelli, che si fossero ingeriti ne' consigli de' congiurati; così fu trovata la maniera di assicurarsi de' grandi, che si temevano, de' particolari, la cui fazione poteva sollevare la città, e delle ricchezze, che

loro in guerra, quel di Danimarca era ſtanco per le ſue perdite, i Tranſilvani diviſi in fazioni per la ſucceſſione di Betleem, ed i Franceſi occupati ne' loro Stati, e nell' Italia. Non temeva niente nelli ſuoi paeſi, perchè vi aveva Valſtein ſempre formidabile ai ſedizioſi, e diverſe armate pronte per aſſopire per tutto le ſedizioni, prima che poteſſero maggiormente avanzarſi; ma i Proteſtanti ſpogliati de' beni, che avevano ereditato, temendo, che non gli veniſſe ancor levata la libertà di coſcienza, rimaſero molto agitati da queſte conſiderazioni e di religione, e d' intereſſe.

I capi di queſto partito s' accorſero, che il fine di queſta guerra era di andare contro di loro. L' Elettore di Saſſonia vedeva, che ſi voleva levare al ſuo figlio l' amminiſtrazione di Magdebourg, la quale dai medeſimi cittadini gli era ſtata data, perchè il Papa aveva nominato per loro arciveſcovo Leopoldo figliuolo di Ferdinando. In tal eſtremità queſti Principi cercarono qualche rimedio, e col ajuto de' Franceſi coſtrinſero il re di Svezia, ſpaventato dalle impreſe fatte ſul mar Baltico, ed ambizioſo di gloria, a venir ſotto diverſi pretesti

a

a ſoccorrerli I Principi cattolici, che la grandezza della Caſa d'Auſtria metteva in gran timore, e generalmente tutti i popoli oppreſſi dalla povertà, nella quale le contribuzioni, ed i quartieri d'inverno li riducevano (invenzione di Valſtein, e non della pubblica calamità) chiederono all'Imperatore un'adunanza generale pel bene, ed il ripoſo dell'Imperio, e ſpecialmente il duca di Baviera, che ſollecitò queſta dieta coll'Elettore di Magonza, il quale aveva tirato al ſuo partito.

Il Bavareſe fece lo ſteſſo, perchè odiava molto Valſtein, che ſi opponeva agli intereſſi della ſua nuova dignità, ſia perchè la giudicaſſe contraria al ripoſo della Germania: ſia perchè la ſua ambizione pretendeſſe all'Elettorato, o come alcuni dicono, che l'Imperatore gliel aveſſe promeſſo. Egli di più vedeva, che Tilly ſuo generale era tenuto lontano. Si trovava egli ſteſſo decaduto dalla potenza aſſoluta meritataſi colla ſua fedeltà ne' tempi i più pericoloſi dell'Imperio, dove i ſuoi ſervigi avevano ſollevata la cadente fortuna di Ferdinando. Ciò che lo affliggeva più d'ogni altra coſa, era, che il frutto di tante pene reſterebbe fra le mani di

Valſtein, e che queſta potenza prodigioſa, che aveva egli ſtabilita con pericolo della vita ſua, e de' ſuoi beni, ſervirebbe a perderlo, ſe il ſuo inimico, che non perdonava mai, ne foſſe ſtato più lungo tempo il moderatore. Queſte, ed altre conſiderazioni avendolo immerſo nel terrore, e nella collera, che creſcono ordinariamente a miſura, che ſe ne abbia più giuſti motivi; l' induſſero ad affrettare con grandiſſimo calore l' adunanza, e per conſeguenza la depoſizione di Valſtein, eſſendone anche ſtato ſtimolato dal ſignor di Leone ambaſciadore di Francia, e dal cappuccino Giuſeppe, uomo di gran ripiego.

Per ottenere però queſta dieta, e per far sì, che l' Imperatore non iſcopriſſe, che ſi voleva ſcemare la ſua autorità uſurpata, gli diede qualche ſperanza, che il ſuo figliuolo ſarebbe re de' Romani, aſſicurandogli così la ſucceſſione dell' Imperio. Il ſuo artifizio fece colpo in uno ſpirito, che non deſiderava niente più di queſto (ed infatti ſi credono facilmente le coſe deſiderate.) L' Imperatore ſi portò col ſuo figliuolo a Ratisbona alla fine di Giugno 1630, dove tutti gli Elettori ſi trovarono, eccetto quelli di Saſſonia,

e di Brandeburgo, che si scusarono per mezzo di Deputati, con dire, che non avevano potuto fare la spesa del viaggio, perchè quella eccessiva da loro fatta per le guarnigioni di Valstein, gliene aveva tolti tutti i modi immaginabili. E per verità 14. reggimenti completi avevano svernato nella sola Marca di Brandeburgo. Gli Elettori oltre la necessità presente, ed il timore dell' avvenire, che accrescevano il loro ardire, ed oltre l' appogio del re di Svezia autore della guerra in Germania, si trovarono ancora assicurati per lo slontanamento di 40000. uomini, li quali, contro il sentimento di Valstein, erano stati mandati alla guerra di Mantova, oppure si erano dispersi nella Polonia, e di più si trovavano animati dalle persuasive dell' ambasciadore di Francia. Le lagnanze, che il duca di Lorena fece fare nelle dieta, a motivo che una potentissima armata Francese trovavasi sulle sue frontiere, obbligò quest' ambasciatore ad assicurare gli Elettori, ch' ella era ivi passata per sostenere solamente le loro proposizioni. Si trattò dunque primieramente la pace col re di Francia, poichè i Protestanti avevano interesse, ch' egli non fosse in altra parte impegnato, per poter così assisterli

più liberamente. Fu risoluto in appresso, che si convocherebbe l'adunanza in Francforte l'anno seguente per trattare dell'editto della restituzione, essendovi molte difficoltà, che impedivano di determinar niente per allora. I Protestanti speravano, che prima di quel tempo il re di Svezia lo renderebbe nullo, ed i Cattolici credevano il diritto loro fortificato dal possesso, che ne avevano; ma quando s'incominciò a parlare degli affari della guerra, tutti questi partiti ad una voce chiederono la deposizione di Valstein. Pareva, che non si fossero adunati se non per questo: l'odio era generale: il naturale debole dell'Imperatore sorpreso da questo colpo improvviso fu ridotto a segno tale, che acconsentì di deporlo con ispogliarsi dell'autorità, e della fortuna sua per abbandonare un uomo, la cui rovina non sarebbe stata così affrettata, se non gli fosse stato tanto fedele, o se l'avesse renduto meno formidabile. E vero, che li Spagnuoli spesso arbitri de' suoi consigli, ma non delle azioni di Valstein, dimandarono, che fosse rimpiazzato da qualch'altro, o meno altiero, o più obbediente di lui; e benchè il re di Svezia, il quale egli si vantava di voler cac-

ciare con una frusta, fosse calato nella Pomerania, pure si contentarono di Tilly, che il duca di Baviera gli aveva offerto per opporlo al medesimo con intenzione di ricuperare l'autorità sua. L'Imperatore medesimo si vide costretto a licenziare le truppe dell'alta Germania, e di acconsentire alla riforma delle altre, la quale fu cagione di una notabile diserzione, poichè i soldati avvezzati a rubare non potevano nè render ciò, che avevano preso, nè risolversi a non più prender per l'avvenire; il disordine però andò più avanti. I generali Ancheim, e Hoffecchichene cercarono partito in altra parte: molti officiali abbandonarono affatto il servizio, e da questo stato assoluto, nel quale la Germania tremava sotto Valstein; l'Imperatore per la sua debolezza, per la passione de'suoi, per la destrezza de' Protestanti si trovò ridotto in un momento in uno stato da dover temere la potenza Svezzese, della quale Valstein non avrebbe fatto verun caso, se nella sua autorità fosse stato conservato il principale vigore dell'Imperio. I suoi ministri si accorsero anche essi, ma troppo tardi, d'essere stati ingannati, poichè dopo ch'ebbero abbandonati tutti gl'interessi

dell' Imperatore colla ſperanza di fare il ſuo figlio re de' Romani, gli Elettori differirono una tal nomina; la qual dilazione vien conſiderata in ſimili circoſtanze, come un' oneſta negativa. Con tutto ciò Valſtein, avendo ſaputa la nuova della ſua depoſizione, benchè queſto colpo improvviſo l' aveſſe ſorpreſo, e coſternato, pure moſtrò maggior diſpiacere per la disgrazia di Ferdinando, che per la ſua rovina; diſſe ſolamente che l' Imperatore era tradito, ed i ſuoi conſigli alterati. Quella medeſima virtù, che gli aveva fatta ottenere la dignità di Generaliſſimo, gli ſervì per farſi vedere in apparenza raſſegnato, e ſenza dolore. Niente di meno il ſuo diſpiacere fu grandiſſimo, ma molto ſegreto; all' incontro quello dell' armata ſi manifeſtò pubblicamente: molti colonnelli vennero a trovarlo; ne ritenne una parte preſſo di ſe, ed aſſegnò agli altri, ſull' entrate delle ſue terre, ove li mandò, di che mantenerſi oneſtamente; ed avendo avuto riguardo in queſta occaſione, all' amicizia, ed alla buona fama, volle conſervarſi queſti uomini, perchè credeva, che mediante queſta ſua verſo loro volontaria dimoſtrazione, non doveſſero mai abbandonarlo in

qualunque pericolo, nel quale la sua ambizione potesse farlo cadere.

Sotto questa profonda dissimulazione di uno spirito moderato, che egli affettava nella sua disgrazia, nascondeva un estremo desìo di vendetta, e progettava di mettersi in istato da non poter più esser privato del suo impiego, se la necessità delli affari lo facesse richiamare al comando. Giovan Batista Seni suo astrologo gliene dava speranza assai vicina, ripromettendosene anche lui medesimo per il giudizio, che formava del disordine dell' Imperio, e confermando col suo proprio ragionamento le congetture d' un' arte così vana. Insomma il suo spirito era pieno di disegni altieri, ed audaci, benchè pareva, che non pensasse ad altro, che a vivere da uomo privato. Su questo particolare sò, che si diceva, che in que' tempi avesse voluto prender partito presso il re di Svezia col soccorso del conte della Torre esiliato da Boemia, e che dopo un trattato vantaggiosissimo per lui, e vicino ad eseguire quel che aveva concertato contrò l' Austria, n' era stato frastornato da Arneinch Generale dell' Elettore di Sassonia, col quale dopo la perdita di Praga, sotto pre-

teſto di pace ebbe una conferenza lunga, e ſegreta: finalmente Arnoinch gli aveva iſpirata della diffidenza per il re di Svezia, e fattogli credere, che ſi vendicherebbe più facilmente riprendendo il comando delle armi dell' Império. All' incontro altri aſſicurarono, che queſto delitto gli foſſe appoſto ingiuſtamente, per cooneſtare per mezzo di nuove colpe la crudeltà della morte ſua; ma queſta particolarità per eſſer così grave, pure non mi è abbaſtanza cognita.

Preſentemente mi pare convenevole di parlar un poco della ſua vita domeſtica, e de' ſuoi coſtumi per far meglio conoſcere, quanto tutte le ſue azioni tendeſſero ad innalzarlo al di ſopra degli altri uomini; ed affinchè ſi poſſa formare un giudizio più certo di quel che ora ſcriviamo, per la qual coſa queſte oſſervazioni non ſaranno inutili; temo però, che leggendole non ſi dia loro tutta la fede, che meritano, e che le verità, che dirò, non ſi prendano per deſcrizioni romanzeſche; non oſtante ciò ne parlerò ſenza eſſagerazione, nè invidia. E principiando dall' abitazione ſua; queſta pareva piuttoſto un palazzo da monarca, che una

casa di una persona privata. Aveva la debolezza, come ha la maggior parte degli uomini, di voler lasciare in alcune masse di pietre i monumenti di sua grandezza, non riflettendo, che i sinistri accidenti della Natura, o della fortuna potevano distruggerle in un momento, e che per quanta cura altri si prenda per conservarli, in pochi anni si distruggono da se medesimi.

Il suo palazzo di Praga aveva sei ingressi, e di una grandissima estensione: aveva i suoi fondamenti sulle rovine di cento case, ch'erano state demolite per edificarlo: gli appartamenti n'erano belli, e comodi, per tutto spiravan lusso, ed abbondanza, anzi la contrada medesima, ch'egli occupava, lo manifestava chiaramente.

Ne descriverei volontieri i giardini ornati di statue, le fontane, le grotte, i canali abbondanti di pesci (spesa assai considerabile, e delicata) le uccelliere rare per lo gran spazio, che occupavano: le piantate d'alberi d'ogni specie, racchiusi con steccate di ferro; ma l'istoria non permette digressioni così inutili, benchè piacevoli. Questo palazzo gli era servito di modello quasi interamente per gli altri: sia che

credette queſta maniera di fabbricare migliore, o ſia perchè con queſta affettazione volle anche in queſte coſe allontanarſi dall'ordinario coſtume. Aveva di più nella ſua caſa di Gidzin un gran ricinto, nel quale teneva la razza de' cavalli: aveva fatto circondar di muro un gran parco, dove n' erano ſempre 300. di riſerva: una torre inalzatavi in mezzo ſerviva la mattina, e la ſera per dare il ſegnale a quelli, che li governavano. Riguardo alle ſue ſtalle, con ſuperflua magnificenza eſteriore adornate, colle mangiatoje di marmo, e le fontane interne, non ne dirò di vantaggio, ſapendoſi già che tutti i Principi della Germania ſono curioſi di averne delle belliſſime. Se la morte non l'aveſſe coſtretto a laſciar il ſuo caſtello di Sagan imperfetto, avrebbe ſuperato in queſto edifizio quelli delli antichi Romani, avendoli già uguagliati con accreſcere la città di Gidzin, edificandovi una Certoſa, fondandovi un collegio di Geſuiti, ed inalzando à Glogo un tempio pei Proteſtanti. Si rendè ammirabile per aver perfezionate tante opere in que' pochi anni, che fu diſpotico di ſua fortuna, mentre ſpeſſo la vita di due Re è troppo breve per terminar un ſolo palazzo.

La ſpeſa ſua era un a profuſione inaudita : cento piatti portavanſi alla ſua tavola : la proprietà andava unita al buon guſto : 50. alabardieri guardavano ſempre la ſua anticamera, gente tutta ſcelta per la lor figura, e celebre per le loro azioni : ſi trovavano al di fuori delle ſentinelle, e per tutte le parti ſtaffieri benfatti : dodici uomini camminavano ſempre intorno al ſuo palazzo per impedire il rumore, che non poteva ſoffrire (in queſto punto delicato ſino all' eccesſo) manteneva anche 60. paggi tutti giovani di caſe nobili, ed antiche; faceva iſtruirgli ne' loro eſercizi da maeſtri famoſi, che teneva ſalariati. I ſuoi libri erano aſſai belli, e molto ricchi : aveva gran numero di gentiluomini, che lo ſervivano : quattro maeſtri di camera prendevano le ambaſciate di quelli, che deſideravano di parlargli, e gl' introducevano all' udienza : ſei baroni, e ſei cavalieri erano ſempre attorno a lui per ricever i ſuoi ordini : i gentiluomini di camera dell' Imperatore, che portano la chiave d' oro, facevano la medeſima figura preſſe di lui. Il ſuo primo maeſtro di caſa era un Signore di gran diſtinzione. Se andava alla campagna, oltre

il grand'equipaggio de' ſuoi, che manteneva, numeravanſi pel ſuo bagaglio, e la ſua tavola 50. carri a 6. cavalli, 50. frulloni a 4. cavalli, e 6. carrozze per li nobili, che lo ſeguivano: faceva di più condurre a mano 50. cavalli ſuperbi da 50. uomini, che montavano ciaſcheduno un cavallo di gran prezzo. Quelli, che amano la virtù accompagnata dalla modeſtia, e dalla frugalità, biaſimeranno queſto faſto: all'incontro piacerà agli altri, che adorano la vanità, e l'eſterna magnificenza, ma da ciò ſi giudicherà, quanto foſſe facile, che Valſtein, il quale viveva più ſplendidamente de' Re, deſideraſſe il loro poſto e la dignità loro. Tralaſcio di parlare della caſa di ſua moglie, delle penſioni, che dava, e del danaro immenſo, che ſpendeva largamente in Europa per eſſer informato di tutto. Sembrami di averne detto abbaſtanza per il diſegno, che mi ſon propoſto. Queſte coſe, è vero, che piacciono, ma ſtraccano, quando uno vi ſi trattenga più del dovere; però debbo ritornare alla mia iſtoria.

Ceduto, ch'ebbe Valſtein il comando delle armate, i comandanti, che furono oppoſti in ſuo luogo al re di Svezia, mancando ad alcuni

loro per lo più l'esperienza militare, e ad alcuni il coraggio, ad altri la provvidenza, ed a tutti la buona sorte, il loro partito s'indebolì molto con diverse perdite da loro fatte. I Sovrani di Sassonia, e di Brandebutgo abbandonandolo, si unirono palesemente con Gustavo. Tilly fu il solo, che sostenne per qualche tempo il peso della guerra. Quest' uomo, che aveva tutte le parti d' un gran capitano; cioè la buona fortuna, la prudenza, il valore, l' impegno, e ciò ch' è più raro, la pietà, fece ogni sforzo per trattenere le vittorie dell' inimici, e per non isminuire così la gloria delle sue; ma sia che non potesse solo bastare alla condotta delle armate dell' Imperatore, e di quelle de' Principi cattolici uniti per difendere la Germania, sia che gli mancasse quell' autorità assoluta, che aveva Valstein, non ardì intraprender niente senza prima consultarsi con il consiglio di Vienna, o de' confederati; ma il tempo, che impiegò in deliberare, gli fece perdere quello d'operare; e siccome la fortuna suol favorire le cose, che sono sul loro principio, e si compiace di abbandonarle nella loro decadenza, perciò restò vinto a Lipsia, e con la perdita di

queſta battaglia induſſe l' Imperio ad inclinare verſo la rovina. Più della metà della Germania ſi vide in appreſſo ſoggiogata dagli Svedeſi : il Saſſone preſe ſa Boemia, il Landgravio di Heſſe ſi gettò dalla parte de' vittorioſi : l' Elettore di Treves cercò la protezione de' Franceſi, ed il pericolo parve ſi grande al duca di Baviera, che dubitò per la prima volta, ſe doveſſe conſervarſi fedele alla cauſa comune, ed alla caſa Auſtriaca. Si crede anche, che il re di Svezia poteva finire la guerra colla conquiſta de' paeſi ereditari, ſe aveſſe voltato le ſue forze in altra parte dopo aver trionfato. Molti lo hanno biaſimato di non aver fatto buon' uſo della vittoria ; ma ſenza eſaminare quel che ſi potrebbe allegare all' incontro, Biſogna credere, che i conſigli degli uomini ſono ſoggetti ad una cauſa ſuperiore, che ne ſcuſa le colpe, ed in tutto ciò, che ſuccede, v'è ſpeſſo una fatalità, che ſupera qualunque ſapienza, oppure l' acceca : inſomma eſſendoſi occupato a ſottomettere il Meino, ed il Reno, quelli di Vienna vedendo, che non veniva loro addoſſo a dirittura, liberati dal lor terrore procurarono con diligenza di cercare a' loro

mali rimedi pronti, ed utili. Finalmente dopo aver molto consultato, furono costretti, per accomodar gli affari, di ricorrere a Valstein, che solo sembravagli capace di una tale impresa. Consideravano la sua gran mente, a cui le difficoltà davano maggior vigore in vece di atterrirlo, essendo industrioso, e pronto ad eseguire quel che gli altri credevano impossibile. La sua vigilanza era sempre attiva, la sua ricchezza era propria per facilitare i gran progetti, e pronta a soccorrere l'Imperio nelle sue necessità: accreditato, intelligente, e desideroso di farsi amar dai soldati. Ma siccome è un difetto della natura umana il non saversi moderare nelle prosperità, e nelle afflizioni; così quelli, che non potevano tollerare la sua virtù, quando gli pareva inutile, lodavano in lui, in questa necessità così pressante, anche le cose le più frivole, e più casuali: credevano di più che riprenderebbe la sua carica con eccessiva giojà: che per qualunque offesa avesse ricevuto con privarnelo, l'ambizione, che dominava sopra l'altre sue passioni, modererebbe il suo risentimento; che insomma l'amore, che dimostrava per la vita privata, era piuttosto affettato, che sincero. Risolverono

per tanto, che baſtava monſtrargli ſperanze ſicure del ſuo riſtabilimento per indurlo a concepire un ardente deſiderio, perchè impegnandolo deſtramente a domandare lui ſteſſo la carica, che volevano offerirgli, l'obbligazione ne ſarebbe minore, e le condizioni molto più facili. A queſt'effetto, non oſtante l'oppoſizione degli Spagnuoli, che non potevano quaſi conſentire, ch'egli foſſe impiegato, ſpedirono Maſſimiliano Valſtein gran ſcudiere del re d'Ungheria, avendogli date quelle iſtruzioni, che giudicarono a propoſito. Quèſti oltre l'eſſer ſuo nipote, era ancora un di quelli, per cui aveva maggiore ſtima, e maggior confidenza. Coſtui fu a viſitarlo a Zenam, ove abitò fin al tempo della perdita di Praga ſenza mai voler venire a Vienna, benchè aſſai vicina, a motivo che vi pretendeva il titolo d'Altezza, e gli onori di Sovrano. Primieramente incominciò a parlargli in generale delli affari dell'Imperio, acciocchè penetraſſe meno il ſuo diſegno, dopo paſso con deſtrezza a renderlo informato delle lodi pubbliche, che gli ſi davano nelle occorrenze preſenti; e finalmente del deſiderio, che tutti avevano di rivedergli prender la difeſa dell'Imperio, conſigliandolo

dolo di non rifiutare queſta favorevole occaſione, ma d'andare incontro a quella gloria, che lo aſpettava.

Valſtein capì l'artifizio, però volle tanto più naſconder il ſuo diſegno, quanto più lo vedeva proſſimo a riuſcire, e volendo aver tutti i vantaggi dalla neceſſità delli affari. Riſpoſe primieramente pel ſuo intereſſe in poche parole, e con modeſtia, ſi diffuſe dopo ſulla dolcezza, e libertà della ſua condizione, ſul deſiderio di finir i ſuoi giorni tranquillamente, di non più tentare la fortuna, dalla quale era ſtato trattato con tanta ignominia, e che quando anche ella gli rendeſſe il tutto, gli leverebbe ſempre il ripoſo del ſuo animo; inſomma deplorando la di grazia del ſuo Sovrano, come ſe veramente ne foſſe ſtato commoſſo, miſchiò nel ſuo diſcorſo alcune parole tenere, e dubbioſe, le quali, benchè non toglieſſero loro affatto la ſperanza del ſuo ſervizio, pure la rendeva loro quaſi impoſſibile.

I miniſtri dell'Imperatore vedendo, che ſi avanzava poco con queſto mezzo, affrettati dal tempo, e dal pericolo, ſi ſervirono della ſola ſtrada, che gli reſtava cioè d'operare alla

ſcoperta, di ſupplicare, d'offerire, di ſottometterſi a tutto per piegare l'animo di Valſtein.

Il Barone di Queſtemberg, il Conte di Vertemberg ſuoi amici fecero ogni ſforzo, ma inutilmente: la ſua oſtinazione ſi moſtrò tanto grande, che diſperarono di ſuperarla, ſe il Principe d'Echamberg non ne prendeſſe egli ſteſſo l'impegno con tutto il calore. La raſſomiglianza di queſti tre nomi mi fa ſovvenire d'un motto ingegnoſo, che ſi diceva allora in Vienna, cioè, che l'Imperatore poſſedeva tre monti altiſſimi, *Queſtemberg*, *Vertemberg*, *Echamberg*, e tre pietre preziosiſſime, *Diettriſtein*, *Lieteſtein*, e *Valſtein*, perchè i nomi di queſti Signori ſi terminavano in *ſtein*, ed in *berg*, che in Tedeſco ſignificano *pietra*, e *montagna*. Queſta per altro era una ſolenne freddura ordinario coſtume di queſta nazione, la quale altrettanto abbonda in gran talenti, quanto è ſcarſa di cultura. Peraltro quel che faceva ſperar tutto dalla mediazione d'Echamberg preſſo Valſtein, era l'averlo ſervito con efficacia alla Corte, d'eſſer viſſuto con lui in una ſtretta confidenza, impiegando tutto il ſuo credito

per impedir la ſua caduta, e finalmente non eſſerſi mai raffreddato dopo la ſua diſgrazia.

Aggiungevaſi a tutto ciò la ſua autorità ſullo ſpirito dell' Imperatore, del quale era il conſigliere, ed il favorito. In fatti queſto favore non era ingiuſto, poichè la grandezza del ſuo merito uguagliava quella di ſue fortune. Si fece dunque portare a Zenam, benchè molto aggravato dalla podagra, e conſegnate ch' ebbe a Valſtein le lettere dell' Imperatore, concepite ſecondo che lo richiedevano le circonſtanze, gli miſe in conſiderazione l' onore, che gli ſarebbe ridondato liberando la ſua patria, l' obbligazione che tutti gli avrebbero avuta, i vantaggi d' una tale intrapreſa, la fama, ed ogni altra coſa, che può muover un animo deſideroſo di gloria. Vi aggiunſe ancora le preghiere di Ferdinando, che l' avrebbe fatto l' arbitro di tutto, tanto per dare, che per operare: l'aſſicurò di più, che troverebbe un' obbedienza intiera, e ricompenſe grandiſſime, impegnando per tutto ciò la fede dell' Imperatore, e la ſua propria, ch' egli ſapeva bene, quanto foſſe valevole, e ſicura. Valſtein, benchè vedeſſe eſſer queſto il tempo di concludere,

pure ſul bel principio negò ancora la ſua aſſiſtenza, ma più debolmente, adducendo, come ſe foſſe ſoſpeſo, la malizia de' ſuoi nemici diſpoſti a calunniarlo, la facilità dell' Imperatore a crederlo, e forſe anche a cacciarlo dopo che l' aveſſe ſervito: dimandò di più, che ſebbene foſſe aſſicurato di tutte queſte coſe, voleva ſapere, dove foſſero le truppe, che doveva comandare, e quali foſſero i mezzi, che biſognava adoperare per rimetter in piedi affari così diſperati. Finalmente vedendoſi ſtimolato con tanta premura, ora fingendo di rendersi alle perſuaſive del ſuo amico; ora di cedere all' importunità ſua, promiſe di ſervire; ma quattro meſi ſolamente, durante li quali voleva eſſer padrone aſſoluto, e dopo queſto tempo dimitter queſta autorità così gravoſa. Echamberg vi acconſentì, credendo, che baſtaſſe per allora d' averlo indotto a prender l' impegno, ripromettendoſi, che le circoſtanze l' obbligherebbero ſenza dubbio a continuare, ſe non l' aveſſe fatto per la ſua ambizione. Avendo perciò concertato fra loro quelche giudicavano neceſſario per allora, dopo una riſoluzione finale ſi ſepararono. Valſtein reſtato ſolo, in-

quieto, e penſieroſo, incominciò a riflettere ſu la grandezza, e la difficoltà della coſa, che voleva intraprendere, miſurandola ora col timore, che rende tutto difficile, ed ora con l' ambizione, che trova tutto facile.

L' impoſſibilità d' uſurpare il dominio di un principe legittimo, o di ſollevare i popoli, che conſiderano come un punto di religione l' obbedienza al Sovrano, il pericolo di confidare un tale ſegreto, e l' infedeltà ordinaria agli ſpiriti ſedizioſi, i ſupplici, e l'infamia ſe non vi riuſciva, e ſe vi riuſciva, un ammazzamento, il veleno, inſomma tutte le coſe lo ſpaventavano al maggior ſegno. Dall' altra parte la collera per li cattivi trattamenti ricevuti, l' odio, lo ſtimolo della vendetta, e più ancora l' avidità di dominare non potendo eſtinguerſi in quell' animo ſmoderato, lo precipitarono irremiſſibilmente. Vedeva la metà della Germania ſottomeſſa al re di Svezia, il reſto vacillante, e mal ſicuro, i Sovrani dell' Europa uniti con Guſtavo, oppure mal intenzionati verſo la caſa Auſtriaca, e che queſta andava declinando; in una parola tutte le circoſtanze indicavano, che il tempo era proprio a far naſcere qualche no-

vità. Sapeva bene, che la ſola eſtremità delli affari aveva forzati il duca di Baviera, e gli Spagnuoli potentiſſimi in Vienna, di acconſentire al ſuo riſtabilimento, e che perciò non doveva aſpettarſi altra ricompenſa di ſue fatiche, ſe liberava l'Imperio, ſe non che quella di ritornare in una condizione privata, e ad una vita oſcura, e vergognoſa. Credè però coſa più giuſta di far uſo delle forze, che i ſuoi nemici gli conſegnavano, per tentar di disfarli, ed ingrandirſi: che all'incontro liberandoli, rovinava ſe medeſimo. Penſava averne trovata l'occaſione ed i mezzi propri: ſi conſiderava come un uomo conſumato nell'eſperienza delle coſe militari: amato dai ſoldati, e in grado di comandare un' armata venale: azzardoſo, ricco, induſtrioſo, ſempre protetto dalla fortuna; in vece che l'Imperatore gli pareva molto freddo, poco portato alle armi, d'un naturale dolce, lento, eſpoſto ad eſſere ingannato, più proprio a diſſimulare le ingiurie, che a vendicarle. In queſta violenta turbazione di ſpirito, eſſendo irriſoluto, ora voleva abbracciare le buone reſoluzioni, ed ora le pernicioſe. Ma dopo eſſer rimaſo per molto tempo ſoſpeſo, ſi appigliò

ai più perversi consigli, e determinò di tentare l'usurpazione della Boemia, non potendo vincere i moti del suo animo inasprito, ed offeso, nè resistere a quella passione di grandezza, che non lo lasciava mai in riposo. Ma vedendo, che l'esecuzione d'un tale disegno dipendeva dalla disposizione di molte cose, che dovevano esser palesi a tutti, ed essendo naturalmente dispostissimo a dissimulare, ed a fingere, si risolse senza far confidenza a nessuno di questo suo progetto, di tenerlo nascoso in un silenzio profondo. Operò in maniera, che le azioni sue sembravano indirizzate al bene dell'Imperio, benchè avessero un fine tutto contrario, affinchè i suoi disegni non fossero distrutti ne' loro principi, li quali sogliono esser assai deboli, ed acciocchè essendo scoperti, non si cimentasse a dovergli far riuscire per forza. Essendosi dunque assicurato contro qualunque pericolo, e confidato totalmente a qualche cosa di più potente della sua ragione, portato o da un colpo di fatalità, o dal suo spirito, cominciò ad eseguire insensibilmente la sua impresa, la quale richiedeva un tempo assai lungo, una gran sorte, ed uno speciale artifizio.

Ecco in che ſtato erano le coſe, e quale foſſe il diſegno di Valſtein, quando fu richiamato per rimettere in buona riputazione li affari dell' Imperatore, che n' erano quaſi affatto ſprovviſti, e per ſedare i popoli coſternati dall' opinione, che avevano che loro mancaſſe un capo, e non la forza. Per voler così ſtabilire una grand' opinione di ſe, diede la commiſſione di formare 60. reggimenti: trattò col re di Polonia Uladiſlao per metter in piedi 2000. Coſacchi: ſi adoperò col duca di Lorena per impegnarlo in queſta guerra: mandò fin in Italia a comprare armi le più perfette, ſpargendo per tutto lodi vantaggioſiſſime del ſuo partito. Affinchè però gli effetti non ingannaſſero totalmente le pubbliche aſpettative, e che poteſſe più facilmente radunare le ſue truppe, dalle quali dipendeva il riſorgimento della grandezza ſua; ſcelſe i contorni di Znaim per formarvi il ſuo corpo d' armata, eſſendo queſta una ſituazione comoda, poſta ne' confini della Moravia, e delle provincie ereditarie, dove fin dalla guerra Svedeſe l' abbondanza, e la pace regnavano, e dove il furore nemico, ed il danno domeſtico de' quartieri d' inverno non era ancor penetrato.

In questo luogo scrivendo con tutta convenienza ai colonelli, e coprendo il suo orgoglio naturale, s' impiegò per loro, non solamente con segni apparenti di amicizia, ma anche con diverse accoglienze unite ad una gran liberalità, e profusione, non risparmiando nè cura, nè danari per tal effetto. I soldati trasportati dal suo buon credito accorsero da tutte le parti; insomma in tre mesi di tempo formò un' armata, se non così numerosa, come si decantava, almeno più forte di quel che si sperava, ajutato per ciò da' regali del re di Spagna, e dalla contribuzione volontaria de' principali ministri di Vienna, grande per una persona privata, ma poco considerabile in una tale necessità. I suoi beni gli servirono per soccorrere i poveri officiali, e la sua destrezza per impegnare i ricchi a far truppe a loro spese, le quali speravano di ricuperare colla ricchezza delle prede, e delle guarnigioni.

Insomma tutte le cose così preparate, mise in opera i suoi artifizi ordinari. Scrisse a Vienna, che aveva sodisfatto alla sua promessa, e che voleva ritirarsi, che l' armata era preparata, ma che desiderava la pace domestica,

che mandaſſero un Generale, e che gli ſi concedeſſe un ripoſo ſtabile, e ſicuro. Sapeva benissimo però, che quel che domandava, non era accettabile, poichè aveva reſtituiti ne' loro poſti i capitani, che aveva mantenuti nel tempo della ſua diſgrazia, aveva dati due reggimenti ad ognuno de' ſuoi parenti, e ſuoi amici ſotto preteſto di riſparmiar le paghe principali, e di guadagnare ſoldati nuovi, ſotto il comando di capitani vecchi: aveva coſtretti quei colonelli, de' quali aveva minor ſicurezza, ad azzardare i loro beni ſulla ſperanza ſola delle ſue parole, promettendo ai principali officiali, grandi cariche, corrompendo i ſoldati co' regali, e generalmente tutti colla eſpettativa di grandi fortune; aveva fatto finalmente in maniera, che tutta queſt' armata non poteva ſoſtenerſi ſenza lui, ed era ridotto l' Imperatore in una neceſſità aſſoluta di doverlo ritenere per Generale. Ma quando ſi ſeppe a Vienna, che continuava a moſtrarſi diſguſtato del ſervizio, i miniſtri di Spagna, e quelli di Baviera tentarono di nuovo di levargli il comando.

I primari del regno, che governavano il re d'Ungheria col mezzo di ſua moglie, arbitra

assoluta de' suoi voleri, la quale in tutto dipendeva da' loro consigli, vollero profittar di questa occasione per render questo principe dispotico delle proprie armi, e de' suoi affari. Il duca di Baviera temeva di riveder l'autorità fra le mani di quello, che ne aveva egli spogliato; e l'uno, e gli altri dicevano, che la potenza di Valstein, avendo sollevato la Germania, la stabilirebbe nella sua ribellione, se gli fosse stata confermata questa potenza, e forse ispirerebbe il pensier della ribellione a quelli, che sin' allora erano stati fedeli: che la presenza del re d' Ungheria ricondurrebbe al loro dovere i Principi, ed i popoli, che si arrossiranno di portar le armi contro il figlio del loro Sovrano, e che tale doveva anche esso esserlo un giorno. Altrimenti qual opinione avrebbe l' Europa del successore dell' Imperio, se questa carica gli fosse levata, e che più grande indizio della debolezza dello Stato, se bisognava ricorrere ignominiosamente ad un uomo, che era poco fa caduto in disgrazia? che ciò era un condannar d' imprudenti gli ultimi lor consigli, ed esporsi ancora a volontari pericoli. Che sotto pretesto del bene pubblico non bisognava fidarsi

di Valſtein, nè metterlo in iſtato di vendicare le offeſe, che credeva aver ricevute, principalmente quando col deſio di queſta vendetta poteva unirſi il penſier di dominare; le quali coſe la noſtra fedeltà non ſa così facilmente ſchivare. Che il ſuo ſpirito era ſuperbo, e ſmoderato: che ogni giorno dava nuovi indizi del ſuo ſdegno, e che nella ritirata da Praga non aveva meditato ſe non che diſegni pericoloſi, e vaſti, e diſſimulazione, e ſdegno. Queſte conſiderazioni però, benchè aſſai notabili, pure dovettero cedere alla neceſſità d' impiegarlo per la conſervazione della nuova armata, principal ſoſtegno del partito Imperiale. Ferdinando medeſimo rammentandoſi, nella calamità preſente, dello ſtato formidabile, in cui queſto Generale l' aveva fatto regnare; e ſiccome gl' infelici ſogliono laſciarſi accecare dalle più deboli ſperanze, così egli ſi luſingava di riacquiſtar con tal mezzo quella ſua grandezza, e di munirſi contro i continui timori, che gli ſi preſentavano. I conſiglieri ſuoi, geloſi della direzione delli affari della Germania, che gli Spagnuoli volevano uſurparſi, ſiccome ſperavano, che Valſtein unito con loro ne accreſcerebbe il credito, favorirono

la ſua cauſa, e pubblicarono che la Caſa Auſtriaca ne aveva gran biſogno: ch' era neceſſario di riſerbare l' Imperatore per l' ultima eſtremità, e non eſporre così la ſalute del ſuo regno fra le mani di ſuo figlio aſſai giovane, e molto meno al ſuo coraggio in una circoſtanza, in cui ſi riſchiava tutto, e per la quale tutta l' eſperienza dell' arte militare ſarebbe appena baſtante. Soggiungevano, che il duca di Baviera ſolamente ſi opponeva ai buoni diſegni, perchè è coſa naturale d' odiare quelli, a' quali ſi ſia fatta qualche offeſa, che anteponeva le ſue inimicizie private all' utilità pubblica, e che voleva privare l' Imperio del ſuo meglior appoggio nel tempo ſteſſo, ch' egli medeſimo forſe lo tradiva.

In fatti dette in queſto mentre motivo di ſoſpettar della fedeltà ſua, e per mezzo di alcune lettere intercettate, ſcoperſero, che trattava la pace col re di Svezia. Si deſtinava per tanto a Valſtein la cura della guerra, ma ſiccome egli aveva moſtrata freddezza, a ſolo motivo di poter ottenere que' vantaggi, che dovevano ſervire di fondamento alla meditata uſurpazione, vedendo che non s' operava ſinceramente, e che l' odio de' ſuoi nemici cedeva ſolamente,

perchè vedevano la disperazione totale de' loro affari, pronto a manifestarsi ogni volta, che potrebbero rovinarlo con minor pericolo; di più che la buona volontà di Ferdinando sembrava forzata, e le sue parole tanto meno sicure, quanto erano più veementi, ed ordinarie nel terrore, si confermò sempre più nella sua autorità coll'artifizio, e colla forza, credendosi permessa qualunque cosa benchè ingiusta, quando fosse contro i suoi più fieri nemici.

Pertanto, dopo molte istanze fattegli, si dichiarò pronto a fare tutto quel che si desiderava, colla condizione, che gli si dessero tutte le cose necessarie. Echamberg, ed il vescovo di Vienna, ch' erano ritornati da lui con un' ampia facoltà d' accordargli tutto, lo pregarono di volergli dire quello, che desiderava, come se avesse dovuto accettar una carica onerosa, e domandare quel che poteva contribuire a superarne le difficoltà; ma egli rispose loro arditamente, che molte ragioni l' avrebbero distornato dal comando, nel quale s' impegnava, se l' amore della patria, ed il desìo di servire il Sovrano non gliele avessero fatte superare; e giacchè vi aveva impiegato tutto il suo avere,

era ancor pronto ad azzardare la vita ſua: ch' era per intraprender una guerra, dalla quale era temerità lo ſperarne un buon ſucceſſo contro un Re bellicoſo, capace, ed arbitro fino allora della vittoria, e della fortuna, alla quale egli non opponeva ſe non che ſoldati nuovi e vinti: che non poteva ſperar niente dalla debolezza dell' Imperio, dalla diviſione del di lui conſiglio, dall' infedeltà de' ſuoi alleati: che il medeſimo ſi trovava eſpoſto all' odio, ed all' invidia, che però in queſto ſtato, in cui tutto gli era contrario, e che non aveva ſe non che la ſua virtù per ſoſtenerlo: che ognuno oſſervava con impazienza come ſarebbe riuſcito in queſto ſuo impiego: che ſe i buoni gliene deſidererebbero un eſito felice, perchè operava pel bene pubblico, i nemici ſuoi ne attendevano la rovina ſua, che anteponevano ai vantaggi della patria loro, eſſendo preparati ad accuſarlo come colpevole, ſe non vi riuſciva felicemenre, e ad imputargli a ſuo difetto, quello della fortuna.

Per queſte ragioni biſognava, che ſi sforzaſſe, acciocchè la gente oneſta non ne foſſe ingannata: che ſi conſervaſſe l' onore ſuo intiero, e che la malignità rimaneſſe deluſa, eſſendo coſa

giusta che quelli ch' a suo dispetto lo chiamavano a tante difficoltà, gli concedessero le cose, che giudicherebbero, unitamente con lui, necessarie allo stato presente, e senza le quali rovinerebbe gli affari dell' Imperio, e la sua riputazione. Dopo questo discorso, tanto più verisimile, quanto sembrava libero, e da uomo disinteressato, diede loro gli articoli, che contenevano, che sarebbe fatto Generalissimo delle armate Austriache; ed arbitro della pace, con un potere assoluto, ed independente: che il re d' Ungheria non si porterebbe mai all' armata: che potrebbe con la sua autorità privata, senza la participazione nè de' consigli di Ferdinando, nè della camera di Spira, disporre delle confiscazioni de' ribelli, delle permissioni, e delle grazie, e che li paesi ereditari sarebbero destinati alle truppe sue per prendervi quartieri d' inverno.

Queste condizioni erano dure, ma Valstein per iscusarle, allegava, che le intraprese grandi non erano quasi mai riuscite, se non che sotto la condotta d' un uomo solo: che spesso la fine n' era stata infelice allora che molte persone se n' erano ingerite: che i Romani, che

che avevano proſcritto il re loro, s' erano veduti coſtretti ne' pericoli della repubblica di creare dittatori: che Guſtavo, operando ſolo, dopo alcuni deboli principi era rimaſo vittorioſo al di là delle ſue ſperanze: all' incontro la moltitudine de' Generali aveva perduti i migliori ſoldati, ed aveva rovinato l' Imperio; che queſto eſempio perſuadeva abbaſtanza, quanto divenga debole l' autorità, quando queſta ſia diviſa: che il timore dell' ignominia, ed il deſio della gloria ci fanno operare valoroſamente, quando intereſſino la propria noſtra perſona; ma quando ſiano comuni con altri, ſi traſcura la riputazione, ed il biaſimo, nel quale ſi prende poca parte. E impiegava le medeſime ragioni per le negoziazioni della pace, nelle quali il numero delle perſone nuoce al ſegreto; nelle quali gl' intereſſi differenti, e la condotta diverſa acciecano la prudenza, e ritardano, o diſturbano le occaſioni di far trattati.

Aggiungeva, che non ſembrava utile, che il re d' Ungheria comandaſſe nell' armata, nè convenevole, che ubbidiſſe: ch' era inutile, che gli uomini di guerra abbandonaſſero il ſervizio per andare a cercare ricompenſe alla Corte,

ove appena erano conosciuti di vista, e dove ordinariamente la briga, e l' adulazione mascheravano la verità, diffamavano le buone azioni, e si consideravano al par del merito: che bisognava che il premio, ed il castigo fossero presenti nelle armate, se vi si voleva conservare la disciplina, e guadagnar la comune affezione: che non si trovavano soldati, che combattessero per una gloria infruttuosa: che l' amore del guadagno, e della grandezza solamente gl' impegnavano alla guerra: che il sangue loro era il premio della lor fortuna: che il trasporto delle nostre passioni era cagione delle nostre colpe: il piacere di sodisfarsi forma un abito di questi stessi delitti, quando non siano gastigati severamente, e colla speranza dell' impunità s' indurivano: i buoni si corrompevano, e la disciplina si rovinava.

Valstein richiese inoltre la permissione di stabilire i quartieri d' inverno nei paesi creditari solamente per servirsene nell' estremità, e per mantenere l' armata ridotta in questo ritiro, mentrechè le altre terre della Germania si trovavano desolate, ed occupate da' nemici. Promise di procurare ogni mezzo per svernare in

altra parte; ma se la sorte delle armi prolungasse la guerra, come in fatti vi era grand' apparenza, o che la fortuna continuasse a favorire il partito ribelle, bisognava accomodarsi a soffrire questo incomodo, benchè moderato se pur non si volesse vedere piuttosto le truppe Svedesi saccheggiare le provincie; e l'eredità de' Cesari divenir la preda de' Barbari. Tutto questo sembrava utile, ed innocente; ma le idee di Valstein erano tutt' altre: procurava di usurpare la dittatura dell' Imperio, e spogliare Ferdinando della Maestà sua, e ridurlo in un intero ozio, e avvezzare li soldati a riconoscerlo per solo padrone, sapendosi che la servitù suol dipendere dal timore, e dall' utile presente; nè si fa maraviglia di vedere usurpare la sovranità da chi già n' esercita le funzioni, a uno, ch' essendosene quasi dimesso di buonavoglia, sembrava averla ceduta a lui come a più degno. Ma per meglio nasconder i suoi disegni, e mostrare che non eccedeva i limiti d' un uomo privato, dopo aver fatto le proposizioni, che riguardavano gli affari generali, ne fece anche di quelle a suo favore. Egli dimandò istantemente, che la ricompensa de' servigi gli fosse

assegnata in Austria, e che la pace non si potesse trattare senza comprendervi la sua restituzione al ducato di Meklemburgo, mostrando così non pensare se non che ad unirsi sempre più, ed a dipendere dalla Casa Austriaca, e che limitava le speranze sue, e la sua ambizione al solo ricuperare la sua antica dignità. Dimandò inoltre, che se dovess' esser levato dal servizio, ne fosse informato sei mesi prima per disporsi (diceva egli) a ritirarsi senza verun disordine, sia, che volesse così persuader, che considerando la sua autorità mal sicura, ed indifferente, fosse lontano dal pensare a conservarla colla forza, o sia che desideraſſe d' aver questo tempo per affrettare, ma senza precipitazione, il termine della sua impresa, se vi fosse veramente costretto. Essendogli stato tutto ciò conceduto, li Spagnuoli accomodandosi agli affari, e secondo il tempo fingendo provar un gran piacere per il suo ristabilimento, gli mandarono la croce del toson d' oro, come una dimostrazione pubblica d' onore, e di benevolenza, acciocchè non potesse penetrar, che il procedere loro fosse simulato, o freddo, e che non sembrasse, che abbandonassero affatto la pretensione loro

di dominare nella Germania. Propoſero di più che dopo che la Boemia foſſe riconquiſtata, il re d' Ungheria ſoggiornerebbe in Praga con un' armata capace di difendere quel regno, e di ſoſtenerlo fedele, e pacifico. Valſtein applaudì a queſta propoſta, benchè vedeſſe, dove andava a tendere; ma ſicuriſſimo di diſturbarne l' eſecuzione. Vi condeſceſe però per ſolo timore, che non ſi auguraſſe da queſto ſuo rifiuto qualche coſa di ſiniſtro. Il duca di Baviera temendo per parte ſua di tirar ſul ſuo paeſe la vendetta implacabile del ſuo antico nemico, piegò ancora, quando fu neceſſario, e ſcegliendo il minor male, ruppe l' accomodamento, che progetteva col re di Svezia, e ſi ſottomiſe nuovamente alla fortuna dell' Imperio. Frattanto la Corte di Vienna s' occupava in far proceſſioni, e voti pubblici, per li quali ſi domandava a Dio, che favoriſſe le armi medeſime deſtinate alla propria ſua rovina, e Valſtein all' incontro perſuaſe, che non operando, in vano ſi ricorreva al cielo, che rigettava le ſuppliche de' pigri, e che anzi tutto riuſciva, quando ſi operava con diligenza, vigilanza, e ſaviezza, onde s' occupava ſolamente ad affrettare i pre-

parativi del disegno suo, ed attendeva la sua buona sorte dal suo proprio coraggio.

La menzione, che ho fatta delli Spagnuoli di Vienna, m' obbliga di dirne qualche cosa brevemente per dilucidar la materia. Quando Carlo V. ebbe diviso fra i suoi congiunti l'Imperio, ed il regno di Spagna, i suoi successori furono sempre uniti, credendo esser interesse loro di far la stessa guerra, e la stessa pace: d' aver i medesimi alleati, e che tutto ciò, che riguardava la Casa loro, fosse comune: che quando avessero consultato insieme per l' utilità pubblica, operassero poi separatamente. Rodolfo, e Mattia operarono in tal conformità ma i tumulti della Germania obbligando Ferdinando d' implorare con maggior efficacia la potenza delli Spagnuoli, questi si servirono della sua facilità, e d' un occasione tanto pressante per usurparsi un dominio sopra l' incumbenze de' suoi ministri, e vollero aver essi medesimi la direzione de' soccorsi di gente, e di danaro, co' quali lo assistevano. Riuscita che fu questa prima usurpazione, si fortificarono nel consiglio dell' Imperatore per mezzo di pensioni, e regali; e non si fece niente senza la loro mediazone:

l' ambaſciadore loro ebbe in appreſſo un conſiglio particolare per deliberare ſulle coſe, che dovevano proporſi nel generale, nel quale una gran parte delle riſoluzioni ſi uniformavano ai progetti ſuoi, non ſenza un' eſtrema geloſia di que' miniſtri Tedeſchi, che poſſedevano la buona grazia di Ferdinando, e che volendo governare ſoli, conſideravano come coſa ignominioſa, che perſone foreſtiere doveſſero miſchiarſi nell' amminiſtrazione dell' Imperio. Erano perciò le due fazioni oppoſte fra loro, e lo Stato diverſamente agitato.

Valſtein avendo gettato così felicemente i fondamenti della ſua Congiura, deliberò di tirar in lungo la guerra, per aver il tempo di guadagnare l' armata: di laſciar diſtruggere il duca di Baviera da' Svedeſi: di poter egli medeſimo indebolire le provincie ereditarie col mezzo de' quartieri d' inverno: e di unirſi a ſuo comodo co' nemici del ſuo padrone. Senza il ſucceſſo di queſte coſe non poteva far niente, ed acciocchè queſte coſe poteſſero riuſcire; vi biſognava un tempo aſſai lungo. Riſolvette dunque di operare con eſtrema diligenza per riacquiſtare la Boemia, acciocchè dopo una sì

pronta ſpedizione non aveſſe ad eſſer creduto l'autore della lentezza della guerra, e che poteſſe inſenſibilmente aſſicurarſi di queſto regno.

Non mi ſono propoſto di raccontar per minuto le geſte militari di Valſtein. Altri, che ex profeſſo hanno ſcritta l'iſtoria dell'ultima guerra di Germania, le hanno raccontate con maggior cura, e con maggior eleganza. Dirò ſolamente quel che ſembrerà neceſſario al mio ſoggetto. . . . . .

FIN DU TOME SECOND.

Heurtebise
6.12.97
3 vols.
[ZAH]

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD

971280